Gaëlle Laurier



ILLUSION
(Dead letters)

« Ils prétendaient être artificiels.
Leurs secrets étaient profondément humains. »

ILLUSION

(DEAD LETTERS)

« Ils prétendaient être artificiels.

Leurs secrets étaient profondément humains. »

Gaëlle Laurier

Ce texte est distribué gratuitement et exclusivement sur le blog gaellelaurier.fr.

Il peut faire l'objet d'une chronique, sous réserve d'une demande préalable auprès de l'autrice et de son accord. Cette histoire est une œuvre de fiction. Les personnages, les intrigues et les dialogues sont issus de l'imagination de l'autrice.

L'intelligence artificielle a été utilisée en tant qu'outil d'assistance dans le processus de création de cette œuvre, notamment pour la correction et la relecture des textes, la structuration et l'organisation rédactionnelles, la réalisation de l'illustration de couverture, la création des chansons associées à cette histoire.

Tous droits réservés. Toute reproduction, diffusion ou utilisation de ce texte, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite préalable de l'autrice.

Chapitre 1 : Le sous-sol

Le sous-sol sentait la poussière chaude, le câble surchauffé et le café froid, oublié depuis le début de l'après-midi dans une tasse ébréchée posée sur un haut-parleur. James connaissait cette odeur par cœur. À force, il ne la remarquait plus, comme on ne remarque plus le tic-tac d'une pendule. Au plafond, un néon grésillait en jaunissant les parpaings nus, les boîtes à œufs collées en vrac sur le mur du fond et le vieux tapis râpé qui prétendait, depuis trois ans, rendre la pièce plus chaleureuse.

– Encore une fois. Depuis le pont.

– Six fois qu'on le fait, ce pont ! protesta Aaron, le visage luisant de sueur derrière ses cymbales. Il est très bien, ce pont. Il est même en meilleure santé que moi.

– Il traîne.

– Il respire.

– Il traîne, répéta Dan sans lever les yeux de sa guitare.

Aaron ouvrit la bouche, la referma, puis fit tourner une baguette entre ses doigts avec l'air blessé de celui qui sait déjà qu'il a perdu. Dan, lui, parlait peu. Mais jamais pour ne rien dire. Son métronome trônait sur l'ampli, à côté d'un carnet à spirale couvert d'une écriture minuscule, serrée, que personne d'autre n'aurait su déchiffrer. Des flèches, des chiffres, des notes en marge soulignées deux fois. Dan ne laissait rien au hasard. Surtout pas le tempo.

– Cent trente-deux battements par minute. Vous êtes tombés à cent vingt-huit. On ralentit sans s'en rendre compte quand on a peur du break.

– Je n'ai pas peur du break.

– Ton pied, si.

James éclata de rire. Un vrai rire, de ceux qui détendent les épaules, et ça lui fit un bien fou. Il ajusta la sangle de sa basse sur sa nuque, s'approcha du micro dont le pied tenait encore avec du gaffeur noir, ferma les yeux. Quatre coups de baguette contre le métal. Et ils attaquèrent tous les trois d'un même souffle.

C'était toujours le même vertige. Les premières mesures, lourdes, épaisses, qui vibraient jusque dans ses côtes. La guitare de Dan qui mordait dans les aigus. La batterie d'Aaron qui poussait derrière, comme une marée qu'on ne peut plus arrêter. Puis sa voix. Celle-là n'avait rien à voir avec celle qu'il avait en parlant, polie, prudente, toujours un ton en dessous. Plus basse. Plus rauque. Plus vraie, aurait-il dit, s'il avait eu le droit d'employer ce mot-là. Dans les couplets, il s'y accrochait comme à une rampe, les doigts crispés sur le métal froid du pied de micro. Et dans le refrain, il lâchait tout. Tout. Ce qui sortait alors de sa gorge n'appartenait à personne d'autre.

Au pont, il inspira un peu trop tôt. Personne ne le remarqua.

Sauf lui.

Quand le dernier accord s'éteignit, le silence resta suspendu dans la pièce, épais, brûlant, ce silence particulier des fins de morceaux réussis où l'on n'ose pas encore bouger de peur de l'abîmer. Aaron lança ses baguettes en l'air, en rattrapa une, laissa tomber l'autre qui roula sous la grosse caisse.

– Dites-moi que j'ai raison. Dites-moi que c'est le meilleur.

– C'est le meilleur, lâcha Dan. Il avait presque souri. Presque, ce qui chez lui valait un discours.

– C'est le meilleur, admit James, le souffle court, le t-shirt collé dans le dos.

– Voilà ! Plus personne ne touche au pont, et quelqu'un m'offre une pizza.

Un bourdonnement fit trembler le dessus de l'ampli. Le téléphone de Jessica. Elle l'y avait posé en passant, une heure plus tôt, avant de ressortir acheter de quoi dîner, avec ce petit signe de la main qu'elle faisait toujours en remontant l'escalier. Elle venait souvent chez Dan vers la fin des répétitions. Tantôt avec des sacs en papier de restauration rapide, tantôt les mains vides, pour s'installer dans la cuisine en attendant qu'ils terminent et remontent.

Il attrapa le téléphone pour le lui rapporter.

L'écran s'alluma dans sa main.

Il n'avait pas l'intention de lire. Plus tard, il aurait voulu pouvoir le jurer, se persuader que ses yeux avaient glissé dessus par hasard. Mais le message était court et les premiers mots sautaient au visage, sans qu'il ait besoin de toucher quoi que ce soit :

« Hier c'était trop bien. Tu penses à moi ? ♥ »

Un prénom qu'il ne connaissait pas.

Hier. Hier soir, Jessica était rentrée tard. Elle lui avait dit que sa collègue l'avait retenue pour un dossier. Il se souvenait de l'avoir attendue, de s'être même inquiété. Il se souvenait de lui avoir préparé un thé.

Combien de temps resta-t-il planté là ? Assez longtemps pour que le bruit change derrière lui. Plus de plaisanteries d'Aaron. Plus de guitare non plus, Dan l'avait posée sans un son. Même le néon semblait s'être tu. Personne ne disait rien. Et c'était ça, le pire. Ce silence-là n'avait pas la forme de la surprise.

– Vous saviez.

Ce n'était pas une question. Aaron fixa ses baguettes comme s'il les découvrait. Dan fixa le sol.

– On n'était pas sûrs, finit par dire Dan.

– On ne savait pas comment te le dire, souffla Aaron, et pour une fois, il n'y avait rien de drôle dans sa voix.

James hocha la tête. Lentement. Il sentit la colère monter, brûlante, jusque dans ses mains qui se mirent à trembler, et derrière elle, la douleur. Bien plus lourde. Plus froide aussi. Une main invisible lui serrait la gorge. Puis revint le vieux réflexe, celui qui le suivait depuis l'enfance, depuis les repas silencieux et les portes qu'on refermait doucement : ne rien dire, serrer les dents, attendre que ça passe. Il le reconnut. Et cela lui fit plus peur que le message.

– Ce n'est pas votre faute.

Il rangea sa basse sur son support, avec des gestes lents, presque tendres, comme s'il craignait de la réveiller. Puis il monta l'escalier, le téléphone serré dans sa paume au point d'en avoir mal.

— ▬▬▮▬▬ —

Jessica remontait la rue, un sac de courses dans les bras, les cheveux défaits par le vent. Elle sourit en l'apercevant. Un demi-sourire seulement, car elle vit d'abord le téléphone, puis son visage. Et ne nia pas.

C'était presque pire.

Plantée sur le trottoir, elle parla. Beaucoup. Trop vite. Que ça durait depuis un moment, qu'elle n'avait pas su comment s'y prendre, qu'elle avait essayé de lui en parler, que lui était « toujours ailleurs », que la musique avait tout pris, tout, même les soirs où il était pourtant à côté d'elle. Il l'écouta sans l'interrompre, les yeux fixés sur une fissure du bitume, comme on écoute quelqu'un lire à voix haute dans une langue qu'on a fini par comprendre. Mais trop tard.

Elle avait peut-être raison, au fond. Cette idée-là aussi faisait mal.

– Tu ne dis rien ?

– Si. C'est fini.

Il lui tendit le téléphone. Elle le prit sans même le regarder, la mâchoire serrée, les yeux brillants. Il n'avait pas élevé la voix. À quoi bon ? Aucun cri ne referait le travail de ces mois-là.

Puis il marcha. Il longea la rue, sans but, les mains enfoncées dans les poches de sa veste. L'air froid lui mordait les joues. La nuit n'était pas encore tout à fait tombée, le ciel gardait cette couleur d'ardoise délavée, et le lampadaire de l'angle clignotait comme tous les soirs, avec son bégaiement de lumière orangée. Il passa devant la boulangerie fermée, devant le café où ils avaient pris leur premier verre, devant l'arrêt de bus où elle l'attendait parfois. Chaque endroit lui sauta à la gorge. Il marcha jusqu'à ce que ses jambes protestent, que ses pieds se mettent à brûler dans ses chaussures, que sa tête se vide enfin, et qu'il comprenne qu'il devait bien aller quelque part.

Il revint au sous-sol vers minuit. La porte n'était même pas fermée à clé. Les autres étaient partis, mais ils avaient laissé la lumière, et le néon bourdonnait toujours au-dessus des instruments endormis. Sur le bord de l'ampli, un sandwich encore dans son papier gras et un mot de la main d'Aaron, écrit en lettres tordues : « Mange. On en reparle quand tu veux. Ou jamais. » Dessous, une page arrachée au carnet de Dan, avec cette écriture minuscule qu'il aurait reconnue entre mille : « 132. On ne ralentit pas. »

James mit un moment à comprendre que c'était sa façon à eux de dire qu'ils étaient là.

Sa gorge se serra de nouveau, mais d'une autre manière. Il s'assit sur le tabouret, le sandwich oublié à côté de lui, et resta longtemps devant le micro éteint, à fixer le grillage noir comme on fixe un visage. Puis, sans trop savoir pourquoi, il sortit un

cahier de son sac. Pas son téléphone, pas un ordinateur. Un vrai cahier, à la couverture écornée, au papier un peu gondolé d'avoir traîné partout, parce que certaines choses ne supportent pas l'écran. Il écrivit une première ligne sans réfléchir, la barra, la réécrivit :

Tout ce qu'on n'a pas dit tient dans les murs.

Il relut. Cette phrase, il la connaissait. Elle n'était pas pour Jessica. Elle était bien plus vieille qu'elle, bien plus vieille que cette soirée, et elle attendait depuis des années, tapie quelque part derrière ses côtes, qu'il ose enfin l'écrire.

La suite vint d'un coup, si vite que ça lui fit presque mal. Dehors, la ville dormait. En bas, sous le plafond bas et le néon grésillant, un garçon écrivait pour tenir debout. Il ne savait pas encore que, de l'autre côté de cette ville, quelqu'un reconnaîtrait un jour chaque mot.

Chapitre 2 : Trois garçons, une porte

Aaron arriva le premier, un sac en papier graisseux sous le bras, les cheveux aplatis d'un côté par l'oreiller. Des croissants. Et aucune question. C'était sa façon à lui de dire les choses : il posa le sac sur l'ampli, s'installa derrière sa batterie, et se mit à parler de tout, sauf de ce dont il ne fallait pas parler. Du voisin du dessus qui s'entraînait à la trompette à sept heures du matin. D'un chat qu'il avait failli écraser en scooter. D'une pub pour des matelas, qu'il jugeait « franchement agressive ». James l'écouta d'une oreille, le regard perdu dans la vapeur d'un café qu'il n'arrivait pas à boire. Il lui en fut reconnaissant. Et se garda bien de le lui dire.

Dan descendit l'escalier dix minutes plus tard, son carnet sous le bras, ses pas feutrés dans le silence du sous-sol. Il s'arrêta à la dernière marche. Il regarda James, puis le cahier resté ouvert à ses pieds, aux pages noircies d'une écriture penchée, presque violente. Et il ne dit rien non plus. Il alla simplement brancher sa guitare, régla le volume d'un geste précis, et posa une tasse chaude à côté de celle de James, sans un mot. Dans ce sous-sol, on pouvait se comprendre sans phrases. Il avait fallu des années pour en arriver là.

Des années. Trois ou quatre répétitions par semaine, et pourtant presque personne ne les avait jamais entendus. De temps en temps, ils animaient un mariage, un anniversaire ou la soirée d'un bar de quartier, sous un nom qui changeait selon les occasions, avec des reprises que la salle connaissait par cœur. On les applaudissait poliment, entre deux conversations. On les payait en bières tièdes et en enveloppes souvent un peu légères, que Dan comptait toujours deux fois, par principe. Leurs propres morceaux, eux, restaient entre ces murs. Julie, la petite sœur

de James, était la seule à les avoir entendus jouer, et les quelques vidéos postées sur la chaîne du groupe n'intéressaient pas grand monde. Quarante-trois vues, dont douze d'Aaron, qui refusait de l'admettre.

Jessica, elle, n'avait jamais vraiment écouté. Le prénom lui traversa la poitrine comme une vis mal serrée. James l'écarta d'un battement de paupières.

– J'ai écrit quelque chose, dit-il.

– Pour Jessica ? demanda Aaron, d'une voix prudente.

– Non.

Il hésita. La feuille tremblait entre ses doigts, il le vit avec une sorte de honte, et la posa sur le pupitre pour que ça ne se voie pas.

– Pour ma mère.

Aaron cessa de mâcher. Dan resta figé, la main en suspens au-dessus des cordes. En trois ans, James avait écrit sur la colère, sur la peur, sur les gens qui ne répondent pas quand on les appelle. Mais jamais sur elle. Ils ne l'avaient pas connue : quand ils s'étaient rencontrés, elle était partie depuis un an déjà. Elle n'existait pour eux que dans les silences de James, dans ces moments où il changeait de sujet un peu trop vite.

– Vas-y, dit Dan.

James prit sa guitare. Pas de batterie, pas de saturation, juste quelques accords posés, lents, qui s'étiraient dans l'air du sous-sol comme de la fumée. Il chanta sans fermer les yeux, pour une fois. Il avait besoin de voir que les deux autres étaient toujours là, de s'accrocher à ces deux silhouettes dans la lumière jaune du néon.

Tout ce qu'on n'a pas dit tient dans les murs,
Dans le couloir de l'hôpital, dans l'odeur des draps.
Tu m'as dit « à demain » comme si c'était sûr.
Demain n'est jamais venu, et je l'attends encore là.

Il s'arrêta au bout du premier couplet. Sa voix ne s'était pas cassée. Il n'aurait pas su dire si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle. Le dernier accord vibra un moment dans le bois de la guitare, contre son ventre, puis s'éteignit.

Aaron s'essuya le nez d'un revers de manche, très vite, comme si personne ne devait le voir, et fit mine de s'intéresser soudain à l'une de ses baguettes. Ses yeux brillaient. Il avait l'air d'un gamin pris la main dans le sac.

– C'est… commença-t-il. Ouais. C'est ça.

Rien de plus. C'était déjà énorme, venant de lui.

– Il faut le mettre en ré, dit Dan d'une voix un peu rauque, qu'il éclaircit aussitôt d'un petit toussotement. Pas en la. La, c'est trop haut, tu vas forcer sur le dernier mot. Et il ne faut rien mettre derrière au début. Juste toi.

– Juste moi ?

– Au début. Après, on verra.

James hocha la tête. Il comprit que c'était la façon de Dan de dire que c'était important, que ça valait qu'on prenne le temps de bien faire. Alors il sourit. Un vrai sourire, du genre qui tire sur des muscles qu'on n'a pas utilisés depuis longtemps. Le premier depuis la veille.

– Vous vous souvenez de ce jour-là, dans la cour ? lança soudain Aaron.

– Quelle cour ?

– La cour ! Le jour où on s'est rencontrés. Ça me trotte dans la tête depuis ce matin, je sais pas pourquoi.

Dan leva les yeux au ciel. Mais il ne dit pas non.

Dan avait treize ans à l'époque, ce qui, dans une classe où la plupart des élèves en avaient quinze, faisait de lui une exception. Il avait sauté deux années parce que les professeurs ne savaient plus quoi lui apprendre, et il était arrivé en cours de trimestre avec un sac trop grand pour son dos, des lunettes trop sérieuses, et l'air de quelqu'un qui cherche déjà où se cacher. Il rasait les murs, mangeait seul, et gardait toujours un carnet serré contre lui, comme d'autres tiennent un doudou.

Cela avait duré trois jours avant que Grégoire ne le remarque.

Grégoire, c'était un grand blond aux dents trop blanches, qui aimait rire aux dépens des autres et qui avait besoin d'un public pour que ça compte. Aaron, de son côté, avait redoublé et traînait une réputation de chahuteur, plus par habitude que par méchanceté. Il connaissait Grégoire depuis la primaire. Ce jour-là, il se tenait à côté de lui, les mains dans les poches, quand celui-ci attrapa le sac de Dan, le vida sur le sol de la cour et se mit à lire à voix haute ce qu'il y avait dans ses carnets.

– *for (int i = 0; i < n; i++) { total += tab[i]; }...* Mais c'est quoi, ce truc ?

Autour d'eux, un petit cercle de curieux s'était formé, comme toujours. Ceux qui rient parce qu'on rit. Ceux qui regardent et ne font rien. Il faisait gris ce matin-là, un de ces ciels bas de novembre qui donnent à la cour des allures de cour de prison, et le vent soulevait les pages éparpillées sur le bitume humide. Et derrière le cercle, il y avait un garçon aux cheveux en désordre, enfoncé dans une veste noire trop grande, qui n'avait parlé à personne depuis des mois.

James avait quinze ans, et sa mère était morte l'hiver précédent. Il n'était pas du genre à se battre, mais il ne supportait pas de rester spectateur. Pas ce jour-là. Dans sa poitrine, quelque chose de chaud se mit à cogner contre ses côtes : il allait dire à Grégoire de laisser ce garçon tranquille, d'une voix claire, devant tout le monde. Il en tremblait déjà. Ses poings s'étaient serrés dans ses poches sans qu'il s'en rende

compte. Aaron riait encore, à moitié, parce que c'était plus facile de rire que de ne pas rire.

Grégoire s'ennuya vite de lire. Il attrapa une page du carnet et la déchira en deux, lentement, le regard fixé sur Dan pour voir s'il allait réagir. Le bruit du papier qui cède fit sursauter quelqu'un dans le cercle. Puis il jeta le carnet par terre, au milieu de la cour, et d'un geste rapide lui arracha ses lunettes.

– Tiens, regarde un peu ce que ça donne, des lunettes, quand on marche dessus.

Il les leva. Dan ne cria pas. Il resta là, sans ses lunettes, les yeux plissés sur un monde devenu flou, les mains ouvertes devant lui comme pour rattraper quelque chose qui n'était déjà plus là. Ses lèvres tremblaient, mais il ne dit rien. C'est ce geste-là, ces deux mains vides, qui fit basculer quelque chose dans le visage d'Aaron.

– Arrête, dit-il.

Grégoire ne comprit pas tout de suite.

– Quoi ?

– Arrête. Rends-lui ses lunettes.

– T'as quoi, toi, aujourd'hui ?

– Rien. C'est juste pas drôle.

Aaron avait cessé de sourire. Il regardait la page déchirée, le carnet couché dans une flaque, le petit garçon qui ne bougeait plus. Quelques minutes plus tôt, il avait eu envie de rire à cette blague. Il la trouvait maintenant mauvaise. Et ce n'était pas la blague qui avait changé, c'était lui.

Il y eut une poussée, puis un cri, puis un surveillant qui arrivait en courant, le sifflet entre les dents. Dans la bagarre, Aaron arracha les lunettes des mains de Grégoire, et le cercle se défit en quelques secondes, comme un attroupement qui n'a plus rien à

regarder. Grégoire ne lui adressa plus jamais la parole. Aaron finit la journée avec une lèvre fendue, un goût de fer dans la bouche et un air étrangement léger.

James, lui, n'avait rien eu à faire. Il resta un instant au milieu de la cour qui se vidait, les bras ballants, à se demander ce qu'on est censé ressentir quand quelqu'un prend les devants à votre place. De la honte ? Du soulagement ? Les deux, sans doute. Puis il s'accroupit et se mit à ramasser les affaires de Dan : les stylos, la calculatrice, le carnet gorgé d'eau, la page déchirée dont il rassembla les morceaux avec soin avant de les glisser entre les autres, comme on referme une blessure.

Aaron revint avec les lunettes et les tendit à Dan, un peu tordues d'un côté.

– Merci, dit Dan, très bas.

– Ouais, fit Aaron en haussant les épaules, la lèvre déjà gonflée. T'as des chewing-gums ?

Ils s'assirent tous les trois sur le même banc, sans se connaître, sans rien se dire, les genoux frigorifiés, pendant que la sonnerie retentissait au loin. Personne ne bougea. Ce fut suffisant.



– Alors ? demanda Aaron, de retour dans le sous-sol. Vous voyez ce que je veux dire ? On n'a jamais eu besoin de parler pour tomber d'accord.

– On a surtout eu besoin que tu perdes une dent, dit Dan.

– Une lèvre.

– Une demi-dent.

James rit, vraiment, et sentit quelque chose se desserrer au creux de sa poitrine. Il reprit sa guitare, la fit reposer sur son genou. Dehors, il faisait jour. Un rayon pâle filtrait par le soupirail et tombait sur le vieux tapis râpé. Il se dit que, malgré Jessica,

malgré tout ce qui venait de s'effondrer, il lui restait cette porte-là, qui ne se fermait jamais.

– On le fait en ré, dit-il. Juste moi d'abord.

– Et après ? demanda Aaron.

– Après, vous me rejoignez.

Chapitre 3 : La mauvaise porte

Le studio se trouvait au deuxième étage d'un immeuble de bureaux, coincé entre une agence de voyages aux vitrines pleines de plages en papier glacé et un cabinet dont la plaque était trop petite pour être lue. James avait trouvé l'adresse par un ami d'un ami d'Aaron, qui avait dit : « Il a produit des trucs, un gars sérieux. » C'était tout ce qu'il savait. Il s'était pourtant accroché à ces cinq mots comme à une rampe.

Il avait pris sa demi-journée. Le matin même, il avait vidé un trois-pièces au troisième étage sans ascenseur, et ses mains en gardaient encore la raideur des cartons, la poussière incrustée dans les plis des doigts, sous les ongles. Il s'était débarbouillé du mieux qu'il avait pu dans les toilettes d'une station-service, à l'eau froide et au savon liquide qui sentait la pomme chimique. Il avait enfilé sa seule chemise propre, celle des mariages et des enterrements, un peu trop serrée aux épaules. Et il avait glissé dans sa poche une clé USB, toute simple, sur laquelle il avait écrit au marqueur le nom du groupe. *Dead Letters*. Quatre morceaux, les meilleurs. Dan avait refait le mixage jusqu'à trois heures du matin, sans jamais se plaindre.

Dans l'escalier, James répéta ses phrases à mi-voix. Il en avait préparé plusieurs. Elles lui parurent minces comme du papier à cigarette.

La réceptionniste avait les cheveux grisonnants, des lunettes suspendues à une chaîne et un parfum de poudre un peu fanée. Elle leva les yeux, vit la clé USB qu'il serrait dans sa main moite, et son regard se détourna aussitôt vers son écran. Ce fut très bref. Il y repenserait plus tard : elle avait déjà vu cette scène bien des fois, et savait comment elle se terminait.

– Monsieur Patou va vous recevoir.

Le bureau était grand, et trop chaud. Un air de climatisation en panne, mêlé à une odeur de cuir et de cigare froid. Aux murs, des disques d'or et des affiches encadrés, un peu de travers, comme si personne n'avait jamais pris la peine de les redresser. Un canapé de cuir noir. Une table de mixage bien trop propre pour avoir servi. Et, derrière, un homme d'une cinquantaine d'années, le haut de la chemise ouvert sur une chaîne en or, le sourire large. Il se leva, serra la main de James un peu trop longtemps, et un peu trop fort.

– Alors c'est vous, le chanteur. Asseyez-vous, asseyez-vous. Vous voulez un café ? Non ? Tant mieux, il est mauvais.

Il rit tout seul. James s'assit au bord du fauteuil, le dos raide. Il guettait le bon moment pour placer ses répliques, comme on guette le bon créneau pour traverser une route.

– J'ai apporté quatre morceaux. Ce serait…

– On va y venir.

Patou contourna sa table et s'installa à côté de lui, sur le canapé. Pas en face. À côté. Il prit la clé, la fit tourner entre ses doigts, la reposa sur l'accoudoir sans même la brancher. Et James sentit quelque chose se froisser doucement dans son ventre.

– Vous savez combien de garçons viennent me voir chaque semaine ? Des dizaines. Tous talentueux, tous persuadés d'être uniques. Il y a des milliers de voix, jeune homme. Ce qui change, c'est qui vous défend.

– Je comprends.

– Non, pas encore. Mais ça viendra.

Il posa sa main sur le genou de James. Tranquillement, comme quelqu'un qui range un objet à sa place.

– Je suis quelqu'un de très accessible, vous savez. Je pourrais écouter vos morceaux ce soir, chez moi. On boit un verre, on parle, on apprend à se connaître. Il faut de la confiance, dans ce métier. De la proximité. Vous êtes un beau garçon. Vous seriez surpris de savoir ce que ça ouvre, comme portes.

Il y eut un silence. James regarda la main. Une main large, soignée, avec une chevalière. Elle n'était ni brutale ni pressée, et c'était cela, le pire : la certitude tranquille de cet homme de ne jamais être arrêté.

Son corps répondit le premier. Avant qu'une seule pensée ne se forme, il était debout, et le canapé grinça sous Patou qui se redressa à moitié, surpris. James n'avait pas décidé de se lever. Ses jambes l'avaient fait toutes seules. Sa gorge était serrée, ses mains glacées, et le sang cognait à ses tempes. Il entendait autre chose, très loin, qui n'avait rien à faire dans cette pièce : le bruit d'une porte qu'on referme, un couloir, une voix dans sa tête qui répétait trop tard, trop tard, trop tard, et qui n'appartenait pas à cet après-midi-là.

Il ferma les yeux une seconde. Une seconde seulement. Quand il les rouvrit, il était de nouveau dans le bureau, devant les disques d'or, devant un homme à demi souriant.

– Reprenez-vous, dit Patou. Je ne vous ai rien demandé de…

– Ma clé.

Sa voix était basse, et ne tremblait pas. Il ne savait pas d'où elle venait.

– Allons. Ne faites pas l'enfant. Vous n’avez pas fait tout ce chemin pour…

– Ma clé.

Patou le dévisagea, évalua quelque chose, puis haussa les épaules avec le sourire d'un homme qui a manqué une occasion sans y avoir vraiment perdu grand-chose. Il tendit la clé du bout des doigts.

– Personne ne vous écoutera, vous savez. Pas sans quelqu'un derrière vous.

James la prit. Il ne répondit pas. Il lui tourna le dos, ouvrit la porte, traversa l'accueil. La réceptionniste leva les yeux, cette fois. Il y lut tout ce qu'elle aurait voulu lui dire : qu'il n'était pas le premier, qu'il n'y était pour rien. Mais les mots ne sortirent pas. Ils savaient tous les deux que cela ne changerait rien. Alors il descendit l'escalier à toute allure, deux marches par deux, la main crispée sur la rampe, sans respirer.

—▬▬▮▬▬—

Dans la rue, il fit trois pas, puis s'assit sur le rebord d'un muret, là où le béton gardait un peu de chaleur du soleil. Il regarda ses mains. Elles tremblaient, maintenant, enfin, comme si elles avaient attendu d'être dehors pour s'y autoriser.

Il n'avait pas eu peur de Patou. C'était étrange à comprendre. Ce qu'il avait ressenti là-haut était plus vieux et plus profond que cet homme, et n'avait rien à faire dans sa journée. Il ne voulait pas savoir d'où cela venait.

Il savait très bien d'où cela venait.

Son téléphone vibra contre sa cuisse. Aaron.

– Alors ? Il a aimé ? Dis-moi qu'il a aimé, j'ai déjà choisi la couleur de ma Ferrari !

James regarda la rue. Les voitures qui passaient, une femme qui traînait une poussette, le ciel à moitié couvert. Il pensa à Dan, penché sur son ordinateur à trois heures du matin, les yeux rougis. Il pensa à ce qu'il pouvait dire, et à ce qu'il ne dirait pas.

– Il n'est pas intéressé.

– Oh. Ouais. Tant pis, fit Aaron, avec une gaieté qui sonnait faux, comme un accord mal accordé. Il y en aura d'autres. On remet ça la semaine prochaine ?

– Oui.

– Ça va, toi ? Tu as une drôle de voix.

— J'ai juste porté trop de cartons.

Il raccrocha. Il resta assis encore un long moment, la clé refermée dans son poing, les arêtes du plastique marquant sa paume, jusqu'à ce que ses doigts retrouvent leur chaleur. Il n'avait rien dit à Aaron. Rien dit à personne. Comme toujours.

Et pourtant, tout au fond de lui, une phrase qu'il n'avait pas encore écrite commençait à prendre forme.

Chapitre 4 : Les refus

James ne raconta rien de ce qui s'était passé avec Patou. Mais le lundi suivant, quand il descendit au sous-sol, Dan l'attendait au pied de l'escalier et lui tendit une feuille imprimée, encore tiède.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une liste. Quarante-deux studios dans un rayon de cinquante kilomètres. J'ai lu les avis, les articles, les forums. Ceux qui ont une mauvaise réputation sont barrés en rouge.

Il y en avait neuf. Neuf traits rouges, tirés à la règle, appuyés si fort que le papier en avait gardé le relief. Dan ne dit pas pourquoi il avait fait ça, et James ne demanda pas comment il se doutait. Il plia la feuille en quatre et la glissa dans sa poche, à côté du téléphone. Quelque chose dans sa poitrine se desserra un peu.

– Merci.

– De rien, dit Dan, qui regardait déjà son écran.

— ▬▪▬▪—

Il y eut des semaines comme ça.

Toute la semaine, James déménageait les autres au gré de ses contrats, les reins en feu, les paumes râpées par les sangles. Le reste du temps, entre deux trajets ou quand les cartons avaient fini de lui peser sur les épaules, il se changeait dans la camionnette, au milieu des couvertures de déménagement qui sentaient la poussière et le plastique, glissait la clé dans sa poche et allait frapper à une porte. Une

porte vitrée, une porte blindée, une porte qui sentait le café brûlé, une porte au fond d'une cour. Il en avait tant poussé qu'il ne les comptait plus.

Parfois, quelqu'un l'écoutait distraitement. Plus souvent, on lui disait d'envoyer un mail. Personne n'y répondait. Un jeune type en sweat à capuche lui avait expliqué que le metal ne se vendait plus, « sauf si tu as un million d'abonnés ». Une femme en tailleur avait écouté vingt secondes de la première chanson avec un sourire poli, puis lui avait demandé : « Vous avez déjà pensé à faire plus pop ? » Un autre, plus franc, avait réclamé quatre mille euros pour « les frais de production », payables d'avance, en liquide si possible. Dan l'avait barré en rouge ce soir-là, avec une application presque joyeuse.

Aaron avait collé une copie de la liste au mur du sous-sol, entre une affiche de concert déchirée et une tache d'humidité en forme de Bretagne. Collant des gommettes au fur et à mesure : vertes pour « peut-être », rouges pour « non », et une jaune, une seule, pour « on verra », qui avait fini par virer au rouge elle aussi. Enfin, façon de parler. Il avait fallu la recouvrir d'une rouge, et la jaune dépassait encore, comme un dernier espoir qui refuse de mourir.

— On en est à combien ? demandait-il chaque semaine.

— Vingt-sept, répondait Dan cette fois-ci.

— Vingt-sept, répétait Aaron, comme on récite un score. Quelqu'un finira bien par dire oui. C'est juste une question de statistiques.

Il disait ça en riant. Et il continuait quand même, tous les soirs, à rafraîchir la page des vues sur YouTube, le pouce nerveux. Deux cent douze. Deux cent trente. Deux cent quarante et un, dont dix-neuf de Julie, toutes vidéos confondues.

Le monde ne les avait pas vus, voilà tout. Et ce n'était pas tant que ça faisait mal. C'était le temps qui passait.

Ce vendredi-là, ce fut au tour de Spectro.

Sur la feuille de Dan, Spectro figurait au milieu de la liste, avec une note de son écriture minuscule : *Studio indépendant. Mixage, mastering, post-prod. Bonnes critiques. Pas de label.* James le trouva à l'autre bout de la ville, dans un ancien atelier reconverti, coincé entre un magasin de vente et réparation de trottinettes et une boulangerie. Une odeur de pain tiède flottait dans la rue. Son estomac se rappela à lui, et il l'ignora.

La porte était en bois, simple, avec une plaque discrète. Il resta un instant devant, les doigts crispés sur la clé au fond de sa poche. Il pensa à Patou, à la main sur son genou, à la réceptionniste qui n'avait rien pu dire, et à tous les autres, bien plus polis mais pas moins fermés. Il se demanda si toutes les portes allaient se ressembler.

Puis il sonna.

Un homme d'une quarantaine d'années vint ouvrir, un casque audio autour du cou, la barbe en bataille. Il ne chercha pas à lui serrer la main trop longtemps. Il dit simplement :

– Entrez. Je n'ai que dix minutes, mais je vous écoute.

Cela suffit à James pour respirer. Vraiment respirer, pour la première fois depuis des semaines.

Il arriva dans une pièce chaleureuse sans être luxueuse, qui servait à la fois d'accueil et de salle de repos. Un comptoir bricolé portait une machine à café cabossée et des tasses dépareillées. Un portant croulait sous les manteaux, et aux murs, des pochettes de disques encadrées de travers alternaient avec des plaques de mousse acoustique transformées en tableau d'affichage, hérissées de flyers et de numéros de dépanneurs. Une odeur de café brûlé flottait, mêlée à celle, plus sèche, du matériel qui chauffe. Un couloir étroit partait sur le côté, bordé de lourdes portes à joints de caoutchouc. Au-dessus de l'une d'elles, une ampoule rouge éteignait son

ENREGISTREMENT. À travers les murs, une basse étouffée battait, comme un cœur dans une autre pièce.

L'homme poussa la plus épaisse.

La salle de contrôle était petite, sombre, chaude de l'électronique. Une grande console aux mille boutons, des enceintes massives qui ressemblaient à des animaux endormis, des racks d'appareils aux petites diodes vertes, des câbles lovés le long des plinthes. Contre le mur du fond, un canapé usé dont un ressort devait bientôt percer. Une large vitre double donnait sur une pièce voisine, plus étroite, où l'on devinait un second poste de travail. Et derrière une vitre, dans la petite pièce voisine, quelqu'un qui travaillait.

Il ne vit d'abord qu'une silhouette. Une femme, les cheveux relevés n'importe comment, un casque posé sur les oreilles, une tasse à moitié vide à côté du clavier. Elle baissait un potentiomètre avec une précision de couturière, les yeux mi-clos, totalement ailleurs. Puis, à un moment, elle leva la tête, regarda vers la vitre, et leurs regards se croisèrent.

Ce fut très court. Une seconde, peut-être moins. Elle avait le regard fatigué et attentif de ceux qui écoutent avant de regarder. Et quelque chose, tout au fond de lui, prit comme une allumette qu'on frotte : une flamme minuscule, sans raison, qui ne fit aucun bruit. Il ne sut pas quoi en faire. Il détourna les yeux le premier, comme on rend un objet qu'on n'a pas le droit de garder.

— Alors, qu'est-ce que vous avez ?

James sortit la clé, la brancha sur l'ordinateur qu'on lui désignait, lança le premier morceau. L'homme écouta, le front plissé, les bras croisés. Il écouta longtemps, bien plus longtemps que les autres. James n'osait plus bouger, les yeux rivés sur la barre de progression qui avançait, pixel après pixel. Au bout de cinq minutes, l'homme appuya sur la barre d'espace.

– C'est bon.

James sentit quelque chose se soulever dans sa poitrine.

– C'est vraiment bon. La voix, surtout. Il y a quelque chose. Je vais être honnête avec vous. Je tiens un studio, je ne suis pas un label. J'enregistre et je mixe pour des artistes qui ont déjà quelqu'un derrière eux : variété, pop, un peu de rock quand il passe. Je n'ai ni le budget ni le carnet d'adresses pour lancer un groupe, et je ne veux pas vous faire perdre votre temps ni votre argent. Mais je vous le dis : il y a quelque chose dans cette voix. Cherchez un label spécialisé, ou faites-vous un nom sur les réseaux en attendant. Il y a un public pour ça, je ne sais juste pas où il se cache.

C'était le meilleur refus de toute la liste. Il se le répéterait plusieurs fois dans sa tête, en regagnant la sortie. Il remercia, serra la main de l'homme, passa une dernière fois devant la vitre. La femme au casque avait remis ses écouteurs. Elle ne le regardait plus.

Il aurait pu s'arrêter, rester une minute de plus, demander. Mais il y avait encore un nom sur sa liste, avant la fin de l'après-midi. Et la petite flamme resta allumée au fond de lui, sans qu'il y prête attention, comme une veilleuse dans une pièce qu'on traverse pour aller ailleurs.

Dehors, il tâta ses poches : le téléphone, les clés de la camionnette, la liste de Dan pliée en quatre. Il traversa la rue sans s'arrêter, et ne pensa pas une seconde à ce qu'il avait peut-être laissé derrière lui.

— ▬▬▮▬▬ —

Le soir, au sous-sol, Aaron lui tendit la gommette, le bras tendu comme pour une remise de médaille.

– Spectro ?

– Rouge.

– Mais sympa ?

– Oui. Très sympa.

– Alors rouge doux, décréta Aaron, et il colla un petit rond rose en face du nom.

Dan nota quelque chose dans son carnet. Cent trente-deux, peut-être. James ne chercha pas à savoir.

Après leur départ, il resta un moment devant le micro, sans le brancher, dans le bourdonnement du néon. Sur l'écran de son téléphone, le compteur de vues affichait deux cent quarante-trois. Il repensa à la voix de l'homme : *il y a quelque chose.* C'était peu. Mais c'était déjà ça. Dans sa tête, une phrase commençait à tourner, qu'il ne nota pas encore : *Je frappe aux portes comme on frappe les murs.*

Il éteignit la lumière, remonta l'escalier, et ne se douta pas que, de l'autre côté de la ville, une clé USB était restée branchée dans un ordinateur.

Chapitre 5 : Julie

Julie et Samantha habitaient au troisième étage d'un immeuble sans ascenseur, avec une rampe qui avait perdu de sa peinture par endroit et une ampoule de palier qui ne s'allumait qu'une fois sur deux.

– Tu pourrais te plaindre, au moins une fois, dit Sam en lui ouvrant la porte, un torchon sur l'épaule. Moi, je râle chaque soir, et c'est mon propre escalier.

– Je porte des armoires. Un escalier les bras vides, c'est du repos.

– Menteur. Entre.

C'était devenu une habitude sans qu'aucun d'eux l'ait décidée : le deuxième dimanche du mois, et parfois le quatrième si le travail le permettait, James dînait chez elles. Il apportait toujours quelque chose, un dessert de la boulangerie à côté de chez lui, un vin que Sam critiquait sans jamais refuser un deuxième verre. Il y avait aussi un chat gris, vautré en permanence sur le radiateur comme un vieux monsieur sur son fauteuil, qu'elles avaient baptisé Muscade à la suite d'un vote que Julie prétendait avoir perdu par tricherie.

L'appartement sentait l'ail, le basilic et la bougie à la cire d'abeille que Julie allumait quand elle avait envie que tout soit doux. Les murs, d'un jaune un peu passé, étaient couverts de dessins d'enfants que Sam rapportait de l'école et n'avait jamais le cœur de jeter. Sur l'étagère, entre les plantes grasses et une pile de bandes dessinées aux dos cassés, il y avait une photo de leur mère. Une seule. Il l'avait remarquée dès la première fois, et ne l'avait jamais regardée plus de deux secondes. Plus longtemps, sa gorge se serrait.

– Julie est en retard, lança Sam en retournant vers la cuisine. Elle est allée porter un truc à une voisine. Elle devrait être là dans cinq minutes, ou dans une heure, avec elle on ne sait jamais.

– Je suis là.

Elle se tenait dans l'embrasure de la porte, les clés encore à la main, les joues rougies par l'escalier. Vingt-trois ans, le rire facile, et la même fossette que lui, du côté gauche. Pendant un quart de seconde, ils se regardèrent sans rien dire, comme deux personnes qui se sont perdues de vue et se reconnaissent en vitrine. Puis elle sourit.

– Salut.

– Salut.

Elle l'embrassa sur la joue, très vite, et referma la porte derrière elle. Il l'entendit tourner la clé dans la serrure. Puis une deuxième fois, sans y penser. Il ne dit rien.

Il n'avait jamais rien dit.

— ▬▪▬▪ —

– Alors, cette journée ? demanda Sam.

– Je lui ai vendu un coffret de tisanes « sérénité absolue » à vingt-quatre euros, dit Julie en s'asseyant. Elle m'a demandé si c'était sans gluten. Je lui ai répondu que l'eau était sans gluten. Elle a eu l'air vexée.

– Tu es insupportable, dit Sam, ravie.

– Je suis employée, pas psychologue. On ne me paie pas pour ça.

James riait. Il aimait la façon dont Julie racontait ses journées à la boutique : les clients qui voulaient des produits « sans rien », ceux qui demandaient si les carottes étaient vraiment bio, et ce patron qui lui répétait de sourire davantage, alors qu'elle souriait déjà plus que tous les autres. Dans ses histoires, elle n'était jamais celle qui

subit. Elle était celle qui observe, qui répond du coin des lèvres, qui garde un petit bout de réplique pour la fin. Il ne l'avait pas vue devenir comme ça, année après année. Et il ne savait pas s'il devait être fier d'elle ou le regretter.

Sam, elle, parlait avec les mains. Les cheveux coupés court, un pull trop large, des chaussettes dépareillées, et cette voix grave de quelqu'un qui passe ses journées à consoler des enfants de quatre ans sans jamais hausser le ton. Ce jour-là, un petit garçon lui avait expliqué très sérieusement qu'il avait « mangé un dinosaure à la cantine ». Elle avait demandé de quelle espèce.

– Garçon manqué, c'est ce qu'on m'a toujours dit, reprit-elle en coupant le pain. Maintenant je suis la tata de toute une école. Parfois, ils m'appellent « monsieur ». Je ne corrige pas.

– Tu devrais, dit Julie.

– Pourquoi ? C'est gentil.

– C'est faux.

– Gentil et faux, c'est mieux que méchant et vrai.

Elles se regardèrent. James comprit qu'il venait d'assister à un échange qui avait une histoire derrière lui, un de ces petits sujets qu'on effleure pour ne pas en toucher d'autres. Il baissa les yeux sur son assiette.

— ▬▬▮▬▬ —

On mangea des pâtes au pesto et un gratin de légumes que Sam avait réussi malgré elle. La conversation sautait d'un sujet à l'autre avec l'aisance de ceux qui se connaissent trop bien pour avoir à se surprendre. Sam parla d'un parent d'élève qui venait chaque matin déposer son fils avec un café pour elle. Julie de son prochain jour de congé. James de son dernier chantier, et d'un divan qui ne passait pas les portes.

– Et Jessica ? demanda Sam d'un ton léger, en se resservant.

– C'est fini.

– Ah.

Ça n'avait pas l'air d'une surprise. Sam et Julie échangèrent un regard, bref, très bref, de ceux que deux personnes se lancent quand elles n'ont plus besoin de se parler. James le reçut en pleine poitrine, sans bien savoir pourquoi.

– Elle ne m'a jamais plu, dit Julie, la voix douce. Je ne le disais pas.

– Pourquoi ?

– Elle ne t'écoutait pas chanter.

Il ne répondit pas. La phrase lui noua la gorge. Julie avait posé sa fourchette, comme si elle venait de s'entendre. Elle leva la main, de l'autre côté de la table, pour toucher la sienne, et s'arrêta à mi-chemin. Sa main resta suspendue un instant, puis revint se poser contre son verre.

– Désolée.

– Pas grave.

– Je veux dire… je suis désolée pour toi.

– Je sais.

Le silence qui suivit n'avait rien d'hostile. Il était simplement trop plein. Le chat sauta du radiateur et alla s'étirer sur le tapis, avec une dignité que les trois convives lui envièrent.

– Les vidéos, dit enfin Sam, très naturellement, avec la maladresse volontaire de quelqu'un qui jette une planche au-dessus d'un trou. Julie les écoute en boucle dans la salle de bain.

– Sam.

– Quoi ? C'est vrai. Je l'entends chanter les paroles en se brossant les cheveux. Elle fait même la voix grave.

– Je ne fais pas la voix grave.

– Je suis sûr que si, dit James.

Julie lui jeta sa serviette à la figure, et pendant trois secondes, ils furent de nouveau deux gamins dans une cuisine, comme avant. Il reçut la serviette en riant, d'un rire qui lui fit mal d'une manière agréable. Puis elle reprit, plus bas, les yeux sur son assiette :

– Il y en a une, la dernière. Celle où tu parles de demain.

Il se figea. Il ne s'y attendait pas.

– Je…

– Il y a une phrase dedans, continua-t-elle. Elle…

Elle ne finit pas. Sa bouche s'ouvrit, se ferma. Il vit ses doigts se crisper sur la serviette.

Il aurait pu dire : oui, c'est pour elle. Il aurait pu dire : pour maman, et pour toi, et pour tout ce que je n'ai jamais su te dire. Il aurait suffi d'une phrase. Elle attendait peut-être qu'il la prononce, et lui attendait peut-être qu'elle vienne la première. Deux personnes devant une porte, chacune convaincue que c'était à l'autre de l'ouvrir.

– Elle est belle, cette chanson, dit Sam, doucement, pour eux deux. Je l'ai entendue trois fois ce matin, de toute façon.

– Merci, dit James.

Et le moment passa.

Sam prépara le café. Julie se leva pour débarrasser, et il l'aida, comme toujours. Ils se retrouvèrent côte à côte devant l'évier, elle qui lavait, lui qui essuyait, sans se regarder, avec une gestuelle qu'ils n'avaient jamais eu besoin d'apprendre. L'eau chaude embuait la fenêtre. Un verre tinta contre un autre.

– Tu dors bien ? demanda-t-elle.

– Assez.

– Tu travailles trop.

– Toi aussi.

– C'est pas pareil, je vends des tisanes.

Il sourit. Elle laissa un temps, puis ajouta, sans lever les yeux de l'eau :

– Si tu as besoin de quoi que ce soit…

– Toi aussi.

Elle hocha la tête. Ni l'un ni l'autre ne dit à quoi ils pensaient. Ils savaient pourtant, exactement, que si elle lui envoyait un seul message, un seul, il laisserait tout là où il se trouvait pour accourir.

Elle le raccompagna à la porte. Elle tourna la clé, ouvrit, et le regarda descendre quelques marches, la main sur la rampe.

– James.

Il leva la tête.

– La prochaine fois, apporte la tarte aux pommes. Pas celle aux poires. Sam a dit qu'elle ne mangerait plus jamais de poires.

– Pourquoi ?

– Longue histoire.

Il rit. Il continua de descendre, et entendit la porte se refermer, la clé tourner une fois. Puis une seconde.

Dans la rue, il resta un instant immobile, la tête levée vers la fenêtre du troisième, éclairée d'une lueur dorée. Puis il rejoignit sa camionnette, sans musique, sans casque, avec dans les oreilles le bruit de cette clé qui tournait deux fois. Cette nuit-là, il écrivit quelques lignes dans son cahier. Pas encore une chanson. Le début de quelque chose qui parlait de maisons où l'on ferme encore les portes à clé, longtemps après que le danger est parti.

Chapitre 6 : L'idée de Dan

Dan avait demandé qu'on se retrouve un mardi, ce qui n'était pas leur jour. Il avait dit « C'est important » sur le ton qu'il aurait pris pour annoncer une panne de serveur. Et c'était déjà assez inquiétant.

Quand James descendit, les deux autres étaient là. Aaron, perché sur un tabouret, les bras croisés, faisait semblant de ne pas être impatient. Sa jambe, qui battait un rythme nerveux contre le pied du tabouret, le trahissait. Dan, lui, avait installé son ordinateur portable sur l'ampli, branché à un vieil écran récupéré on ne sait où, et baissé la lumière. Le néon ne grésillait plus que sur la moitié de la pièce. Au mur, la liste de Dan et ses gommettes, qui ressemblaient à des pastilles de varicelle. Il ne reste que neuf noms encore à barrer.

– Ferme la porte.

– Elle est fermée.

– Ferme-la quand même.

Il y avait dans la voix de Dan quelque chose que James n'avait pas entendu depuis la nuit où il avait refait le mixage pour la deuxième fois : une tension de gamin qui a trouvé un truc, et qui n'est pas sûr qu'on le laissera le garder.

– Je vais vous montrer quelque chose. Et je vous demande de ne rien dire pendant cinq minutes.

– Pas de problème, dit Aaron, qui parlait déjà.

– Cinq minutes.

– Pas de problème.

Dan cliqua.

Sur l'écran s'afficha un classement. Un de ceux qu'on trouve partout, avec des pochettes carrées, des chiffres, des noms de groupes. James mit un moment à comprendre ce qu'il regardait.

– Les cent morceaux les plus écoutés cette semaine. J'ai trié par origine. Les noms en rouge, ce sont des morceaux générés. Composés, écrits et chantés par des IA. Les noms en noir, ce sont des artistes humains.

Il y avait beaucoup de rouge. Presque trop. James compta machinalement : sur les dix premiers, six.

– Soixante-trois, dit Dan, qui avait compté avant lui. Soixante-trois sur cent. Il y a deux ans, en 2026, ils étaient onze. Et encore, pas tous assumés.

Il cliqua de nouveau. Un nom apparut, avec une photo : une chanteuse aux cheveux d'argent, des yeux d'un violet qui n'existe pas. Un clip, des millions de vues. Puis un groupe de rock de quatre garçons aux visages lisses comme dans un jeu vidéo. Puis un duo. Puis un rappeur à tête de loup, qui souriait de toutes ses dents.

– Ils n'existent pas. Les voix sont synthétiques, les visages dessinés, les interviews écrites à l'avance. Et ça marche. Les gens ne se demandent plus si c'est vrai. Ils se demandent si c'est bon.

– Ça fait combien de temps que tu regardes ça ?

– Huit mois.

Silence. Aaron ouvrit la bouche, la referma, et jeta un coup d'œil à James, comme pour vérifier qu'il avait le droit de parler.

– Pas de problème. Je me tais.

– Tu peux parler, dit Dan, qui avait presque souri.

– Alors je dis juste : huit mois ?

– Je voulais être sûr.

Il se tourna vers James. Ce regard-là, derrière les lunettes, James l'avait déjà croisé dans une cour de récréation : celui d'un garçon qui s'apprête à demander quelque chose et qui sait que la réponse risque de lui faire mal.

– On a vingt-sept refus. On aura le vingt-huitième la semaine prochaine, et le trentième le mois d'après. Je ne dis pas que ce que l'on fait n'est pas bon. Je dis que ce n'est pas là que ça se passe. Les producteurs ne cherchent plus des groupes, ils cherchent des chiffres. Et les chiffres, aujourd'hui, ce sont des réseaux sociaux et des IA qui les génèrent.

– Où tu veux en venir ?

Dan prit une inspiration. Il ouvrit un dossier. Dedans, quelque chose qu'il avait visiblement préparé depuis longtemps : des maquettes, des noms de fichiers soigneusement rangés, trois avatars générés par une IA, un par visage.

– On ne change pas la musique. On change qui la représente.

— ▂▃▅▃▂ —

Il fallut un instant à James pour comprendre. Un instant pendant lequel le bourdonnement du néon lui parut soudain très fort.

– Tu veux qu'on fasse semblant d'être une IA.

– Un groupe virtuel. Trois membres, pas trois humains : trois avatars que j'ai déjà fait générer. Les morceaux restent les nôtres. Les paroles restent les tiennes. On les publie sous un autre nom, avec un autre visage, et on laisse les gens croire que c'est généré.

– Ce serait un mensonge.

– Oui.

Dan ne chercha pas à l'adoucir. C'était sa manière à lui : poser le mot sur la table, et attendre.

– Un mensonge, répéta James.

– Sur qui fait la musique. Pas sur la musique. Le morceau est le même, la voix est la même, ce que tu écris est le même. On ne ment que sur ce qu'il y a derrière.

– C'est justement ce qui compte.

Il l'avait dit sans réfléchir, plus fort qu'il ne le voulait. Les deux autres se turent. Aaron cessa même de battre du pied.

– Ce que j'écris, c'est moi. C'est ma mère, c'est ce qui s'est passé, c'est… Ce n'est pas un produit. Je ne peux pas le mettre dans la bouche d'un avatar et laisser des gens croire que personne n'a jamais souffert pour l'écrire.

– Je sais.

– Tu ne sais pas.

– Je sais que ça te coûte, dit Dan, plus doucement. C'est pour ça que je ne l'ai pas proposé plus tôt.

– Moi, je dis oui.

Aucune hésitation dans la voix d'Aaron. Il s'était levé, le visage de quelqu'un qui vient d'apercevoir la sortie de secours au bout d'un couloir qui n'en finissait pas.

– Aaron…

– Non, mais sérieux. Moi, je dis oui. J'ai bien réfléchi, ça a duré six secondes.

– Ce n'est pas drôle.

– Je ne ris pas, James. Regarde-moi : je ne ris pas.

C'était vrai. Il avait cette expression qu'il avait eue dans la cour, ce jour-là, quand il avait cessé de trouver la blague drôle. Celle d'un garçon qui voit quelque chose de mauvais se dérouler devant lui, et qui n'a pas peur de le dire.



Ils votèrent, parce que Dan l'avait demandé. Deux voix pour, une contre. Et Dan ajouta, avec cette rigueur qui lui servait à tout :

– On ne fait rien tant que tu n'as pas dit oui. C'est notre groupe à tous les trois. On s'arrête là si tu refuses.

James resta longtemps devant son micro éteint. Il passa une main sur la mousse du micro, regarda la liste au mur, les gommettes rouges. Il pensa à l'homme de Spectro : *il y a quelque chose.* Il pensa à Patou. À la voix grasse, au canapé, à la phrase qu'il avait gardée pour lui. *Personne ne vous écoutera. Pas sans quelqu'un derrière vous.*

Il se dit que ces trois avatars, qui seraient eux sans être eux, n'auraient pas de genou où poser une main. Personne ne pourrait leur demander quoi que ce soit en échange. Et lui n'aurait rien à devoir à personne.

Mais il y avait toujours le reste. Sa voix, qu'on prendrait pour celle d'un algorithme. Ses chansons, qu'on écouterait sans jamais savoir qu'une personne les avait écrites à genoux sur le sol d'un sous-sol, une nuit où elle n'avait plus que ça. Il pensa à Julie, qui chantait les paroles dans la salle de bain, avec la voix grave. Il pensa à ce qu'elle dirait, si elle savait.

– Je ne peux pas.

Dan hocha la tête, sans protester. Il commença à fermer son dossier.

– Attends.

Aaron s'était approché. Pas de blague sur son visage, pas de sourire. Il parlait bas, comme on parle à quelqu'un qu'on a vu tomber.

– Tu sais ce que je comprends pas ? Tu te donnes tellement de mal pour que quelqu'un t'entende, et tu refuses que ce soit autrement que comme ça. Le jour où quelqu'un t'écoutera, il se fichera de savoir si c'est ton nom ou une étiquette. Il entendra ça.

Il tapota sa propre poitrine, du côté du cœur.

– Moi, je te promets une chose. Le jour où ça marche, on le dit. On le dira tous les trois, à un moment où personne ne pourra le nier. Mais en attendant, tu me laisses te faire entendre. D'accord ? Même sous un autre visage.

James regarda son ami. Longtemps. Il savait que ce n'était pas une promesse facile à tenir. Il savait aussi que c'était la plus sincère qu'on lui ait jamais faite.

– Les textes restent les miens. Rien ne change dans ce que j'écris. Rien.

– Rien, dit Dan.

– Et le jour où on le dit, on le dit vraiment.

– Le jour où on le dit, on le dit, répéta Aaron.

Un silence. Puis James entendit sa propre voix, celle qui ne ressemblait pas à celle qu'il avait en parlant. Plus basse. Plus rauque.

– D'accord.

Aaron lâcha un cri de joie, aussitôt étouffé par sa propre main plaquée sur sa bouche, comme si tout l'immeuble risquait de l'entendre. Dan ferma les yeux une seconde. Quand il les rouvrit, il avait l'air d'avoir retenu son souffle pendant huit mois.

– Il faudra des noms. Et des visages.

– Et un plan, dit Aaron.

– Et un plan.

James regarda la liste de Dan au mur, avec ses gommettes. Vingt-trois noms. Il n'en barrerait plus aucun.

Chapitre 7 : Les visages de pixels

Dan effaça *Dead Letters* un dimanche matin, quand l'esprit est encore clair. Le soir, avait-il expliqué, on se laisse attendrir.

Il avait convoqué James et Aaron au sous-sol, mais Aaron dormait encore, ou prétendait dormir, et James était arrivé avec vingt minutes de retard, une viennoiserie pour chacun. Dan n'avait pas attendu. Il était assis devant son ordinateur, le dos droit, la lumière bleutée de l'écran sur ses lunettes. Il avait ouvert la chaîne : une page grise, créée à l'adolescence, avec trois noms, un logo dessiné maladroitement par Aaron et des vidéos filmées dans sa chambre, l'image tremblante, le son saturé, un poster de moto en arrière-plan.

– Deux cent quarante-trois vues, nota James par-dessus son épaule.

– Deux cent quarante-sept. Il y en a eu quatre depuis la dernière fois.

– Quatre de plus.

– Oui.

Silence. Le curseur de Dan flottait au-dessus du bouton, et il ne cliquait pas. Il avait préparé ce moment pendant des semaines : téléchargé chaque fichier, renommé les dossiers, changé les noms de session sur tous les ordinateurs, coupé les liens, fait disparaître jusqu'aux sauvegardes. Il ne restait que ce bouton, et sa main qui refusait de bouger. Un muscle tressautait au coin de sa mâchoire.

– Tu veux que je le fasse ?

– Non.

– Alors vas-y.

– Tu es sûr ?

James posa les yeux sur la miniature de la toute première vidéo : trois garçons de quinze ans, dont l'un tenait une guitare beaucoup trop grande pour lui. Il dut détourner le regard. Sa gorge s'était nouée sans prévenir.

– Oui.

Dan cliqua. L'écran réclama une confirmation, il confirma, et la page se vida en deux secondes. Pas de bruit, pas de cérémonie. Juste un message, sec, en petites lettres : *Cette chaîne n'existe plus.*

James pensa aux dix-neuf vues de Julie, qui venaient de disparaître avec le reste. Il ne le dit à personne.

– Voilà. *Dead Letters* n'existe plus nulle part sur Internet.

– Il existe encore ici, murmura James, la main à plat sur sa poitrine.

– Ce n'est pas sur Internet. Ça ne compte pas.

Dan s'efforçait de sourire. Il y parvint à moitié.

— ▬▬▮▬▬ —

Aaron arriva vers midi, un café à la main, les yeux gonflés de sommeil, et hurla en découvrant l'écran.

– C'est moi ?

– C'est Kinetic.

– Non, mais regardez-moi ça ! Je suis maigre. Pourquoi je suis maigre ? Moi, je suis un homme robuste, un bâtisseur, et on m'a fait avec un visage de poète qui n'a pas mangé depuis la semaine dernière.

Trois silhouettes se découpaient sur le fond sombre, dans un style proche du manga : des traits fins, des regards immenses, des couleurs un peu trop pures pour être honnêtes. Au centre, un jeune homme brun aux boucles en désordre, le col d'une chemise en jean ouvert sous une veste noire, un demi-sourire. À gauche, un grand garçon aux cheveux d'un blond, l'œil malicieux, une baguette à la main. À droite, un visage plus fin, des lunettes, un air concentré.

– Je les ai fait générer à partir de nos photos, expliqua Dan, mais en les éloignant assez pour qu'on ne nous reconnaisse pas. Proportions, style, couleurs : tout est modifié. Un inconnu ne verra rien. Quelqu'un qui nous connaît bien…

– Verra quoi ?

– Sans doute quelque chose. Je n'ai pas voulu tout effacer. Il fallait qu'ils aient l'air vrais.

James regardait celui du milieu. Il ne savait pas ce qu'il ressentait. Ce visage lui ressemblait par quelque chose qu'il n'aurait pas su nommer : la façon dont la tête était légèrement penchée, peut-être, ou ce sourire qui ne montrait pas les dents. Il était plus beau que lui, plus net, plus sûr de lui. Il n'avait pas de cernes. C'était presque insultant, d'être remplacé par quelqu'un qui dormait bien.

Dan désigna celui du centre.

– Lui, c'est Vox.

– Vox ? « Voix » en latin ? C'est pas un peu intello ?

– C'est un nom d'IA. Les IA aiment les noms qui disent ce qu'elles font.

– Et moi, c'est Kinetic ? Parce que je suis le plus dynamique ?

– Parce que tu ne tiens pas en place.

– C'est pareil, protesta Aaron, vexé et ravi à la fois. Et toi ?

Dan fit pivoter l'écran. Sous le troisième avatar, en lettres blanches : D4N.

– Avec un quatre, remarqua Aaron.

– Ça fait plus geek.

– Ça fait surtout Dan.

– C'est stylisé, insista Dan, qui rougit un peu. Ce qui lui arrivait rarement.

James ne dit rien. Il fixait ce « 4 » à la place du « A », et il comprit que Dan s'était accordé, en silence, le droit de ne pas tout à fait disparaître. Cela l'émut plus qu'il ne l'aurait cru. Il ne le dit pas non plus.

— ▬▪▬▪ —

Ils cherchèrent un nom pour le groupe jusqu'en fin d'après-midi, dans l'odeur de café réchauffé et de papier gras. Aaron proposa *Les Octets Fous, Neon Basement*, et *Mon Frère Est Une Calculatrice*, qui fit rire Dan aux larmes, un rire silencieux, secoué d'épaules, qu'on ne lui voyait qu'une ou deux fois par an. Dan suggéra des noms plus sérieux, *Null Pointer, Synthetic Hearts*, que les deux autres jugèrent aussi chaleureux qu'une facture d'électricité.

– *Illusion*.

Les deux autres se tournèrent vers James. Il n'avait pas prévu de le dire. Le mot était sorti tout seul, comme une note juste.

– C'est un mot qu'on comprend partout. Et ça ne ment pas : c'est exactement ce qu'on va faire.

Un silence. Dan écrivit le mot dans son carnet, de son écriture minuscule, puis le relut à mi-voix.

– Ça sonne bien.

– Ça sonne vrai, ajouta Aaron.

Ils choisirent le premier morceau ensemble. Il fut question de la chanson du deuil, et James refusa avant même que quelqu'un l'ait prononcée. Pas celle-là. Pas encore. Ce serait *Écoute*, le morceau du pont, celui qu'Aaron avait défendu contre vents et marées. Il parlait de ceux qui n'entendent pas, il était puissant sans être nu, et on pouvait le donner au monde sans lui donner tout à fait.

– Rien sur ma mère.

– Rien, promit Dan.

Dan avait aussi écrit une biographie du groupe, à peine retouchée après génération : *Illusion est un projet musical génératif né de l'apprentissage croisé de milliers de morceaux de metal alternatif. Ses trois membres virtuels, Vox, Kinetic et D4N, explorent les frontières de l'émotion synthétique.*

– « L'émotion synthétique », répéta Aaron avec une grimace. Je me sens comme un yaourt.

– Ça marchera.

– Ça marche toujours, ces trucs-là, soupira James. Et c'est ça, le problème.

— ▂▃▅▃▂ —

Le premier morceau fut publié à vingt-trois heures douze, un jeudi, sur un réseau très fréquenté. Dan avait choisi l'heure avec soin, d'après des statistiques qu'il n'avait pas voulu expliquer. Une miniature sombre, un titre sobre, une description de trois lignes. Les trois personnages de pixels posaient comme en plein concert sur une courte vidéo animée. Dan en avait programmé plusieurs autres pour les jours suivants, afin que les algorithmes les propagent plus efficacement.

– On l'a fait, souffla Aaron.

– On l'a mis en ligne, corrigea Dan. Ce n'est pas pareil.

Ils restèrent là, tous les trois, serrés devant l'écran, sans parler. Le sous-sol sentait la poussière chaude et la sueur d'angoisse. Le compteur indiquait zéro. Puis trois. Puis onze.

– Ce sont sûrement des bots, avança Dan.

– Ce sont des gens, protesta Aaron.

– Les deux, conclut James.

Il rentra chez lui après minuit et ne put dormir. Il resta étendu sur son lit, le téléphone posé sur la poitrine, qui montait et descendait avec sa respiration, et il rafraîchit la page une fois, deux fois, dix fois. Quatre-vingt-sept. Deux cent quarante. Trois cent douze.

Vers deux heures du matin, il ouvrit les commentaires. Il y en avait onze. Le premier disait : *Je ne sais pas qui a programmé ça, mais c'est la première IA qui me met les poils comme ça !* Le deuxième : *Cette voix… est-ce qu'on a le droit de ressentir autant de choses pour une chanson ?* Le troisième ne contenait que trois points d'exclamation.

Il les lut tous, un par un, à la lueur de l'écran qui lui brûlait les yeux. Il y avait quelque chose de terrible et de très beau dans ces phrases : on entendait sa voix, on la ressentait, on la pleurait presque, et personne ne savait à qui elle appartenait. Il posa le téléphone sur la table de nuit, le reprit, le reposa. Dehors, la ville dormait. Quelque part, une inconnue venait de s'endormir avec sa voix dans les oreilles.

Il aurait dû se sentir heureux. Il l'était, d'une manière qu'il n'arrivait pas à regarder en face.

Il resta éveillé jusqu'à l'aube.

Écoute – (Illusion)

[Verse 1]

Je parle dans des pièces où personne ne reste,
Vous hochez la tête en regardant l'heure.
Vous dites « je t'entends », ce n'est qu'un geste,
Et mon cri se dissout dans votre bonne humeur.

[Pre-Chorus]

Alors je crie plus bas pour qu'on me croie,
Je crie plus bas, et personne ne voit.

[Chorus]

Écoute, écoute-moi,
Pas mon nom, pas mon visage.
Écoute, avant que je perde ma voix,
Ce qui reste sous l'image.

[Verse 2]

J'ai frappé à des portes qui sonnaient creux,
On m'a répondu : « plus lisse, plus fort. »
Ce que j'ai à dire n'a rien de gracieux,
Ça s'arrache, ça s'écrit, ça reste, ça mord.

[Pre-Chorus]

Alors je crie plus bas pour qu'on me croie,
Je crie plus bas, et personne ne voit.

[Chorus]

Écoute, écoute-moi,
Pas mon nom, pas mon visage.
Écoute, avant que je perde ma voix,
Ce qui reste sous l'image.

[Bridge]

Si je me tais, qui dira ce que j'ai tu ?

Si je crie, qui saura ce que j'ai perdu ?

J'ai pris mon souffle trop tôt, j'ai eu peur de la phrase,

Peur du silence qui vient après et m'écrase.

[Soft Vocals]

Alors écoute…

Juste une fois…

Écoute.

[Final Chorus]

Écoute, écoute-moi,

Pas mon nom, pas mon visage.

Écoute-moi une dernière fois,

Et entends ce qui bat sous l'image.

[Outro]

Écoute-moi…

Chapitre 8 : L'explosion

À huit heures du matin, le compteur affichait quatre mille cent douze vues.

James le lut debout dans sa cuisine, un bol de café entre les mains, sans y croire. Il rafraîchit la page. Quatre mille trois cent quarante. Son téléphone vibra : Dan, quatorze messages. Il n'en ouvrit aucun. Il appela.

– Tu as vu ? demanda Dan, avant même qu'il ait dit allô.

– J'ai vu.

– C'est fou. La courbe monte de façon exponentielle. Je surveille les stats depuis six heures, et il y a des gens qui le partagent entre eux, de vrais gens, qui écrivent des phrases entières. Quelqu'un a fait une analyse de la structure du pont.

– Tu n'as pas dormi.

– Je n'ai pas fini de ne pas dormir, rectifia Dan, d'une voix de plus en plus aiguë. Et Aaron ne répond pas, il a dû partir bosser. Il faut qu'on prépare des réponses. Il va y avoir des journalistes.

– Des journalistes ?

– Il y en a déjà un.

James reposa le bol sur le rebord de l'évier. Sa main tremblait un peu, et le café fit une petite vague brune contre la faïence. Par la fenêtre, un camion de livraison manœuvrait en marche arrière, et le monde continuait de tourner, comme si rien ne venait de basculer.

Après sept jours, *Écoute* dépassa quatre-vingt mille vues. En trois semaines, deux cent mille.

Aaron l'apprit sur son lieu de travail, dans l'entrepôt où il préparait des colis depuis trois ans, entre un rayonnage de cartons et un tapis roulant qui grinçait à chaque tour. Ce fut son collègue Bastien qui lui montra, à la pause, avec l'air de quelqu'un qui vient de découvrir une religion.

– Écoute ça. Tiens. Écoute.

Il posa son téléphone sur la table de la salle de repos, le volume à fond, entre deux gobelets de café tiède. La voix de James sortit du minuscule haut-parleur, abîmée par la distorsion, et pourtant intacte. Aaron, qui avait réglé lui-même chaque coup de grosse caisse, sentit un frisson lui remonter le long du dos.

– C'est une IA, dit Bastien. Tu y crois, toi ? Un programme qui chante comme ça ?

– Ce ne sont que des algorithmes, répondit Aaron, en tapant sur son gobelet le rythme du refrain, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement.

– Non mais regarde, il y a des gens qui disent qu'ils ont pleuré. Pleuré, Aaron. Sur un programme.

– Bah. C'est des statistiques.

– Tu tapes le rythme.

– Pas du tout.

– Tu tapes le rythme exact.

Aaron baissa les yeux sur sa main, qui continuait toute seule, et la glissa sous la table avec la dignité d'un homme pris en flagrant délit de joie.

– Je suis un type à rythme. C'est tout.

— ▂▃▅▃▂ —

Pour James, ce fut un jeudi, au quatrième étage d'un immeuble en cours de rénovation, où flottait une odeur de plâtre frais et de peinture.

Il déménageait une famille recomposée, avec ses cartons, ses cadres, et une armoire ancienne qui ne passait pas dans la cage d'escalier et qu'il avait fallu démonter en vitesse dans le couloir, à coups de tournevis et de jurons. Dans une chambre d'adolescente, alors qu'il récupérait quelques bibelots. Et c'est là qu'il l'entendit : un petit haut-parleur posé sur le rebord de la fenêtre, un volume timide, et sa voix.

Écoute, écoute-moi…

Il resta figé, un carton dans les bras. La fille, quinze ans, assise en tailleur sur le lit, ses écouteurs autour du cou, le regarda.

– Vous connaissez ?

– De nom, mentit-il.

– C'est Illusion. Un groupe d'IA. C'est trop bizarre : ils disent que personne n'a écrit les paroles, que c'est un programme. Mais regardez.

Elle sortit son téléphone, lui montra un commentaire épinglé, des centaines de réponses en dessous.

– Il y en a une qui dit que ça lui a donné envie d'appeler sa mère. Ça a marché sur moi aussi, vous voyez. J'ai appelé la mienne.

– Elle était contente ? demanda James, d'une voix qu'il ne reconnut pas.

– Elle a cru que j'avais besoin d'argent.

Il sourit, ramassa le carton et sortit. Sur le palier, dans l'escalier étroit, il dut s'asseoir une minute sur une marche, la tête entre les genoux, le carton posé à côté de lui. Ce n'était pas de la tristesse. C'était quelque chose de plus rond, de plus lourd, une joie qui ne savait pas où se mettre.

Au-dessus de lui, derrière la porte, la voix continuait de chanter pour une gamine qui ne se doutait de rien.

— ▬▬▮▬▬ —

La première interview fut accordée à un magazine en ligne, et dura vingt-sept minutes.

Dan avait tout préparé : des fiches de réponses, un ton, un vocabulaire. Les avatars répondraient par messages, accompagnés de courtes vidéos animées avec des voix de synthèse qu'il avait choisies lui-même, légèrement métalliques, légèrement décalées. Il s'était installé devant son clavier, les mains posées sur les touches comme un pianiste avant le concert, et il avait distribué les rôles : Vox répondrait aux questions sur la musique, D4N aux questions techniques, Kinetic aux autres.

– Aux autres, répéta Aaron. Ça veut dire quoi, « aux autres » ?

– Ça veut dire que tu fais ce qui est écrit sur ta fiche.

– D'accord. Mais si la question n'est pas sur ma fiche ?

– Alors tu ne réponds pas.

– Mais ça ne se fait pas, de ne pas répondre !

– Pour une IA, c'est tout à fait naturel.

La première question arriva à vingt heures trois. *Pourquoi avoir choisi ces noms, Vox, Kinetic, D4N ?*

James lut sur l'écran, et son estomac se serra. Dan, lui, avait la réponse prête, qu'il commença à taper avec un sérieux de notaire : *Les identifiants de nos entités reflètent leur fonction au sein du système. Vox désigne l'interface vocale, D4N le module d'analyse, Kinetic le moteur rythmique.*

– C'est parfait. Envoie.

– Je peux rajouter un truc ? demanda Aaron.

– Non.

– Juste un petit…

– Non.

Trop tard. Il l'avait déjà fait. Sur l'écran de l'interviewer, la réponse de Kinetic s'afficha, avec une demi-seconde de décalage sur celle de Dan :

Kinetic : Je suis le moteur rythmique. Je suis aussi un type qui a mal au dos, parce que je soulève des colis toute la journée. Enfin, des gigaoctets. Je voulais dire des gigaoctets.

Dan ferma les yeux. James se couvrit le visage des deux mains.

– Aaron…

– Quoi ? C'est drôle.

– C'est une catastrophe.

– C'est un bug, déclara Aaron avec le calme d'un homme qui vient de trouver une porte de sortie. Les IA ont des bugs. Tu me l'as dit toi-même.

Ils attendirent. Trois minutes de silence, interminables, durant lesquelles on n'entendit plus que le ronronnement du ventilateur de l'ordinateur et le tic-tac nerveux du pied d'Aaron. Puis la question suivante tomba : *Haha, l'humour glitché de Kinetic est-il voulu ?*

– Oui, répondit Dan en tapant à toute vitesse. Il fait partie de la conception. Un défaut intentionnel pour humaniser l'interface.

– Voilà. Je suis un défaut intentionnel.

– Tu es surtout un problème intentionnel.

– Je te dis que ça marche.

Cela marcha. L'article parut le lendemain, sous le titre *Illusion : l'IA qui a des courbatures*. Dans les commentaires, quelqu'un écrivit : *Je veux Kinetic comme ami.* Une autre : *Il a l'air plus humain que la moitié de mes collègues.* Dan lut tout, les mains crispées sur ses genoux, avec l'expression d'un homme qui voit son plan parfait lui échapper des mains pour aller sauver tout le monde.

– C'est bon, dit-il enfin. C'est… on peut l'utiliser.

– Je te l'avais dit, triompha Aaron.

– On ne le refait pas pour autant.

– Si, on pourrait, dit James.

Il avait souri sans s'en rendre compte, pour la première fois depuis longtemps. À cause de la tête de Dan, de celle d'Aaron, et de cette impression folle que leur groupe, enfin, commençait à faire du bruit.

—▬▬▮▬▬—

Les semaines suivantes ressemblèrent à une comédie jouée trop vite. Ils répondaient aux interviews depuis le sous-sol, tard le soir, avec des consignes que personne ne respectait. Dan inventait des phrases de plus en plus solennelles. Aaron, qui ne les relisait jamais, les détournait avec une inventivité qui frôlait le génie. James, dans son coin, répondait aux questions sur la musique avec les mots les plus vagues qu'il pouvait trouver, de peur d'en dire un seul qui soit vrai.

La promotion se faisait presque toute seule. Les vidéos courtes envahissaient les écrans, les algorithmes les poussaient les unes après les autres. Plus on les écoutait, plus elles circulaient. C'était là l'une des clés du succès.

Dan avait remarqué un détail. Dans chaque article, dans chaque commentaire, les gens disaient la même chose sans le savoir : ils ne cherchaient pas à savoir si c'était une IA ou non. Ils cherchaient à comprendre pourquoi cela leur faisait quelque chose.

Un soir, tard, James resta seul au sous-sol après le départ des autres. Il ouvrit l'application, regarda les chiffres. Un million deux cent mille. Quelque part, des gens écoutaient sa voix pendant qu'ils conduisaient, qu'ils faisaient la vaisselle, qu'ils pleuraient dans leur lit. Des milliers de gens qui lui disaient « écoute-moi » sans savoir qu'il les entendait.

Il se dit que c'était cela, au fond, qu'il avait voulu. Il se demanda pourquoi il se sentait si seul.

Dans le noir, la chanson repartit toute seule sur son téléphone, avec ce petit grain de poussière des enregistrements diffusés sur de trop petits haut-parleurs. *Écoute-moi une dernière fois, et entends ce qui bat sous l'image.*

Il la laissa jouer jusqu'au bout.

Chapitre 9 : Vies doubles

Dan avait établi des règles. Il les avait écrites dans son carnet, numérotées, soulignées à la règle, et il les lut à voix haute un mardi soir, debout devant l'ampli, comme un chef de bord avant le décollage.

– Un : personne ne parle d'Illusion à quelqu'un qui n'est pas dans cette pièce. Deux : personne ne publie, ne commente, ne « like » depuis un compte à son nom. Trois : personne ne touche aux forums, ni aux groupes, ni aux pages.

– Pourquoi pas ? s'étonna Aaron.

– Parce que c'est là que les gens creusent. Des gens très patients, qui n'ont rien d'autre à faire et qui ont des outils. Je ne veux pas une seule trace de nous là-dedans.

– Même pour lire ?

– Même pour lire.

– Et quatre ? demanda James.

– Quatre : on ne change rien à nos vies. Le boulot, les habitudes, les horaires. Si Aaron arrive un matin dans une voiture neuve, on est morts.

– Je n'ai même pas le permis, rappela Aaron.

– Raison de plus. Cinq…

Il y en avait onze. Au septième, Aaron leva la main pour demander s'il avait le droit de respirer. Dan nota quelque chose dans la marge, et James comprit que la prochaine règle de la liste porterait sur l'humour.

Dan, lui, ne riait plus beaucoup. Depuis deux semaines, il dormait quatre heures par nuit, les traits tirés, les yeux cernés derrière ses lunettes. Il avait installé trois programmes pour effacer ses traces, un quatrième pour vérifier que les trois autres fonctionnaient, et il contrôlait chaque matin si personne n'avait cherché « Dead Letters » sur Internet. Il n'y avait rien : il avait tout effacé. Cela ne le rassurait pas. Un trou, disait-il, ça se remarque plus qu'un mur.

— ▂▃▅▃▂ —

Le vendredi suivant, Bastien fêtait ses trente ans dans un bar du centre-ville, entre des guirlandes en papier, une sono qui crachait des tubes vieux de dix ans et une trentaine de collègues qui s'étaient promis de ne pas parler du travail.

Aaron avait promis, lui aussi. Il avait même juré à Dan, au téléphone, avec un sérieux de communiant : « Je ne dis rien, je ne bois presque rien, je rentre à minuit. »

À vingt-trois heures, il en était à son quatrième verre et il tenait une conférence.

— Non mais attends, expliquait-il à une jeune femme brune aux yeux vifs que Bastien avait présentée sous le nom d'Élodie, graphiste, cousine d'un ami. Le batteur, c'est un vrai bourreau de travail. Un jeu très physique, très instinctif. Moi, je trouve que ça se sent dans le son.

— Tu t'y connais, en batterie ? demanda Élodie, amusée.

— Un peu. Beaucoup. Disons que j'ai une certaine sensibilité.

— Mais c'est une IA. Ça ne veut rien dire, être un bourreau de travail, pour une IA.

— Si, justement ! Les IA, elles bossent plus que nous. Elles ne s'arrêtent jamais. Moi, quand je…

Il s'arrêta. Dans le regard d'Élodie, il y avait quelque chose qui n'était plus de l'amusement.

— Tu sais que Kinetic te ressemble ?

– Moi ? Pas du tout.

– Si. Les cheveux, la forme du visage, le côté… (elle fit un geste vague) chahuteur. C'est dingue. Montre-moi ton téléphone, je vais vous mettre côte à côte. Le mien est resté dans mon sac, à ma table.

Aaron sentit sa gorge se serrer. Une semaine plus tôt, il avait vu Dan passer quatre heures à retoucher les proportions du visage de Kinetic pour qu'il ne ressemble à personne. Il avait protesté, dit qu'il exagérait. Il comprenait maintenant que Dan avait été trop optimiste.

– Je ne… j'ai plus de batterie.

– Il est là, ton téléphone. Il est allumé.

– C'est… un mode économie.

– Aaron ! intervint Bastien, qui passait avec une bouteille. Dis-moi que tu parles pas encore de Kinetic, là. Tu me casses les oreilles depuis deux semaines avec leur truc. Hé, Élodie, tu savais que lui aussi, il se plaint de son dos ?

– De son dos ?

– Ben oui. L'IA, là, elle a dit dans l'interview qu'elle avait mal au dos parce qu'elle soulevait des colis. Moi, je me suis dit : tiens, c'est marrant, ils ont dû lire le profil d'Aaron.

Il rit. Un rire fort, bon enfant, qui fit se retourner deux ou trois personnes. Aaron se vit, en une seconde, le visage de Kinetic collé au sien : les colis, le mal de dos, le rythme que sa main tapait sur un gobelet. Tout ce qu'il avait fait pour s'amuser tenait maintenant en une demi-phrase, et une personne un peu attentive pouvait la lire comme une confession.

Alors il fit ce que Dan lui avait appris, ce que personne ne l'aurait cru capable de faire : il se tut. Il compta jusqu'à trois, sourit, et laissa le silence s'installer.

– Ils ont dû piquer mon profil, oui, dit-il enfin, avec le calme de l'innocent. Je me demande même s'ils n'ont pas piraté mon téléphone. Ça serait pas la première fois. Tu sais combien de fois on m'a volé mes données ?

– Ça me dit rien, dit Bastien.

– Trois fois, mentit Aaron. Mais je ne me plains pas. C'est flatteur, d'inspirer une machine.

Élodie éclata de rire, et le moment passa. Bastien repartit avec sa bouteille. Aaron resta un instant immobile, le cœur à cent trente-deux battements par minute, puis il sortit sur le trottoir et appela Dan.

– J'ai failli.

– Failli quoi ? demanda Dan, aussitôt éveillé.

– Rien. Une petite bêtise. Presque rien. Presque rien du tout.

– Où es-tu ?

— ▬▬▬ —

Dan arriva dix-sept minutes plus tard, en pyjama, un manteau jeté sur les épaules, et trouva Aaron assis sur le trottoir, un verre d'eau à la main, l'air d'un enfant pris en faute.

– Raconte.

Aaron raconta. Il édulcora un peu, par réflexe, mais Dan lisait ses silences mieux que ses paroles, et il comprit tout. Il resta debout un moment, les lunettes de travers, les poings enfoncés dans les poches.

– Tu m'avais promis.

– Je sais.

– Les colis. C'était ta réplique. Je l'ai laissée passer parce que ça marchait, mais tu m'avais dit que tu ne parlerais pas de ça au travail.

– Je ne l'ai pas fait exprès.

– Tu ne fais jamais rien exprès, Aaron. C'est ça, le problème.

Silence. Dan avait la voix tendue de celui qui n'a pas dormi depuis des semaines, et Aaron, pour une fois, ne chercha pas à plaisanter.

– Je suis désolé. Vraiment.

– Je sais que tu l'es.

– Je ne le referai pas.

– Si, tu le referas.

Dan s'assit sur le trottoir à côté de lui, d'un seul coup, comme si ses jambes avaient lâché.

– Mais je te demande de le faire un peu moins.

Ils restèrent là, sous le lampadaire, un garçon en pyjama et un autre dans son pull de fête, avec un verre d'eau entre eux. Aaron finit par poser sa tête sur l'épaule de Dan, ce qu'il n'avait pas fait depuis la cour de récréation. Dan ne dit rien. Il ne bougea pas non plus.

– On va tenir, dit-il enfin. On tient depuis des années. On peut tenir un peu plus.

— ▬▬▬ —

James, lui, passait ses soirées seul depuis quelques semaines, dans un appartement qui lui paraissait de plus en plus grand.

Ce vendredi-là, il avait rangé la vaisselle, relu des paroles, joué trois accords sans les chanter. Vers minuit, son téléphone vibra. Un message de Julie.

Dis, tu sais ce qui s'est passé avec ta chaîne ? Je n'arrive plus à retrouver tes vidéos. Je voulais réécouter celle où tu chantes « demain », et il n'y a plus rien.

Il resta longtemps à fixer l'écran. Il imaginait Julie dans sa salle de bain, debout devant le miroir, le téléphone à la main, cherchant sa voix dans un trou noir. Elle avait écouté ces vidéos, il le savait maintenant, bien plus souvent qu'il ne l'aurait cru. Il pensa à ses dix-neuf clics, à ceux qu'il avait pris pour des erreurs de comptage. Il pensa à la voix qui chantait en se brossant les cheveux.

Il tapa : *J'ai tout supprimé pour réorganiser. Je te les remettrai bientôt.*

Il hésita, effaça « bientôt », le remit, envoya.

La réponse arriva presque aussitôt : *OK. Tu me manques, tu sais.*

Il ne bougea plus. Il aurait pu répondre : toi aussi. Il aurait pu écrire : viens. Il aurait pu lui dire qu'il y avait quelque chose, qu'il ne pouvait pas encore expliquer, que sa voix n'avait pas disparu mais qu'elle ne portait plus son nom. Il tapa *Toi aussi*, et ne trouva rien d'autre.

À l'écran, un autre message. Dan : *Aaron a failli, tout va bien. Dors.*

Il n'alla pas se coucher tout de suite. Il resta devant la fenêtre, le téléphone dans la main, à regarder la ville allumée. Quelque part, dans un bar, un garçon parlait trop fort. Quelque part, dans un appartement du troisième étage, une jeune femme cherchait une chanson qu'on lui avait retirée. Et lui, au milieu de tout ça, avait donné au monde sa voix et pris, en échange, un mensonge à porter.

C'était donc cela, le prix. Il ne l'avait pas vu venir. Il ne savait pas encore à quel point il était lourd.

Chapitre 10 : Julie entend

La radio de la boutique était réglée sur la même station depuis trois ans, parce que le patron prétendait que la musique faisait acheter plus de tisanes. Julie ne l'entendait plus. Elle faisait partie des murs, comme l'odeur de thé en vrac et les étiquettes en papier kraft.

Ce mercredi-là, elle rangeait des bocaux de matcha quand la voix du présentateur la fit lever la tête : « …et on termine cette heure avec le phénomène du moment, un groupe qui n'existe pas et qui chante pourtant comme personne. Illusion, *Écoute*. »

Elle continua de visser un couvercle. Une basse s'installa, sourde, puis la guitare, et quelque chose se serra très lentement dans sa poitrine, sans qu'elle comprenne pourquoi.

Puis la voix arriva.

Julie posa le bocal. Enfin, elle ne le posa pas vraiment : il lui glissa des doigts, roula sur le comptoir et s'arrêta contre une pile de sachets. Elle ne le rattrapa pas.

Je parle dans des pièces où personne ne reste…

Elle connaissait cette voix. Elle l'aurait reconnue dans le vacarme d'une gare, au fond d'un puits, sous l'eau. Elle connaissait le grain, la façon de casser la fin des phrases, ce petit raclement avant le refrain. Et surtout les mots. Elle les connaissait par cœur. Elle les avait chantés dans sa salle de bain, de cette voix grave qui amusait Sam, pendant des semaines, avant que la chaîne disparaisse. Cette voix-là avait un nom. Elle s'appelait James.

– Julie ? Tu es toute pâle, dit Martine, sa collègue qui passait avec un carton.

– Ce morceau.

– Ah oui, Illusion ! Ma fille n'écoute que ça. Une IA, tu te rends compte, qui chante comme ça. Il paraît qu'il y a des gens qui…

– Ce n'est pas une IA.

Elle l'avait dit tout bas, comme on se parle à soi-même, et Martine, heureusement, ne l'entendit pas.

Julie regarda l'heure. Puis la porte du bureau, derrière laquelle le patron devait sans doute vérifier sa comptabilité. Elle attrapa son sac sous le comptoir.

– Je dois partir. Un souci de famille.

– Mais il reste du travail !

– Je rattraperai.

Elle sortit sans attendre la réponse. C'était la première fois, en trois ans, qu'elle quittait la boutique sans demander la permission.

—▂▃▅▃▂—

Elle appela James trois fois dans le bus. Il ne répondit pas. Elle appela Sam, qui était en pleine sieste des petits, téléphone coupé. Entre deux arrêts, elle chercha sur son écran comment on déposait plainte pour vol de propriété intellectuelle. Le formulaire comptait quatre pages.

Quand elle descendit, elle marchait déjà vite. Elle avait tout compris, ou croyait tout comprendre : quelqu'un était entré dans l'ordinateur de James, ou avait récupéré les fichiers d'une façon ou d'une autre, copié ses chansons, ses mots, sa voix, et les avait vendus à un studio qui les avait mis dans la bouche d'une machine. Un voleur. Un énorme voleur, avec des millions de vues, et James, quelque part, qui n'en savait rien.

Elle avait été trop longtemps celle qu'on protégeait. Elle n'avait jamais eu l'occasion de protéger à son tour. Elle sentit, en remontant le trottoir qui menait au sous-sol, que cette fois, ce serait différent.

Elle ne frappa pas. La porte était entrouverte, et elle la poussa si fort qu'elle cogna contre le mur.

– Qui a volé ses chansons ?

Silence.

Trois visages se tournèrent vers elle, et la répétition se tut. Aaron, derrière sa batterie, une baguette en l'air. Dan, penché sur son ordinateur, les lunettes de travers. James, devant son micro.

– Julie ?

– Je l'ai entendue. À la radio, à la boutique, avec ta voix, ton texte, et pas ton nom, juste le nom d'un truc qui n'existe pas. Quelqu'un te l'a prise, James. Quelqu'un a pris tes mots, ta voix. On va appeler un avocat, on va porter plainte, on va…

Elle s'interrompit. Elle venait de remarquer ce qu'elle aurait dû voir dès l'entrée : les trois visages ne la regardaient pas avec surprise. Ils la regardaient avec une panique parfaitement synchronisée.

– Il y a un problème ? demanda-t-elle, plus doucement.

Aaron lâcha sa baguette, qui roula sur le sol.

– Règle numéro un, murmura Dan, les yeux fixés au plafond.

– Personne ne parle d'Illusion à quelqu'un qui n'est pas dans cette pièce, récita Aaron, machinalement.

– Elle est dans la pièce.

– Elle est dans la pièce, concéda Aaron.

– Ça fait de moi quelqu'un qui est dans la pièce ?

– Ça dépend de ce que tu as entendu.

– Tout.

– Alors oui.

Julie regarda James. Il n'avait rien dit. Son visage s'était fermé, et une pâleur nouvelle y était montée, celle des gens qui ont retenu quelque chose trop longtemps. Elle comprit. D'un coup, comme on comprend qu'on a oublié de respirer.

– Personne ne te l'a volée.

– Non.

– C'est toi.

– C'est nous.

Elle s'assit sur le premier objet qui se présenta, un tabouret, et resta là, les mains sur les genoux.

— ▂▃▅▃▂ —

Ce fut Dan qui expliqua, parce que James n'y arrivait pas. Il le fit avec méthode, dans l'ordre : le mur des studios, les refus, les listes, le classement où soixante-trois morceaux sur cent n'étaient pas humains, les avatars. Il omit Patou, et James lui en fut reconnaissant sans le montrer. Aaron ponctuait de loin en loin d'exclamations (« Les colis ! » « Le dos ! »), et Julie les écoutait sans les interrompre, de plus en plus immobile.

– Vous avez dit au monde entier que c'était une IA, résuma-t-elle quand il eut fini.

– Oui.

– Alors que c'est lui.

– Oui.

– Et que c'est toi, dit-elle à James, qui chantes depuis des années dans ce sous-sol sans que personne…

Elle s'arrêta. Sa voix s'était brisée au milieu de la phrase.

– Tu es furieuse, dit James.

– Oui. Non. Je ne sais pas.

Elle rit. Un rire nerveux, inattendu, qui lui monta de la gorge sans prévenir et qu'elle étouffa derrière sa main. Aaron, soulagé, rit aussi, puis Dan, puis James lui-même, d'un rire un peu rauque, qui lui fit du bien.

– Je suis venue ici avec un avocat dans la tête, dit Julie, entre deux hoquets. J'avais déjà rédigé la plainte. Quatre pages.

– Elle était bien, cette plainte ? demanda Aaron.

– Elle était très bien. Elle avait des sous-titres.

Le rire retomba peu à peu. Ce qui resta dans la pièce n'avait plus rien de la panique : quelque chose de plus calme, de plus lent. Julie regarda ces trois garçons qu'elle connaissait depuis longtemps, chacun dans son coin de sous-sol, avec leurs mensonges de pixels. Elle pensa à tous ceux qu'on n'écoute pas, à ceux qu'on ne croit pas, à ce que cela fait de crier dans une pièce vide. Elle comprit pourquoi ils avaient fait ça. Elle ne leur en voulait pas.

– Vous n'aviez pas le choix.

– Si, dit James. On avait le choix. C'était juste le seul qui marchait.

– C'est pareil.

– Pas tout à fait.

Elle se tourna vers lui. Il y eut un moment très court, très étrange, où ils se regardèrent comme ils ne s'étaient pas regardés depuis longtemps : sans le sourire de façade des dîners, sans la politesse de ceux qui se ménagent.

– Tu n'as jamais arrêté d'écrire. Même après…

Elle n'acheva pas, et il ne l'aida pas. Le mot qu'elle n'avait pas dit restait là, au milieu d'eux, comme un meuble qu'on n'ose plus déplacer.

– Non. Jamais.

– Je les écoutais, tu sais. Toutes.

– Je sais.

– Celle qui parle de demain. Celle de maman.

– Oui. C'est pour elle.

Julie hocha la tête, longtemps. Ses yeux brillaient, mais elle ne pleura pas.

– Il doit y en avoir d'autres. Que tu n'as jamais montrées à personne.

James ne demanda pas lesquelles. Il ne chercha pas à nier qu'elles existaient. C'était la première fois depuis des années que l'un d'eux nommait cette porte, même de loin, même sans la toucher.

– Un jour, tu me les feras écouter.

– Un jour.

Une promesse minuscule. Elle pesait pourtant plus lourd que tout le reste de l'après-midi.

— ▬▬▮▬▬ —

– Bon, dit Dan en se raclant la gorge, pour ramener la réalité dans la pièce. Il y a un petit problème de procédure.

– Un problème de procédure, répéta Julie.

– Tu ne dois en parler à personne. Ni à ta collègue, ni à ton patron, ni…

– Je le dirai à Sam, trancha Julie. Je ne peux rien lui cacher, et elle ne répétera rien. Jamais.

Dan regarda James. James hocha la tête.

– Sam, oui.

– Sam, d'accord, concéda Dan en notant quelque chose dans son carnet. Règle douze : le cercle est de cinq.

– À personne d'autre. Je suis très forte pour ça.

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix douce, presque amusée, et les trois garçons mirent un moment à comprendre ce qu'elle voulait dire. Aaron se leva et vint lui serrer la main, avec la solennité d'une cérémonie officielle.

– Bienvenue dans le club.

– Il y a une cotisation ?

– Pas encore. Dan y réfléchit.

– J'y réfléchis, confirma Dan, qui notait déjà autre chose.

Elle les quitta vers dix-sept heures. À la porte, elle se retourna, la main sur la poignée, comme elle le faisait toujours quand elle quittait une pièce où elle avait envie de rester.

– Je ne ferai plus la voix grave dans la salle de bain.

– Si, dit James. Fais-la.

Elle sourit, et referma doucement la porte.

Dans la rue, elle s'arrêta un moment contre le mur, la tête levée vers le ciel gris, et laissa la chanson recommencer dans sa tête, mot après mot. *Écoute, écoute-moi.* Pas son nom, pas son visage. Des milliers de gens l'écoutaient en ce moment même, dans

leurs voitures, dans leurs cuisines, sans savoir à qui ils ouvraient la porte. Elle seule savait.

Elle seule, et trois garçons dans un sous-sol, qui venaient de lui rendre, sans le dire, quelque chose qu'on lui avait retiré il y a longtemps : le droit d'être de leur côté.

Chapitre 11 : Alexandra

Alexandra avait appris, en cinq ans de studio, que le plus difficile n'était pas de repérer ce qui sonnait faux. C'était de le dire à quelqu'un qui n'avait pas envie de l'entendre.

Ce mardi-là, elle terminait le mixage d'un album de variété qui ne lui plaisait pas mais qui plairait beaucoup à son producteur. Elle gardait ses écouteurs vissés sur les oreilles et ses mains très sûres sur la console, avec la précision de quelqu'un qui ne se permet aucune erreur et que personne ne félicite pour cela. Dans le coin de l'écran, la liste des crédits du disque défilait : producteur, réalisateur, arrangeur. À la ligne de l'ingénieur du mixage, on avait inscrit le nom du studio. Le sien n'apparaissait nulle part.

Elle se leva pour aller chercher un autre câble. Le fil de ses écouteurs, resté accroché au dossier de la chaise, la suivit d'un mètre, puis tira la chaise, puis la tasse, qui poussa la souris. Elle s'arrêta net. Elle contempla l'ensemble du désastre en cours avec le calme de quelqu'un qui évalue une opération de déminage, puis défit le nœud d'un geste lent, remit la tasse à sa place et la souris dans l'axe. Rien n'était tombé.

Elle se retourna à moitié. Étienne, le propriétaire du studio, qui mangeait un sandwich en lisant ses mails, ne leva pas les yeux de son écran. Mais il y eut, au coin de sa moustache, quelque chose qui ressemblait à une tendresse bien dissimulée.

Alexandra se rassit. Ses joues devenaient chaudes. Elle remonta le volume de la console pour que plus personne n'y pense.

La clé était arrivée par hasard, un vendredi, deux mois auparavant.

Elle l'avait trouvée le lundi matin, en ouvrant la salle de contrôle : un petit objet gris, sans marque, resté enfoncé dans l'ordinateur du fond. Étienne, qui avait reçu quelqu'un le vendredi, avait haussé les épaules avec un sourire d'excuse.

– Le chanteur de métal. Un garçon plutôt bien, une très bonne voix. Je lui ai dit d'aller voir ailleurs, je ne sais pas faire ça. Je ne lui ai même pas demandé son nom.

– Il n'a laissé aucun numéro ?

– Aucun. Mets-la de côté, il reviendra peut-être.

Elle avait retourné la clé entre ses doigts. Quelqu'un avait écrit dessus, au marqueur noir, un nom que le frottement des poches avait à moitié effacé. La dernière lettre du premier mot n'était plus qu'un trait fantôme. *Dea… Letters.* Un *r*, sans doute : *Dear Letters*, un nom un peu romantique pour du métal, mais pourquoi pas. Elle avait cherché un groupe de ce nom sur Internet et n'avait trouvé qu'un duo folk et un blog de calligraphie.

Alors elle s'était souvenue.

Il lui était apparu à travers la vitre, ce vendredi-là, pendant qu'elle baissait un potentiomètre : une silhouette fine, des épaules fatiguées. Et quand elle avait levé la tête, un visage qui la regardait. Rien de plus. Une seconde, peut-être. Un regard sérieux, un peu inquiet, où quelque chose, très loin, s'était allumé, avant qu'il baisse les yeux le premier.

Elle avait pensé à la chaleur de la pièce. Elle avait mis ce frisson dans la nuque sur le compte du thermostat trop bas, de la fatigue, de l'électronique. Elle avait même fini son mixage sans le moindre faux pas, ce qui, avec le recul, était le signe qu'elle n'était pas tout à fait elle-même.

– Je la garde, dit-elle à Étienne.

Elle la glissa dans le tiroir de son bureau, entre une paire de ciseaux et une figurine de Totoro que sa sœur lui avait offerte pour fêter son départ d'une vie dont elle ne parlait plus jamais.

Elle se dit qu'on viendrait la réclamer un jour, et qu'elle la rendrait alors. Personne ne vint.

— ▬▪▬▪ —

Quinze jours plus tard, un soir où elle restait seule au studio pour rattraper du retard, elle ouvrit le tiroir.

C'était pour vérifier le contenu. Une simple précaution : si quelqu'un revenait la chercher, il fallait être sûre qu'elle appartenait bien à cet homme et pas à un autre. La clé ne contenait qu'un seul dossier, soigneusement rangé, intitulé *Dead_Letters_demos*. Alors c'était donc cela, la lettre fantôme : un *D*, pas un *R*. Elle rougit, dans le silence, d'avoir passé trois jours à chercher *Dear Letters* sur Internet.

Quatre fichiers, avec des numéros de versions. *ecoute_v2*. *demain_v3*. Et deux autres. Elle n'avait pas l'intention de tous les écouter.

Elle écouta le premier jusqu'au bout. Puis le deuxième. D'une traite, elle finit les quatre. Puis elle recommença.

Il y avait, dans cette voix, quelque chose qu'elle n'avait pas entendu depuis longtemps. Par métier, elle écoutait le grain, le souffle, les saturations, elle décomposait chaque piste en couches, et celle-ci refusait de se laisser décomposer. Une voix un peu rauque, qui tenait les notes comme on s'accroche à une rampe, et qui lâchait tout dans les refrains avec le courage de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Elle n'était pas parfaite. Elle inspirait trop tôt, parfois, avant les phrases difficiles, comme si l'homme avait peur de ce qu'il allait dire.

Quatre fois, à des moments précis, elle sentit quelque chose lui serrer la poitrine. Elle fit ce qu'elle faisait toujours : elle chercha pourquoi. Elle isola la piste, étudia le

spectrogramme, mesura l'écart. Ce n'était ni la mélodie, ni les arrangements. C'était lui. Un homme qui ne chantait pas pour qu'on l'entende, mais parce qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Demain n'est jamais venu, et je l'attends encore là.

Elle éteignit l'écran. Elle resta assise, très droite, dans le noir.

Elle ne savait ni son nom, ni où le trouver, ni même si c'était bien lui, le garçon de la vitre. Il avait laissé une clé dans la machine, et elle en avait fait un secret. Un tout petit secret honteux, tout entier fait d'une voix.

— ▂▃▅▃▂ —

Les semaines passèrent, et personne ne vint la réclamer.

Elle se donna des raisons : il en avait sûrement des copies, elle ne faisait de mal à personne, elle verrait la semaine suivante. Chaque soir, en rentrant, elle faisait réchauffer un plat, regardait un film des studios Ghibli d'un œil distrait, et finissait par mettre ses écouteurs. Elle écoutait *ecoute_v2* en regardant la pluie glisser sur la fenêtre, et elle s'inventait un visage qui ressemblait de moins en moins à celui qu'elle avait vu, et de plus en plus à quelqu'un qu'elle aurait voulu connaître.

Elle ne s’en voulait pas. Elle savait ce que c’était, d’être celle dont on ne dit pas le nom. Peut-être était-ce pour cela que cette voix sans visage lui parlait autant. Elle se contentait de l'écouter.

Il lui arriva même de rire toute seule, un soir, parce qu'elle venait de se surprendre à fredonner un refrain en préparant le thé, et qu'elle avait renversé la moitié de la tasse sur le plan de travail.

— ▂▃▅▃▂ —

Ce jeudi-là, un client arriva au studio avec son équipe : un jeune chanteur de pop, un producteur pressé, un manager à lunettes carrées. Ils venaient pour une chanson, mais ce n'était pas celle-là qu'ils voulaient.

– On veut ce son-là, expliqua le manager. Illusion. Vous connaissez ?

– Non, avoua Alexandra.

– Vous n'avez pas entendu ? Ça tourne partout. Une IA qui fait du métal, c'est… (il chercha le mot) bouleversant. On veut que notre morceau sonne comme ça.

Le producteur brancha son téléphone sur la console et lança le morceau.

Les premières secondes ne lui dirent rien. Une basse, une guitare, une batterie bien tenue. Puis, très doucement, quelque chose se mit à lui monter de l'estomac, une sensation qu'elle ne savait pas encore nommer. La mélodie tournait. Elle la connaissait. Elle l'avait entendue deux cents fois.

La voix arriva.

Alexandra, qui ne lâchait jamais un bouton sans y réfléchir, ne bougea plus du tout.

Je parle dans des pièces où personne ne reste…

Ce n'étaient pas tout à fait les mêmes mots. Le premier couplet de la clé était différent, plus maladroit, avec une image qu'ici on avait lissée. Le refrain avait changé de fin. Et il y avait un pont, un grand pont lent, que *ecoute_v2* ne contenait pas. Mais c'était la même chanson. La même chanson, achevée, polie, plus belle encore, avec cette respiration trop précoce au moment des mots difficiles qu'aucune machine n'aurait faite exprès.

– C'est beau, hein ? dit le manager.

– Oui, répondit-elle d'une voix qui n'était pas la sienne.

Elle avait sous les yeux le visage de ses collègues, ceux du client, les murs gris de la salle, l'écran qui défilait, et elle ne voyait plus rien de tout cela. Elle se disait : ce n'est pas une IA. Elle se disait : c'est lui. Elle se disait : comment peut-on voler à quelqu'un sa propre voix, et la rendre célèbre sans lui ?

Et puis, dessous, plus bas, une pensée qu'elle refusait de regarder en face : et s'il l'avait voulu ?

— Alexandra ? appela Étienne, de l'autre côté de la vitre.

— Je… Une minute, bredouilla-t-elle.

Elle sortit, referma doucement la porte et traversa le couloir jusqu'à son bureau. Elle ouvrit le tiroir. La clé était là, entre les ciseaux et Totoro, minuscule, grise, intacte. Elle la prit dans sa main.

Elle ne l'avait jamais tenue avec autant de précaution.

Chapitre 12 : Le spectrogramme

Il lui fallut trois nuits pour décider de ce qu'elle avait le droit de dire.

Elle savait. Elle savait depuis ce jeudi, depuis le refrain qui sortait du téléphone d'un manager, et chaque fois qu'elle fermait les yeux, la même évidence revenait : la voix d'Illusion était celle de la clé, et celle de la clé appartenait à un homme. Mais pour le prouver, il aurait fallu écrire : *j'ai chez moi une version antérieure de ce morceau, que j'ai écoutée sans permission pendant des semaines.* Elle imaginait déjà la réponse d'Étienne, celle du manager, celle des centaines de commentaires qui n'attendaient que cela. Elle se voyait, la clé à la main, devant un tribunal d'inconnus.

Il restait donc ce qu'elle pouvait montrer sans jamais dire d'où elle le tenait : ce qu'on entend, ce qu'on voit sur l'écran, ce que n'importe qui, avec un bon logiciel, peut mesurer. Elle ne dirait rien de la clé. Elle parlerait de souffle.

—▂▃▅▃▂—

Elle ouvrit un compte sur le plus grand forum de fans d'Illusion, un lieu qui fourmillait de centaines de messages par jour, où les gens débattaient de la couleur des yeux de Vox, de l'identité du modèle qui se cachait derrière, et du sens exact des textes. Pour le pseudo, elle hésita une minute, puis tapa celui qu'elle utilisait déjà sur quelques forums techniques : *alex_spectro*. Alexandra, au studio, c'était la professionnelle sans histoire, que l'on salue et que l'on oublie. Alex, derrière un écran, était plus audacieuse. Elle se demanda laquelle des deux allait parler.

Elle passa la soirée suivante à préparer ses pièces. Elle isola la voix sur trois morceaux, exporta les spectrogrammes, superposa les courbes. Elle fit des captures

d'écran avec des flèches rouges, qu'elle recommença deux fois parce que la police n'était pas assez lisible. Elle ouvrit un document, écrivit trois phrases, les effaça, en écrivit quatre autres, les relut à voix haute dans la cuisine, devant la bouilloire qui sifflait.

Elle but son thé en fixant son brouillon. Une goutte tomba sur l'écran. Elle l'essuya avec la manche de son pull, regarda le pull, soupira.

À deux heures du matin, elle cliqua sur *Publier*.

Titre : Une respiration que les modèles ne savent pas faire.

Bonjour. Je travaille dans le son depuis plusieurs années et je me permets une observation sur « Écoute ».

Entre 1 :53.43 et 1 :53.45, on entend une inspiration très nette, située environ 140 ms avant le début du phrasé. Je l'ai mesurée sur trois sources différentes. Les modèles de synthèse que je connais placent leurs respirations de façon régulière, calée sur la structure de la phrase. Celle-ci arrive trop tôt. Un modèle corrige cette erreur. Ici, elle est restée.

J'ai relevé le même phénomène dans les deux autres titres du groupe. Je ne tire aucune conclusion, mais je trouve que la voix d'Illusion respire comme une personne.

Captures et courbes en pièces jointes.

Elle relut. Sa gorge se serrait un peu plus à mesure que les lignes défilaient. Elle ajouta, à la fin, un mot de politesse. Elle l'effaça. Elle le remit. Elle l'effaça de nouveau.

Elle éteignit l'ordinateur sans attendre.

— ▂▃▅▃▂ —

À huit heures, avant même d'avoir bu son café, elle ouvrit la page.

Quarante-trois réponses. Elle fit défiler très lentement, comme on retire un pansement.

Encore une qui confond souffle et soupir.

Bravo, tu viens de découvrir le réalisme. Le modèle a été entraîné sur des voix humaines, tu t'attendais à quoi ?

Nostalgique de l'analogique détectée. On t'a dit que c'était so 2026 ?

140 ms, ça se règle dans les paramètres. Tu devrais lire la doc avant de poster.

Quelqu'un peut lui expliquer ce qu'est un bruit blanc ?

Il y avait des smileys hilares, des gifs de personnages qui secouaient la tête, un autre qui montrait un vieux monsieur en train de crier sur un nuage. Une seule personne avait répondu plus longuement, pour dire que c'était intéressant mais que cela ne prouvait rien. Sous son message, un petit pouce levé, un seul, venu d'un compte créé la veille, sans photo ni description. Elle comprit qu'il s'agissait sans doute d'un robot, et son cœur se serra davantage.

Elle ne répondit pas. Elle n'était pas du genre à se défendre en public. Elle avait appris, au fil des années, que lorsqu'on a raison et qu'on n'est pas écoutée, mieux vaut se taire que crier plus fort.

Elle referma l'ordinateur et se brossa les dents avec des gestes d'automate. Dans le miroir, une jeune femme au teint gris, aux yeux de quelqu'un qui n'a pas dormi, se demandait pourquoi cela lui faisait si mal.

— ▂▃▅▃▂ —

Au studio, la journée fut longue.

Elle remixa la voix d'une chanteuse de variété qui ne tenait pas ses aigus. Elle prit un café avec Étienne, qui parla de la météo. Elle rangea trois câbles qui ne lui avaient

rien demandé, redressa une affiche déjà droite, et passa dix minutes à chercher un stylo qui se trouvait derrière son oreille.

— Ça va ? demanda Étienne, vers dix-sept heures.

— Oui, très bien.

— Tu as l'air ailleurs.

— Je suis fatiguée, c'est tout.

Il hocha la tête sans insister. Certaines personnes ont la politesse de croire ce qu'on leur dit.

Le soir, elle rentra, ôta ses chaussures et se laissa tomber sur le canapé. Sur la table basse, son ordinateur lui lançait comme des appels. Elle l'ouvrit. Elle n'avait pas l'intention de relire les réponses. Elle ouvrit plutôt, dans un coin de l'écran, la capture d'un spectrogramme réalisé la veille, dans le calme de son salon : la voix de la clé, côte à côte avec celle d'*Écoute*. Deux courbes quasi identiques. Même timbre. Même fêlure à la fin des phrases, même respiration en avance.

Ce n'était pas une preuve qu'on pouvait montrer. C'était pourtant la plus nette de toutes.

Elle regarda longtemps les deux lignes se superposer sur l'écran, comme deux mains qui se cherchent. Il était deux heures du matin, une fois de plus, et personne au monde ne savait ce qu'elle avait compris.

Elle aurait pu fermer l'ordinateur. Elle regarda le petit pouce levé du robot, seul compagnon de son message, et pensa qu'un jour, peut-être, quelqu'un lirait vraiment ce qu'elle avait écrit.

Chapitre 13 : Noctule

Dan l'avait prévenu par message, un mardi soir, dans le style d'un bulletin météo : *Un utilisateur du forum a publié une analyse de tes respirations. Moqué par tout le monde. Aucun risque. Ne va pas voir.*

James avait répondu OK. Puis il avait relu le message quatre fois, ce qui n'était pas la réaction de quelqu'un qui n'irait pas voir.

Il avait passé la journée à descendre un piano droit avec deux collègues et une sangle trop courte. Les épaules en feu, les mains gonflées, les doigts encore engourdis par le poids mort de l'instrument qui avait rendu, à chaque mètre, un accord grave et plaintif. Quand il rentra chez lui à minuit, il s'assit à la table de la cuisine sans allumer la lumière, juste la lueur bleutée de l'ordinateur portable sur ses mains. Il se dit qu'il allait regarder deux minutes. Il se dit aussi qu'un mot aussi rassurant que « aucun risque » ne se dit jamais sans raison.

Il lui fallut un compte pour lire les messages en entier. La case du pseudo resta vide un long moment, le curseur clignotant comme un pouls. Il tapa Noctule, du nom de cette chauve-souris qui chasse la nuit, parce que c'était le seul mot qui lui venait et qu'il n'avait pas la force d'en chercher un autre.

Le sujet s'appelait *Une respiration que les modèles ne savent pas faire*. Quarante-trois réponses, et la plupart n'avaient pas le niveau d'un commentaire. Nostalgique de l'analogique. Bravo, tu viens de découvrir le réalisme. Il les fit défiler du bout du doigt, sans les lire vraiment, avec cette chaleur désagréable qu'on éprouve en regardant quelqu'un se faire moquer en public.

Puis il lut le message d'origine.

Entre 1 :53.43 et 1 :53.45, on entend une inspiration très nette, située environ 140 ms avant le début du phrasé. […] Celle-ci arrive trop tôt. Un modèle corrige cette erreur. Ici, elle est restée.

Il ne bougea plus.

1 :53. C'était le début du pont. C'était le moment où, au sous-sol, en répétant, il avait pris son souffle un peu trop tôt, parce qu'il savait ce qui allait suivre et qu'il n'avait pas envie de le dire. Personne ne l'avait remarqué, ce jour-là. Aaron avait lancé ses baguettes en l'air, Dan avait noté un tempo, et lui avait gardé cette erreur pour lui, comme on garde un petit caillou dans la poche.

Sauf que quelqu'un l'avait trouvé, ce caillou. Quelqu'un, quelque part, l'avait sorti de sa poche pour le tenir à la lumière.

Il ouvrit les pièces jointes. Des spectrogrammes aux couleurs froides, une flèche rouge, une légende soignée, d'une application presque tendre. Un pic net, fin, juste avant le premier mot du pont. Il le reconnut comme on reconnaît sa propre écriture sur un papier retrouvé.

Il pensa à Dan. *Ne va pas voir.* Il pensa à Aaron, qui aurait dit : « Tu fais n'importe quoi, mais vas-y. » Il pensa à la règle numéro trois, que Dan avait écrite dans son carnet avec une application de notaire, et il se dit que la règle ne prévoyait pas le cas où quelqu'un, pour la première fois, aurait raison.

Il tapa pourtant :

Noctule *: Votre mesure est juste, mais pas votre conclusion. Un modèle peut très bien reproduire une respiration en avance. Ce qu'il ne reproduit pas, c'est la raison : on inspire trop tôt quand on a peur de la phrase qui suit.*

Il relut. Effaça « a peur ». Le remit. Envoya avant d'avoir le temps de changer d'avis.

Il referma à moitié l'ordinateur, le rouvrit, le referma de nouveau. Il se leva, remplit un verre d'eau qu'il ne but pas, et se rassit. Sur l'écran, le message était en ligne. Un chiffre minuscule, sous son pseudo, indiquait qu'il avait été lu deux fois, puis trois.

La réponse arriva en moins de dix minutes. Il était trois heures du matin.

alex_spectro : *Vous êtes le premier à avoir lu le spectrogramme jusqu'au bout. Vous êtes ingénieur du son ? Interprète ?*

Le pseudo lui effleura quelque chose, comme un mot qu'on a sur le bout de la langue. Il ne sut pas quoi. Il n'y pensa pas plus.

Noctule : *Non. J'écoute beaucoup, c'est tout.*

alex_spectro : *Personne n'écrit « on inspire trop tôt quand on a peur » sans l'avoir déjà fait.*

James resta les mains suspendues au-dessus du clavier. En bas de la rue, une voiture passa, ses phares balayèrent le plafond de la cuisine et disparurent. Quelque part, très loin, des gens écoutaient sa voix en croyant qu'elle n'appartenait à personne. Et quelqu'un venait de lui dire qu'elle respirait.

Il referma l'ordinateur doucement, comme on referme la porte d'une chambre où quelqu'un dort. La règle numéro trois, elle, avait tenu moins de dix minutes.

Il ne dirait rien à Dan.

Chapitre 14 : Les nuits en ligne

Il aurait pu s'arrêter après la première nuit. Il se le répéta pendant quatre jours, en déchargeant des camions, en déplaçant des meubles, en répondant à Dan qui lui envoyait chaque matin un message identique : *Rien à signaler ?* Il écrivait *Rien*, et le soir, il rouvrait l'ordinateur.

Cela devint une habitude, de celles qui s'installent sans qu'on les décide. Il rentrait, mangeait debout, prenait une douche, puis il s'asseyait à la table de la cuisine et ouvrait le forum, une main encore engourdie par les sangles. Presque toujours, un petit point vert brillait à côté d'*alex_spectro*. Presque toujours, elle écrivait la première.

Ils parlèrent d'abord de métier, avec la prudence de deux inconnus qui se tâtent. Elle lui demanda ce qu'il pensait de la compression sur les voix, et il répondit qu'il n'y connaissait rien, mais qu'il savait reconnaître une voix étouffée. Elle lui expliqua en trois lignes pourquoi il avait raison. Il lui demanda pourquoi elle avait publié son analyse alors que tout le monde se moquait d'elle.

alex_spectro *: Parce que c'était vrai. Et que je ne savais pas à qui d'autre le dire.*

Il resta longtemps sur cette phrase. Puis il écrivit :

Noctule *: Vous venez de le dire à quelqu'un.*

Elle mit sept minutes à répondre. Il les compta.

alex_spectro *: Oui. C'est étrange.*



Ils ne parlaient jamais d'eux. C'était une règle qu'aucun n'avait énoncée et que les deux respectaient, avec un soin presque comique. Elle ne demandait pas où il vivait, il ne demandait pas son âge. Ils parlaient de tout ce qui se trouvait autour : de la musique, des films, de la pluie qui tombait chez l'un ou chez l'autre, du thé, du ronflement d'un frigo dans le silence.

Elle lui demanda un soir pourquoi Noctule.

Noctule *: C'est une chauve-souris. Elle chasse la nuit et elle vole très haut. Il était tard quand je l'ai choisi.*

alex_spectro *: Je croyais à une faute de frappe pour « nocturne ».*

Noctule *: Beaucoup de gens le croient.*

alex_spectro *: Moi, c'est mon prénom tronqué. Je n'ai rien de plus poétique à offrir.*

Il sourit seul, dans sa cuisine, et se rendit compte qu'il n'avait pas souri aussi simplement depuis des semaines.

Un autre soir, elle lui raconta sa journée. Un câble de casque accroché à une chaise, qui avait entraîné la chaise, puis une tasse, puis une souris. Elle avait tout démêlé avec le calme d'un artificier. Son patron n'avait rien dit. Il avait seulement eu un petit mouvement de moustache.

Noctule *: Vous avez un patron avec une moustache ?*

alex_spectro *: Je viens de me trahir sur un détail capital.*

Noctule *: Je ne répéterai à personne que votre patron a une moustache.*

alex_spectro *: Merci. Je compte sur votre discrétion.*

Elle avait écrit « je suis restée tard ». Il avait lu le féminin, une fois, très vite, comme on lit un chiffre sur une plaque d'immatriculation, et il avait fait semblant de ne pas l'avoir vu.

Ils discutèrent ensuite des films des studios Ghibli. Elle écrivit qu'elle regardait un film chaque dimanche, toujours le même, ou presque, avec un plaid, des biscuits et la ferme intention de ne pas pleurer.

Noctule *: Lequel ?*

alex_spectro *: Totoro, le plus souvent. J'ai une figurine dans mon tiroir de bureau.*

Il ne répondit pas tout de suite. Dans l'histoire, il y avait deux sœurs, une maison à la campagne et une mère à l'hôpital. Il l'avait vu une fois, à treize ans, avec sa mère. Il ne l'avait jamais revu.

Noctule *: Je l'ai vu il y a longtemps. Je n'ai jamais pu le revoir.*

alex_spectro *: Je comprends. C'est peut-être le film le plus triste de la liste, parce que tout finit bien.*

Il fixa l'écran. Il avait envie d'écrire une réponse, une vraie, de celles qu'on ne donne pas aux inconnus. Il tapa : *Oui.* Puis, après un moment : *Vous avez l'oreille pour ce qui reste sous les mots.* Elle répondit simplement : *C'est mon métier.* Il crut déceler dans cette phrase une pudeur qui ressemblait à la sienne.

— ▂▃▅▃▂ —

Le mot lui revint trois nuits plus tard, sous la douche, sans raison.

Spectro.

Elle l'avait écrit dans son pseudo depuis le premier soir, et il l'avait lu des dizaines de fois sans que cela ne lui dise rien. Il restait pourtant dans un coin de sa tête, comme le nom d'une rue qu'on a déjà empruntée sans jamais y retourner. Il coupa l'eau, resta debout, une serviette sur l'épaule, et le reste vint de lui-même.

Une porte en bois. Une plaque discrète. Un homme à barbe qui disait : *Je n'ai que dix minutes, mais je vous écoute.* Une salle sombre, des enceintes endormies, et derrière la vitre, une jeune femme penchée sur une console, un casque sur les

oreilles, une tasse à moitié vide à côté du clavier. Il se souvint de la précision de sa main, et du moment où elle avait levé la tête. Une seconde. Moins. Il se souvint aussi que ce jour-là, il n'avait pas ressenti la peur qu'il redoutait en entrant dans un studio, mais quelque chose de petit et de chaud, qui était resté après.

Il enfila un pantalon et alla s'asseoir sur le lit, les cheveux dégoulinants, le cœur battant trop vite.

Spectro. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence. Un mot qu'on trouverait partout dans le milieu du son, un diminutif, une plaisanterie technique. Une personne sur mille aurait pu choisir ce pseudo, et il y avait sûrement d'autres studios de ce nom, même s'il n'en connaissait qu'un seul. Il se dit que c'était absurde. Il se dit que ce serait un hasard d'une cruauté charmante. Il se dit qu'il ne dirait rien.

Il ne dit rien. Quand il se remit devant l'ordinateur, il tapa : *Bonne nuit*, et ferma tout avant qu'elle ait répondu. Le lendemain, il lui demanda comment s'était passée sa journée, sans la moindre allusion, avec le sérieux d'un homme qui garde un oiseau dans sa poche.

Il avait un secret de plus. Il n'en avait pas besoin. Et il n'arrivait pas à le regretter.

— ▂▃▅▃▂ —

Un soir, vers deux heures du matin, une phrase se mit à tourner dans sa tête et refusa de s'arrêter. Il attrapa le cahier, celui qu'il gardait toujours dans son sac, à la couverture écornée, et il écrivit sans s'interroger.

Quelqu'un compte mes souffles à l'autre bout de la nuit,
Sans connaître mon visage, sans savoir qui je suis.
Elle lit dans mes silences tout ce que je n'ai pas dit,
Et sans rien savoir de moi, c'est la seule qui m'a compris.

Il relut. Il avait écrit « quelqu'un » au premier vers, puis « elle » au troisième, sans s'en apercevoir. Il hésita, le stylo suspendu au-dessus du mot, puis ne le raya pas.

Ce n'était pas une chanson pour quelqu'un. Il se le répéta, assez fort pour que la cuisine l'entende. C'était un texte, une ébauche, une phrase qui lui était venue. Il ne l'avait écrite pour personne, il ne la chanterait jamais, et il referma le cahier d'un geste sec.

Il rouvrit l'ordinateur. Le petit point vert brillait encore.

alex_spectro *: Vous n'êtes pas encore couché ?*

Noctule *: Je travaillais un texte.*

alex_spectro *: Il avance ?*

Il regarda le cahier, fermé sur la table. Il regarda l'écran.

Noctule *: Plus vite que je ne le voudrais.*

Chapitre 15 : Le label

Le message arriva un dimanche, à neuf heures du matin, dans la boîte de contact d'Illusion. Dan l'ouvrit en pyjama, devant un bol de céréales qui ramollissait à vue d'œil, et ne le referma plus pendant vingt minutes.

Quand les deux autres descendirent au sous-sol, à midi, il les attendait debout devant l'écran, les bras ballants, avec l'air de quelqu'un à qui l'on vient d'annoncer qu'il a gagné un voyage alors qu'il redoute plus que tout de prendre l'avion.

– Lisez.

Madame, Monsieur,

Nous représentons Vallée Productions, en charge de la bande originale du long métrage « Les Heures froides » (sortie prévue dans dix-huit mois). Nous souhaitons étudier l'acquisition des droits d'exploitation du catalogue Illusion, ainsi que l'accès au modèle et aux jeux de données d'entraînement, sous réserve d'un audit préalable de leur origine et de leurs licences. Une première proposition chiffrée est jointe, soumise à confidentialité. Le réalisateur, Mathieu Tardieu, souhaiterait en outre rencontrer personnellement les concepteurs du projet.

– La proposition chiffrée, c'est quoi ? demanda Aaron, qui avait sauté trois lignes.

Dan fit défiler la pièce jointe sans un mot. Aaron lut le chiffre, le relut, ouvrit la bouche, la referma, et s'assit par terre, d'un bloc, comme un pantin dont on a coupé les fils.

– Deux cent cinquante mille, souffla-t-il. Euros.

– Pour les droits d'exploitation et l'exclusivité de la bande originale.

– Deux cent cinquante mille. Je peux arrêter l'entrepôt. Je peux acheter une batterie qui ne grince pas. Je peux acheter un lave-vaisselle à ma mère.

– Aaron.

– Je rêve, laisse-moi rêver cinq minutes.

James n'avait encore rien dit. Il relisait la phrase du milieu, celle qui parlait du modèle et des jeux de données d'entraînement, et quelque chose se serrait lentement dans son estomac.

– Ils veulent le modèle.

– Oui.

– Il n'y en a pas.

– Non, reconnut Dan. Il y a un logiciel de mixage, trois outils pour fabriquer les avatars, et nous. Je pourrais leur fabriquer un faux dossier technique. Une semaine de travail, peut-être deux.

– Un faux dossier.

– C'est tout à fait faisable.

– Je n'ai pas dit que ce n'était pas faisable.

Silence. Aaron, toujours assis par terre, leva lentement la tête vers James.

– Dis-le.

– Je n'aime pas ça.

– Tu n'aimes jamais rien qui arrive vite.

– Ce n'est pas la vitesse. Écoute-moi : on ne ment pas sur la musique, c'est ce qu'on s'était dit. Seulement sur qui la fait. Mais ces gens-là achètent justement ça. Ils paient pour un modèle, des données. Ils paient pour avoir le droit de dire que personne n'a

souffert pour l'écrire. Si on signe, on ne ment plus à des inconnus derrière un écran. On ment à quelqu'un qui, par contrat, nous donne de l'argent.

– C'est un film de science-fiction. Ça s'appelle *Les Heures froides*. Ils ne vont pas se plaindre qu'une IA ait trop de sentiments.

– Ce n'est pas la question.

– C'est quoi, la question, alors ?

– Que ça devient un vrai mensonge. Le genre qu'on ne rattrape pas avec une phrase au bon moment.

Aaron se releva, cette fois sans plaisanter. Ses mains pendaient le long de son corps, ouvertes, et il ne savait visiblement qu'en faire.

– Et notre promesse ? Le jour où ça marche, on le dit. Tu pensais à quoi, comme jour ? À un autre ? Ça marche, James. Là, tout de suite, ça marche, et tu me dis que c'est trop tôt.

– Je dis que c'est trop tôt pour ça. Pas comme ça. Pas avec leur argent dans la poche.

– Personne ne t'oblige à le dire demain.

– Si on prend leur argent, on ne pourra plus jamais le dire. On sera obligés de continuer.

C'était dit. James le sentit à la façon dont Aaron détourna les yeux, vers la liste de Dan, toujours accrochée au mur avec ses gommettes. Dan n'avait pas bougé. Il fixait le sol, les mains dans les poches, et cela ne lui ressemblait pas.

– Dan. Tu es d'accord avec moi, non ?

– Je ne sais pas.

– Comment ça, tu ne sais pas ? C'est toi qui as lancé tout ça.

– Justement.

Il releva la tête. Derrière les lunettes, il avait les yeux d'un garçon qui n'a pas assez dormi depuis des semaines et qui additionne dans sa tête une colonne de chiffres qui ne tombe jamais juste.

– Je vois ce qu'Aaron voit, dit-il d'une voix très basse. L'argent, d'abord. Et puis, avec un contrat, on ne serait plus seuls. Il y aurait des avocats, une structure, des gens qui ont intérêt à ce que rien ne casse. Et je vois ce que James voit. Que ce serait un point de non-retour. Je ne sais pas lequel des deux est le plus dangereux.

– C'est ça, ta réponse ?

– C'est la seule honnête.

Aaron fit trois pas, revint vers l'ampli et lui donna un petit coup de paume, pas assez fort pour faire du bruit. Même sa colère, aujourd'hui, restait polie.

– Super. Donc on a un trio qui n'est d'accord sur rien.

– On est d'accord sur une chose, dit James.

– Laquelle ?

– Personne ne répond ce soir.

— ▬▬▬ —

Ils se disputèrent jusqu'à la nuit. Pas bruyamment, ce n'était pas leur façon, mais à coups de petites phrases qui s'accumulent, de silences de plus en plus longs, de gestes qui disent tout. Aaron se rassit derrière sa batterie sans la toucher. Dan ouvrit son carnet et le referma sans écrire. James resta debout devant le micro, le dos tourné, jusqu'à ce que la fatigue lui donne l'impression que la pièce s'était rétrécie. Le café refroidit dans les tasses. Personne n'alla le jeter.

À vingt-deux heures, ils n'avaient décidé d'une seule chose, et c'était Dan qui l'avait proposée, comme on pose un sparadrap sur ce qu'on ne sait pas guérir : une

réponse neutre, qui ne dise ni oui ni non, qui gagne du temps. Il la rédigea à voix haute pendant que les deux autres écoutaient sans s'y opposer.

Nous vous remercions de l'intérêt porté à Illusion. Nous étudions votre proposition et reviendrons vers vous dans les meilleurs délais.

– « Dans les meilleurs délais », ça veut dire quoi, en vrai ?

– Deux semaines.

– Et ils vont attendre ?

– Logiquement, oui.

Il cliqua sur *Envoyer*. Il ne se passa rien, naturellement. Le message partit avec un petit tintement discret, comme une porte qu'on ne claque pas.

— ▬▬▬ —

La réponse arriva très vite.

Dan était resté devant l'ordinateur, les deux autres s'apprêtaient à partir. Il lut le message à voix haute, d'abord sans comprendre, puis plus lentement.

Merci de votre retour. Je me permets de vous écrire directement. J'ai passé ma vie à travailler avec des musiciens, et je ne signe jamais avec des gens que je ne peux pas regarder dans les yeux. Ce que j'entends dans « Écoute » ne ressemble à rien de ce que produit une machine, quels que soient les chiffres que l'on m'a présentés. Je ne cherche pas à savoir comment vous avez fait. Je voudrais simplement rencontrer ceux qui ont fait ça.

Mathieu Tardieu.

Personne ne dit rien. Le néon bourdonnait au-dessus d'eux, et pour la première fois, ce bruit-là ressemblait à une attente.

– Il sait, murmura Aaron.

– Il ne sait pas. Il soupçonne. C'est autre chose.

– Pourquoi c'est autre chose ?

– Parce qu'un homme qui sait demande des preuves. Lui, il demande une rencontre.

James fixa l'écran. Les deux dernières phrases tenaient en quelques mots, sans une seule faute, avec ce ton un peu fatigué des gens qui ont tout vu et qui espèrent encore. Il se souvint d'un homme qui disait : *Il y a quelque chose.* Il se souvint d'un autre, dans un bureau trop chaud, qui disait : *Personne ne vous écoutera.*

Quelqu'un, enfin, avait écouté. Et ce quelqu'un-là, justement, serait le plus difficile à tromper.

Chapitre 16 : La confirmation

Il fallut une semaine à Alexandra pour accepter ce qu'elle avait compris depuis le jeudi du manager.

Elle ne le fit pas par prudence, mais par méthode. Elle avait toujours fonctionné ainsi : on ne croit pas ce qu'on ressent, on le mesure. Un soir, à son bureau du studio, une fois les autres partis et le couloir plongé dans la pénombre, elle ouvrit la clé pour la première fois depuis des semaines avec une intention différente. Elle n'écoutait pas. Elle comparait.

Trois des quatre fichiers existaient désormais ailleurs. Illusion avait sorti *Écoute*, puis deux autres titres, dans des versions achevées, polies, que le monde entier prenait pour du code. Elle posa les enregistrements côte à côte sur l'écran, les décomposa couche par couche, suivant à la souris le trajet d'une voix qui s'était améliorée comme s'améliore un texte relu : un couplet recentré, un mot remplacé par un autre, un pont rajouté là où le brouillon s'arrêtait. Les courbes ne se ressemblaient pas seulement. Elles s'emboîtaient, comme deux états successifs d'une même main.

Une machine ne retouche pas un brouillon. Elle génère, elle ne corrige pas. Ce n'était pas une impression, c'était une évidence, avec des dates de modification qu'elle pouvait lire en toutes lettres. Le groupe qu'on disait inventé avait une histoire, des hésitations, des ratures.

Il restait *demain_v3*. Elle chercha ce titre sous toutes ses formes dans le catalogue d'Illusion, et ne le trouva nulle part. Quelqu'un le gardait pour plus tard, ou pour jamais. Elle comprit que c'était la chanson qu'on ne livre pas.

— ▂▃▅▃▂ —

Il lui restait l'autre moitié du doute, celle dont elle avait peur.

Elle ouvrit le forum. Elle avait passé trois semaines de nuits à parler avec Noctule, et elle connaissait ses messages comme on connaît un chemin qu'on emprunte tous les soirs sans regarder. Cette fois, elle les relut comme on lit une pièce à conviction.

On inspire trop tôt quand on a peur de la phrase qui suit.

Elle s'arrêta. Elle fit avancer la lecture jusqu'au pont d'*Écoute*, dans la version finale, celle que le monde connaissait, et tendit l'oreille. *J'ai pris mon souffle trop tôt, j'ai eu peur de la phrase.*

Ce n'était pas une ressemblance. C'était la même phrase.

Elle resta immobile. Puis elle ouvrit onze interviews d'Illusion, celles de Vox, de D4N et de Kinetic, qu'elle avait lues jusque-là avec le détachement de quelqu'un qui connaît déjà les réponses. Elle y chercha ce qu'elle cherchait dans une voix : un tic, un rythme, une façon de revenir toujours à la même image. Quand Vox parlait de musique, il ne disait jamais « sentiment », il disait « souffle ». Quand on l'interrogeait sur la peur, il parlait du silence qui vient après. Il répondait en trois lignes, sans jamais se plaindre, avec cette politesse un peu raide de ceux qui préfèrent dire peu plutôt que dire faux.

Elle ouvrit un deuxième onglet, avec les messages de Noctule. Elle les posa côte à côte, comme on pose deux spectrogrammes.

Je ne sais pas si les machines ont peur du silence qui vient après.

Noctule : Il y a des silences qu'on ne remplit pas.

Elle se renversa sur sa chaise, qui roula d'un mètre et heurta le radiateur, ce qui fit tomber une pile de feuilles imprimées. Elle les regarda s'étaler sur le sol avec le calme de quelqu'un qui n'a plus la force de se fâcher contre le monde.

Noctule était Vox. Vox était la voix de la clé. La voix de la clé était un homme, et cet homme lui avait parlé trois semaines durant, chaque nuit, de souffle, de pluie, de Totoro.

—▬▄▬—

Elle ramassa les feuilles une à une, accroupie, le dos contre le radiateur tiède.

Elle pensa à l'homme de la vitre, à son regard qui s'était détourné trop vite. Elle n'avait aucune preuve qu'il s'agissait du même, et elle n'osa pas se le demander plus fort. Elle pensa à ce qu'elle pouvait faire de tout cela. Elle pouvait publier : les versions de la clé, les dates de fichiers, la superposition des textes. Elle aurait raison, enfin, devant tous ceux qui l'avaient moquée, avec des courbes que personne ne pourrait contester. Quarante-trois réponses ironiques s'effaceraient d'un coup. Son nom, peut-être, apparaîtrait quelque part.

Elle pensa aussi à ce que ce serait, pour lui. Un homme qui, pour une raison qu'elle ignorait, avait choisi de cacher son visage et sa voix derrière trois dessins. Qui avait mis ses mots les plus intimes dans la bouche d'une machine. Elle pensa à *demain_v3*, la chanson qu'on garde, et à la façon dont il avait écrit « Vous venez de le dire à quelqu'un », un soir, sans avoir l'air de savoir ce qu'il disait.

Elle se releva. Elle se rassit à son bureau, ouvrit la fenêtre du forum, et vit le petit point vert qui brillait à côté de son nom.

Noctule *: Vous êtes là tard.*

Elle posa les mains sur le clavier. Elle écrivit : *Je sais qui vous êtes.* Elle l'effaça. Elle écrivit : *Je dois vous dire quelque chose.* Elle l'effaça aussi. Elle resta longtemps

devant le curseur, avec cette sensation très ancienne d'être celle qui voit tout et qu'on ne regarde pas.

alex_spectro *: Je termine un mixage. Et vous ?*

Noctule *: Je regarde des étoiles par la fenêtre. Il y en a trois.*

alex_spectro *: Trois, c'est déjà beaucoup.*

Elle sourit malgré elle, et ce sourire lui fit mal. Elle venait de décider de se taire, et elle savait que ce n'était ni la peur, ni l'honneur, ni la prudence. C'était la première fois de sa vie que quelqu'un lui offrait un secret à garder, et elle n'avait pas l'intention de le laisser tomber.

Elle serait la seule à savoir. Elle ne savait pas encore ce que cela lui coûterait.

Chapitre 17 : Le chat et la souris

Le plus difficile, quand on sait quelque chose, c'est de ne pas le montrer. Alexandra le découvrit dès le lendemain matin, au petit-déjeuner, en versant du lait dans sa tasse de thé (alors qu'elle détestait ça) et en ne s'en apercevant qu'à la deuxième gorgée.

Elle savait que Noctule était Vox. Elle savait aussi qu'il l'ignorait, et que sa seule arme était de se conduire exactement comme la veille. Elle avait toujours cru que mentir par omission était à la portée de n'importe qui. Elle se trompait.

Le soir même, elle ouvrit le forum avec la sensation de s'asseoir à une table de poker sans en connaître les règles, les paumes moites sur le clavier.

Noctule *: Bonsoir. Bonne journée ?*

alex_spectro *: Normale. Et la vôtre ? Vous portez des choses lourdes, je crois ? Vous l'avez dit une fois.*

Noctule *: Une cinquantaine de cartons pleins. Six étages. Mais je ne l'ai jamais dit.*

Elle se figea. Elle relut les messages précédents, très vite, sans trouver la moindre trace. Il avait raison : il n'avait jamais parlé de cela. Elle avait écrit « vous portez des choses lourdes » parce qu'elle avait lu quelque part que Vox, dans une interview, évoquait un « travail physique ». Elle avait confondu l'avatar et l'homme.

alex_spectro *: Vous avez une façon d'écrire qui sent la fatigue des épaules. C'est un don d'ingénieur du son.*

Noctule *: Ça sent les cartons lourds.*

alex_spectro *: Voilà.*

Elle s'accorda dix secondes, les mains sur le visage. Puis elle changea de sujet avec une brutalité de débutante.

—▬▬▮▬▬—

De son côté, James tenait un autre rôle, avec le même talent.

Il avait gardé son soupçon sur Spectro comme on garde dans sa poche un objet qu'on n'ose pas sortir. Il avait décidé de ne rien demander, et il demandait pourtant, sans arrêt, par des chemins détournés.

Noctule *: Dites-moi, vous travaillez dans un… enfin, dans un lieu avec beaucoup de matériel ?*

alex_spectro *: Un lieu avec beaucoup de matériel.*

Noctule *: Je cherche mes mots.*

alex_spectro *: Un studio, oui. Vous le saviez, non ? C'est dans mon pseudo.*

Il mit quatre minutes à répondre. Elle les compta, avec un petit sourire qu'elle n'aurait pas su expliquer.

Noctule *: Je ne voulais pas présumer. Il y a des pseudos qui trompent.*

alex_spectro *: Le mien ne trompe personne. Il y a même un patron avec une moustache.*

Noctule *: Je me souviens. Vous m'aviez demandé de ne pas le répéter.*

alex_spectro *: Et vous ne l'avez pas répété ?*

Noctule *: À personne. Il y a des moustaches qui méritent le secret.*

Elle éclata de rire, seule dans son salon, ce qui lui arrivait de moins en moins souvent. Et le rire se transforma presque aussitôt en autre chose, de plus doux et de plus inquiet. Elle comprit qu'elle était en train de tomber amoureuse d'un homme

qu'elle trompait, et que lui, de son côté, faisait la même chose avec une maladresse équivalente. Un duel de timidité.

—▂▃▅▃▂—

Les jours suivants prirent la forme d'une partie très étrange, où chacun avançait ses pions avec la prudence d'un artificier.

Elle tenta d'abord le piège de la routine. Elle écrivit qu'elle avait entendu *Écoute* à la radio le matin même, et qu'elle l'écoutait en boucle depuis. Elle s'attendait à une réaction : un frisson, une fierté, un mot de trop. Il répondit : *C'est une belle chanson, il paraît.* Elle s'en voulut aussitôt. « Il paraît », de la part de l'homme qui l'avait écrite, était un chef-d'œuvre de dissimulation.

Elle essaya ensuite de le faire parler du pont, sans lui dire qu'elle l'avait reconnu. *Vous trouvez que le pont est trop lent ?* Il répondit, sans la moindre hésitation : *Il respire.* Elle relut la phrase trois fois. Il parlait du pont comme on parle d'un être vivant, et sa réponse était plus juste que toutes les courbes qu'elle avait mesurées. Elle sourit, d'un sourire qu'elle ne put s'expliquer.

Ses pièges étaient grossiers, elle le savait. Elle s'aperçut bientôt qu'il lui rendait la monnaie de sa pièce.

Noctule *: Vous écoutez beaucoup de musique pour le travail. Mais est-ce que vous en écoutez pour vous ?*

alex_spectro *: Parfois. Des choses que je ne devrais pas.*

Noctule *: Des choses que vous ne devriez pas ?*

alex_spectro *: Je veux dire : des enregistrements qui ne sont pas à moi.*

Elle se figea. Elle venait d'écrire une phrase qu'elle n'avait pas voulu écrire, et elle ne pouvait plus la retirer. Le message restait là, sur l'écran, avec son petit « lu » en

dessous. Elle attendit. Une minute passa, puis une autre. Le frigo ronflait dans la cuisine, et son cœur lui parut soudain plus bruyant.

Noctule *: Je crois que tout le monde en a. Des choses qu'on garde sans permission.*

alex_spectro *: Vous en avez ?*

Noctule *: Un secret, ou deux.*

Elle ferma les yeux. Il ignorait tout de la clé, et pourtant il venait de lui dire exactement la vérité.

— ▂▃▅▃▂ —

Étienne la surprit un mardi, au studio, en train de sourire devant son téléphone.

– Tu as une histoire ? demanda-t-il, sans lever les yeux de ses mails.

– Quoi ? Non. Pas du tout.

– Tu souris à un écran. Je n'ai rien dit, mais tu souris à un écran depuis dix jours.

– C'est une série.

– Quelle série ?

Elle ne réfléchit pas assez longtemps.

– Totoro.

– Totoro est un film.

– C'est une série sur Totoro.

Il hocha lentement la tête, avec cette politesse qui ne trompe personne, et le bout de sa moustache frémit imperceptiblement.

— ▂▃▅▃▂ —

Le vendredi, James reçut un message de Dan : *Le label relance. Il faut qu'on se voie. Tu as une tête de fantôme, au fait, ces temps-ci. Tu dors suffisamment ?*

Oui, répondit-il. Il mentait mal par écrit, il l'avait toujours su. Dan, qui n'avait aucun doute sur la question, répondit : *Ce n'est pas un oui.*

Il n'en dit pas plus. Dan comprenait trop de choses pour qu'on ait besoin de les lui expliquer.

Le soir, James rentra tard. Il s'assit devant l'écran et la regarda apparaître, avec ce pseudo qu'il lisait désormais comme un nom propre. Elle avait déjà écrit.

alex_spectro *: Je me demandais quelque chose.*

Noctule *: Je vous écoute.*

alex_spectro *: Vous croyez qu'on peut dire la vérité à quelqu'un sans le perdre ?*

Il resta longtemps sans bouger. La question n'avait rien d'une question de forum. Elle venait de quelqu'un qui hésitait, et il se demanda si elle parlait pour elle ou pour lui.

Il tapa : *Ça dépend de la vérité.* Il l'effaça. Il tapa : *Je l'espère.* Il l'effaça aussi. Il regarda le cahier fermé sur la table, le quatrain dedans, et pensa à la liste de règles numérotées que Dan avait collée au mur du sous-sol, et qu'il n'avait pas respectée une seule soirée.

Noctule *: Je ne sais pas. Je n'ai jamais essayé.*

alex_spectro *: Moi non plus.*

Noctule *: Alors on est deux.*

Elle ne répondit pas tout de suite. Il pensa qu'elle était partie. Puis le petit point vert se mit à clignoter, très lentement, comme un cœur.

alex_spectro *: Oui. On est deux.*

Chapitre 18 : L'aveu

Ce fut elle qui écrivit la première, un mercredi, à une heure inhabituelle.

alex_spectro *: Je voudrais vous voir. Pas sur un écran. Il y a une chose que je ne peux pas vous dire comme ça.*

James lut le message quatre fois, debout dans une cuisine, un petit carton de déménagement encore sous le bras. Il le posa sur une table que ses collègues embarquèrent et regarda le curseur clignoter, comme on regarde un feu qu'on n'a pas allumé.

Il pouvait refuser. Il pouvait répondre qu'il était timide, qu'il vivait loin, qu'il préférait vivre de nuit. Il pensa à la question qu'elle lui avait posée la semaine précédente : *peut-on dire la vérité à quelqu'un sans le perdre ?*Il pensa à Spectro, à la porte en bois, à la vitre. Il tapa :

Noctule *: Moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire. Samedi, quinze heures. Je vous envoie une adresse.*

alex_spectro *: Vous viendrez seul ?*

Noctule *: Non. Vous verrez pourquoi.*

Il envoya avant de réfléchir. Sa main tremblait un peu au-dessus de la touche, et il la glissa avec son téléphone dans sa poche, comme si quelqu'un avait pu la voir.

— ▬▬▮▬▬ —

– Tu as quoi ? demanda Dan.

Il avait posé son carnet, ce qui signifiait bien des choses, et regardait James comme on regarde un appareil qui vient de s'allumer tout seul.

– Je lui ai donné l'adresse du sous-sol.

– À qui ?

– À la fille du forum. alex_spectro. Celle qui a publié l'analyse.

– La règle trois, souffla Dan. La règle trois, James.

– Je sais.

– Ça dure depuis quand ?

– Trois semaines.

Dan se leva, fit deux fois le tour de l'ampli. Aaron, qui avait suivi l'échange avec la sérénité d'un spectateur de théâtre, faisait lentement tourner une baguette entre ses doigts.

– Moi, je trouve ça plutôt romantique.

– Elle sait peut-être déjà, dit Dan, sans l'écouter. Elle peut tout prouver. Elle a les outils, la méthode, et elle t'a écrit pour te voir. Ce n'est pas romantique, c'est un piège.

– Ce n'est pas un piège.

– Tu n'en sais rien.

– Si. Je le sais.

Il y avait dans sa voix quelque chose que Dan ne lui connaissait pas. Il ne s'était pas défendu, n'avait pas haussé le ton. Il avait simplement dit une chose vraie, et Dan, qui avait toujours su reconnaître cela, rangea ses arguments.

– D'accord. Mais nous serons là. Tous les deux. Et si je sens quoi que ce soit…

– Tu sentiras, assura Aaron. Tu sens toujours tout.

Dan sortit son carnet, écrivit quelques mots, le referma.

– Règle treize : le cercle est de six.

— ▬▬▮▬▬ —

Elle arriva à quinze heures cinq, ce qui, pour quelqu'un qui avait passé la matinée à changer trois fois de pull, relevait presque de la ponctualité.

Elle avait pris le bus, puis marché, puis s'était arrêtée devant la porte, avait hésité une fois, deux fois, avant de frapper. Dans son sac, son ordinateur, quelques feuilles imprimées, et la clé, qu'elle n'avait pas osé laisser chez elle. Elle se répéta la phrase d'ouverture préparée dans le bus. Elle l'oublia dès que la porte s'ouvrit.

Un homme se tenait sur le seuil. Des boucles brunes un peu en désordre, une chemise en jean sous une veste noire, un regard fatigué qu'elle connaissait. Elle le connaissait à travers une vitre, dans une lumière chaude, un vendredi, l'espace d'une seconde.

Ce n'était pas une surprise, pas tout à fait. C'était plutôt ce moment où un puzzle, déjà presque complet, se referme sur sa dernière pièce, et où l'on s'aperçoit que le dessin ressemble à quelqu'un.

– Vous, dit-elle.

– Moi.

Il s'effaça pour la laisser passer. Elle descendit l'escalier avec la sensation de marcher dans un rêve dont elle aurait écrit le scénario, mais pas la fin.

Le sous-sol sentait la poussière chaude, le câble surchauffé et le café refroidi. Un grand garçon blond se leva de derrière sa batterie en manquant renverser son tabouret. Un autre, plus petit, à lunettes, se redressa à côté d'une guitare. Ils la regardaient comme on regarde un orage qui entre dans la pièce par la porte principale.

– C'était toi, dit James derrière elle, d'une voix très basse. La fille au casque.

Elle se retourna. Il avait dit « tu » sans s'en rendre compte.

– Vous le saviez ?

– Je l'ai compris il y a trois semaines. Spectro. Je n'osais pas le dire.

– Moi non plus. Je ne savais pas que c'était vous. Enfin, si. Je l'ai compris il y a trois semaines aussi. Mais je ne savais pas que vous étiez « vous ».

– C'est une phrase très claire, commenta Aaron.

– Aaron, siffla Dan.

Elle sourit malgré elle. Elle regarda James, qui avait baissé les yeux, et il y avait entre eux quelque chose de si simple et de si immense qu'elle comprit qu'il n'y aurait rien à ajouter. Puis elle serra les doigts sur la bandoulière de son sac et dit la phrase qu'elle avait préparée. Ou plutôt, une autre.

– *Dead Letters*.

Elle l'avait prononcé doucement. Les trois garçons se figèrent comme s'ils avaient reçu une décharge. Aaron laissa échapper un petit rire nerveux, vite étouffé. Dan pâlit, visiblement, jusqu'aux lèvres.

– Où avez-vous entendu ce nom ?

– Sur une clé USB.

Elle ouvrit son sac, la sortit et la posa sur l'ampli. Petite, grise, avec un reste de marqueur noir à moitié effacé. Elle se mit à parler très vite, sans reprendre son souffle.

– Il l'a oubliée au studio, il y a deux mois et demi, le jour où il est venu. J'ai voulu la rendre. Enfin non, j'ai voulu la rendre, et puis je ne l'ai pas rendue. J'ai écouté ce qu'il y avait dessus, d'abord pour vérifier, ensuite parce que c'était beau, ensuite parce que

je n'arrivais pas à m'arrêter. J'ai passé trois jours à chercher « Dear Letters » sur Internet, parce que la dernière lettre était effacée et que j'avais cru lire un r. Je suis tombée sur un duo folk et un blog de calligraphie. Je n'ai jamais dit ça à personne, et je vous le dis à tous les trois, je suis désolée.

Silence. Il dura assez longtemps pour qu'on entende le tic-tac d'un métronome que personne n'avait éteint.

– Il y avait une clé ? dit Dan, d'une voix d'une extrême douceur.

– Dan, dit James.

– Il y avait une clé. Avec les noms de fichiers. Avec les dates. Avec les versions successives de chaque morceau. *Dead_Letters_demos*.

– Oui, dit Alexandra.

– Et personne ne l'a cherchée. Et je me suis dit pendant des semaines qu'il ne restait plus aucune trace.

Il s'assit à reculons et se laissa tomber dans le divan, le faisant souffler sous son poids. Il resta là, les mains sur les genoux, fixant la clé minuscule avec une incrédulité totale. Puis un son lui échappa, un hoquet, un petit rire qui s'étrangla, et il se mit à rire pour de bon. Un rire qui le secouait, qui lui faisait mal, qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait entendu de lui depuis des mois.

– J'ai effacé la chaîne, dit-il entre deux hoquets. J'ai renommé les dossiers. J'ai fait des sauvegardes. J'ai écrit onze règles. Et tout repose sur un objet gris oublié dans un ordinateur.

– Treize règles, corrigea Aaron.

– Treize règles !

Aaron s'était mis à rire aussi, puis James, et même Alexandra, d'abord à moitié, puis franchement, les épaules secouées, une main sur la bouche. Elle riait de

soulagement, de peur, d'avoir dit ce qu'elle avait tu pendant des semaines. Pendant quelques secondes, il n'y eut plus dans la pièce ni secret ni menace. Il y eut quatre personnes qui se tenaient les côtes, dans un sous-sol qui sentait le café froid.

— ▬▬▮▬▬ —

Ce fut James qui se reprit le premier, et fit les présentations.

– Je te présente Aaron, dit-il en essuyant ses yeux. Qui est Kinetic.

– Enchanté, dit Aaron, en venant lui serrer la main avec la solennité d'une cérémonie officielle. Les colis, c'est vrai. J'ai mal au dos.

– Et voici Dan.

Elle regarda le garçon assis, ses lunettes de travers, le carnet qui dépassait de sa poche. Quelque chose s'éclaira dans son visage.

– D.4.N. Dan. Le 4 pour le A.

Dan releva la tête, très lentement.

– C'est ce que j'appellerais une clé sous le paillasson, dit-elle, avec un sourire plus doux qu'elle ne l'aurait voulu. Je suppose que personne ne l'a vue.

– Personne, murmura Dan.

– Moi, si. Mais je ne le dirai pas.

Il se remit debout, ôta ses lunettes, les nettoya avec le coin de sa chemise, les remit.

– Merci. Et… désolé pour la règle trois.

– Elle ne s'appliquait pas à moi. Je n'avais pas encore été prévenue.

— ▬▬▮▬▬ —

Ils parlèrent longtemps. James s'excusa de ne pas avoir dit qu'il savait pour Spectro, et elle répondit qu'elle avait fait pareil avec moins de grâce. Aaron raconta

le « mal de dos » de Kinetic, et elle avoua que c'était ce genre de détail qui lui avait mis la puce à l'oreille, dans une interview qu'elle avait relue quatre fois. Dan lui posa des questions précises sur ses spectrogrammes, qu'elle expliqua avec une patience d'institutrice.

Elle finit par poser la main sur la clé.

– Je dois vous dire autre chose. Je peux prouver ce que j'ai écrit sur le forum. Pas seulement les respirations : les versions, les dates, la comparaison complète. Tout le monde serait obligé de me croire.

Les trois garçons se raidirent.

– Je ne le ferai pas, ajouta-t-elle aussitôt. Mais je voulais que vous sachiez que j'en suis capable. Pour la première fois de ma vie, j'aurais raison devant tout le monde. Mais ce serait vous mettre en pleine lumière.

Elle regarda James.

– J'ai passé des semaines à me demander laquelle des deux choses je voulais le plus. Je crois que je viens de décider.

– Vous n'avez rien à décider, dit James doucement. Je ne vous demande rien.

– Je sais. C'est pour ça que je le fais.

La clé resta sur l'ampli. Dan la regarda, regarda James, et ne la toucha pas.

– Gardez-la, dit James. Pour l'instant. Tant qu'elle est chez vous, elle est plus en sécurité qu'ici.

– C'est ce que je me disais.

Quand elle remonta l'escalier, une heure plus tard, il la raccompagna jusqu'au palier. Dehors, l'après-midi avait pris la couleur du miel, et la rue sentait la pluie qui venait de s'arrêter.

– Tu avais raison, dit-il. Sur la respiration.

– Je sais.

– Tu le savais avant moi.

– Je le sais depuis le premier soir.

Ils restèrent debout, face à face, leurs mains ne sachant pas où se mettre. Puis elle sourit, lui aussi, et c'était un sourire qu'ils n'avaient jamais eu l'un pour l'autre, et qu'ils reconnurent pourtant tout de suite.

Chapitre 19 : Fred

Le message arriva un lundi, à vingt et une heures dix, sur l'adresse de contact d'Illusion. Dan le vit le premier. Il ne dit rien, ce qui, chez lui, était déjà une information.

Il resta quelques secondes immobile devant l'écran, la lumière bleue se reflétant sur les verres de ses lunettes, puis fit pivoter l'ordinateur vers James et se leva pour laisser la place, comme on s'écarte d'un fauteuil où quelqu'un va devoir s'asseoir pour apprendre une mauvaise nouvelle.

– Lis. Mais assieds-toi d'abord.

James s'assit. Curieux, Aaron s'approcha et lu discrètement par-dessus son épaule.

Objet : Vox ?

Bonsoir. J'ai reconnu la voix avant de reconnaître le visage. Le visage, c'est un joli travail, très stylisé, mais un détail ne triche pas : la façon dont la tête s'incline quand il sourit. Je ne l'ai pas oubliée.

Tu as grandi, James. Tu as fait du chemin pour un garçon qui est sorti d'un centre éducatif. Il serait dommage que la presse apprenne que la plus belle histoire du moment est un montage, et que celui qui chante est un ancien pensionnaire que tout le monde a oublié. J'ai gardé les articles de l'époque.

Je suis raisonnable. Cinquante mille euros, et je retourne à ma vie. Je te laisse une semaine. Ta sœur va bien, j'espère.

Fred.

Il lut jusqu'au bout. Il ne s'aperçut pas qu'il s'était levé.

Il ne l'avait pas décidé. Ses jambes, encore une fois, avaient devancé sa tête. La chaise roula derrière lui. Les murs du sous-sol parurent se resserrer d'un cran, le néon se mit à bourdonner trop fort, et dans ses oreilles, très loin, quelque chose se mit à battre : une porte qu'on ouvre, une phrase qui reste en suspens devant l'horreur. Puis la violence, le trou noir, des cris.

– James ?

Il ne répondit pas. Il avait déjà fait trois pas vers l'escalier.

– James !

Une main se posa sur son bras. Pas celle de Dan, trop légère. Celle d'Aaron, qui se tenait maintenant devant lui, entre lui et la porte, sans bloquer le passage, sans rien faire d'autre qu'être là.

– Où tu vas ?

– Le trouver.

– Tu sais où il est ?

– Non.

– Alors tu vas où ?

James ouvrit la bouche. La referma. Il baissa les yeux. Ses poings étaient serrés si fort que ses articulations lui faisaient mal, et il ne les avait pas sentis se fermer.

– Regarde tes mains, dit Aaron doucement.

Il les regarda. Longtemps, comme on regarde un objet qu'on croyait perdu et qu'on retrouve au mauvais endroit.

– Je ne vais pas le frapper.

– Je sais.

– Je ne vais pas le frapper.

– Je sais, répéta Aaron. Mais ça fait cinq minutes que tes mains disent le contraire.

— ▬▬▮▬▬ —

Ils sortirent, parce que le sous-sol était devenu trop petit. Dan resta devant son ordinateur, à relever les en-têtes du message avec cette méticulosité de médecin légiste qui le calmait mieux que n'importe quoi. Aaron entraîna James dans la rue, jusqu'au muret où l'on s'asseyait parfois après les répétitions, et ils s'y posèrent côte à côte, face à un lampadaire qui clignotait.

Ils restèrent longtemps sans parler. La nuit sentait l'herbe humide et le bitume refroidi. Quelque part, une fenêtre s'ouvrit, laissa passer un extrait d'une émission de télévision, puis se referma.

– Tu veux que je te dise ce que je pense ?

– Non.

– Je te le dis quand même.

James eut presque un sourire. Aaron fixa ses propres chaussures, qu'il balançait dans le vide.

– Moi, j'ai été de l'autre côté. Tu le sais. Dans la cour, avec Grégoire. Je rigolais, je ne faisais pas grand-chose, je laissais faire. Et je vais te dire un truc que je n'ai jamais dit à personne : ce n'est pas la victime qui nous amuse. C'est sa tête. C'est de voir la peur arriver. Au début, c'est un jeu. Après, on a besoin de la voir, comme on a besoin de vérifier qu'une porte est bien fermée.

– Je ne veux pas entendre ça.

– Je sais. Mais écoute-moi quand même.

Il leva la tête.

– Les types comme ton Fred, ils ne s'arrêtent jamais vraiment. Ils grandissent, ils ont un boulot, une vie, des raisons de passer à autre chose, et ils restent exactement les mêmes. Ils ont un trou à l'intérieur, et ils le remplissent avec la peur des autres. Lui, il a entendu ta voix à la radio, il a reconnu ta tête sur un écran, et il a senti que tu avais réussi sans lui. C'est ça, ce qu'il vient chercher. Pas l'argent. L'argent, c'est le prétexte.

– Il veut quoi, alors ?

– Que tu aies peur. Que tu arrives en courant. Que tu fasses quelque chose.

– Quoi ?

– N'importe quoi. Frapper, hurler, payer. Ça lui est égal. Il veut te voir bouger.

James se tut. Il regardait le lampadaire, qui s'éteignait et se rallumait avec une régularité de métronome. Cent trente-deux, peut-être. Il chassa la pensée.

– Si je vais le voir, dit-il lentement. Si je le touche…

– Tu perds tout. Lui, il porte plainte, il parle du centre, il sort ses articles. Il raconte que tu es un type violent, que le groupe est une escroquerie, que Julie…

Il s'arrêta. Trop tard.

– Que Julie quoi ? demanda James, très bas.

– Rien. Qu'il pourrait se servir d'elle. Il a écrit : « Ta sœur va bien, j'espère. » Ce n'est pas une prise de nouvelles. C'est une main malsaine posée sur une épaule, de loin.

James ferma les yeux. Il sentit la colère monter, chaude, immense, et derrière elle quelque chose de plus froid qui l'empêchait de s'y abandonner. Il se souvint d'une pièce, d'un couloir, de ce qu'il avait fait une fois avec ses poings, et de tout ce que cela avait coûté. Il se souvint de Julie à quatorze ans, qui n'avait plus de frère pour la protéger.

– Je ne peux pas. Je ne peux plus faire ça. Si je le fais, c'est elle qui paie encore.

– Je sais.

– Alors comment on fait ?

Aaron mit un moment à répondre. Il avait l'air de quelqu'un qui cherche son chemin dans un endroit où il n'est jamais allé.

– On gagne autrement. On lui enlève ce qu'il vient chercher. Il veut voir de la peur ? On ne lui en montre pas. Il veut un secret à vendre ? On n'en a plus.

– On n'en aura plus jamais, dit James, si on le dit avant lui.

– Voilà.

– On a promis de le dire quand ça marcherait.

– Ça marche, James. Depuis un moment, même. C'est toi qui ne veux pas voir.

Silence. James comprit que ce n'était pas un reproche. C'était la même chose que Dan avait posée sur la table, des mois plus tôt, avec des chiffres et un carnet : un jour viendrait où l'on ne pourrait plus faire autrement.

– Pas encore.

– Pas ce soir.

– Pas ce soir.

– Mais bientôt.

Il hocha la tête. Aaron passa un bras autour de ses épaules, avec la maladresse un peu raide de quelqu'un qui n'a pas l'habitude de ce geste. James ne se dégagea pas. Il sentit, contre son flanc, la chaleur d'un ami qui tremblait presque autant que lui.

— ▂▃▅▃▂ —

Quand ils redescendirent, Dan avait fini. Il se tenait debout devant l'écran, très droit, les lunettes poussées sur le front, les yeux rougis.

– Une adresse jetable. Aucune trace exploitable. Mais il y a un détail : il a écrit depuis une bibliothèque municipale, dans une ville à deux heures d'ici. Il ne vit pas dans la région.

– Il a pris des précautions, dit James.

– Il a surtout eu peur d'être repéré. Ça veut dire qu'il a quelque chose à perdre.

– Ça, c'est une arme, dit Aaron.

– C'est une toute petite arme, nuança Dan. Mais c'est la première.

Il montra l'écran. Il avait déjà préparé une réponse, trois lignes très simples, qu'il lut à voix haute.

Message reçu. Nous étudions votre proposition. Délai : une semaine.

– On ne lui dit pas non. On lui donne ce qu'il demande : du temps. Et pendant ce temps-là, on se prépare.

– À quoi ? demanda Aaron.

Dan fit un geste vague vers le mur, vers la liste, vers les règles numérotées.

– À ne plus avoir besoin de se cacher.

James regarda l'écran, la phrase, le mot « délai ». Il pensa à Julie, à ses vingt-trois ans, à la boutique de tisanes, au chat Muscade vautré sur son radiateur. Il pensa qu'il faudrait lui dire, avant qu'elle l'apprenne autrement, et que ce serait la conversation la plus difficile de sa vie.

Puis il pensa à autre chose, qu'il n'avait pas prévu : Alexandra devait être prévenue, elle aussi. Elle faisait partie du cercle, désormais.

– Dis-lui.

– À qui ?

– À elle. Dis-lui ce qui se passe. Je ne veux pas qu'elle l'apprenne par quelqu'un d'autre.

Dan sortit son téléphone. Aaron se laissa tomber derrière sa batterie, prit une baguette, la reposa. Dehors, la nuit tombait pour de bon, et il leur restait sept jours.

Chapitre 20 : Les fissures

Le troisième jour du délai, Dan les convoqua à sept heures du matin. Il n'avait pas beaucoup dormi, ce qui ne se voyait plus, tant ses cernes avaient pris de la place.

– Regardez.

Sur l'écran, un message du forum, posté à deux heures du matin par un compte nommé *archiviste_du_metal*. Un titre sobre : *Quelqu'un se souvient de Dead Letters ?*

Je collectionne les vidéos de petits groupes locaux. Il y a deux ans, j'ai téléchargé quelques clips d'une chaîne qui a disparu depuis. Le groupe s'appelait Dead Letters. Trois gars, un sous-sol, une qualité de merde, mais une voix que je n'ai jamais oubliée. Je viens de réécouter « Écoute » d'Illusion et je jure que c'est la même. Voici trente secondes de l'une des vidéos. Dites-moi si je suis fou.

Sous le texte, une vidéo. Dan la lança.

Trois garçons qui n'avaient pas encore la vingtaine, dans un sous-sol, l'image tremblante, le son trop fort. Un grand blond derrière une batterie, un petit à lunettes avec une guitare trop grande, et un brun aux boucles en désordre devant un micro, qui chantait un refrain qu'ils connaissaient tous par cœur. Dan appuya sur pause à l'instant où la caméra glissait sur le visage du chanteur, de face, éclairé par la lampe du plafond.

– Deux cent quarante commentaires. Trois cents partages. Quelqu'un a mis les deux visages côte à côte, la vidéo et l'avatar de Vox. Il a écrit : « Ça ne prouve rien, mais regardez la façon dont il penche la tête. »

– Ça se tasse ? demanda Aaron.

– Non.

– On peut la faire retirer ?

– Il l'a téléchargée. Il peut la remettre n'importe où.

James fixait l'image figée. Il se voyait à dix-neuf ans, la bouche ouverte, la guitare en travers du corps, si jeune qu'il en eut presque envie de pleurer. Puis, très vite, il pensa au détail que Fred avait remarqué. Le même. Il comprit que, depuis le début, la chose la plus dangereuse n'avait pas été un secret, mais un détail.

– Quelqu'un a une de nos vidéos, dit-il lentement. Téléchargée avant que je supprime la chaîne. J'ai tout effacé chez nous, pas chez les autres. C'est exactement le trou que je redoutais.

– Et maintenant ?

– Maintenant, on nie, dit Dan. Plus personne ne peut prouver qu'une vidéo est vraie, c'est notre chance. Je fabrique une explication : un fan a monté ce clip à partir de la voix d'Illusion, avec un visage ressemblant. Un faux de plus dans un monde qui en est plein.

– Un mensonge de plus pour couvrir le premier.

– Oui.

– Et si quelqu'un compare les voix ?

– Qui ferait ça ?

– Quelqu'un comme Alexandra.

Dan se tut. Aaron regardait tour à tour ses deux amis.

– Elle est dans le cercle, reprit James. On lui demande ce qu'elle en pense. C'est son métier.

– Je ne dis pas non. Je dis que j'aime mieux avoir un plan avant de lui poser la question.

– Alors on lui demande avant d'avoir un plan.

Il resta seul un moment dans le sous-sol, devant l'image figée. Trois visages sortis du passé, et personne pour leur dire ce qui les attendait.

— ▂▃▅▃▂ —

Alexandra arriva le soir même, son ordinateur dans un sac à dos et une expression de calme appliqué qu'elle ne perdait que dans les cas graves. Dan lui avait exposé la situation en quelques lignes par message, sans commentaire. Elle s'assit sur le tabouret, regarda la vidéo deux fois sans rien dire.

– Votre explication ne tiendra pas.

– Pourquoi ?

– Parce que je peux la contredire en dix minutes. Regardez.

Elle ouvrit son logiciel, glissa l'audio de la vidéo à côté d'un extrait d'*Écoute* et, après quelques clics de souris, superposa les deux courbes. Elles se confondaient presque.

– Le timbre, la fêlure en fin de phrase, la respiration avant le pont. Ce sont des empreintes de voix. N'importe qui avec cet outil obtient la même chose que moi. Un mensonge ne tient que tant que personne ne regarde. Et quelqu'un regardera.

– Alors on est coincés, dit Aaron.

– Pas coincés. Pressés.

Dan resta debout devant l'ampli, les bras croisés, les yeux rivés sur les deux courbes. Il avait sur le visage une expression qu'on ne lui voyait presque jamais : celle d'un stratège qui vient de comprendre que son meilleur plan a une faille.

– Il y a une autre solution, dit James.

– Laquelle ?

– Celle qu'on a promise.

Personne ne répondit. Le mot flottait dans la pièce, comme un meuble qu'on n'ose pas déplacer.

– Pas ce soir, dit James.

– Alors décide, dit Dan, d'une voix sèche, presque triste. Moi, je ne peux pas décider à ta place.

Il rangea son carnet, remonta l'escalier, et personne ne le retint.

— ▬▬▬ —

Le quatrième jour, la vidéo atteignit quarante mille vues.

Dan avait signalé le message aux modérateurs, qui avaient refusé de le retirer : personne ne s'en plaignait, et le sujet était l'un des plus actifs du forum. Il avait alors tenté l'autre méthode : inonder la discussion de messages anodins, de faux débats, de fausses pistes, une tactique qu'il appelait « du bruit blanc ». Cela marchait à peu près. Les gens parlaient désormais d'une coïncidence de voix, d'un groupe fantôme, d'un mystère amusant. Mais il restait quelques curieux, plus patients, qui comparaient les visages image par image.

— ▬▬▬ —

Aaron passa la journée à l'entrepôt avec la sensation d'être un homme dont le portrait circule dans un journal qu'il n'ose pas lire. Bastien le regarda deux fois d'un drôle d'air, sans rien dire, et Aaron faillit lâcher un colis marqué « fragile ».

Dan ne parlait presque plus. Il répondait par monosyllabes, travaillait seul, ne regardait James qu'à la dérobée. Quand ils se croisèrent dans l'escalier, il s'arrêta une seconde, comme pour dire quelque chose. Puis il passa son chemin.

Le soir, James rentra chez lui et s'assit à la table de la cuisine. Il regarda la ville allumée. Il y avait un message de Julie, qu'il n'avait pas ouvert depuis le matin. Un message de Fred, arrivé à midi, d'une ligne : *Quatre jours.* Un message d'Alexandra, très court : *Je pense à toi.*

Il ouvrit le dernier. Il resta longtemps devant, la main sur le téléphone, sans rien écrire.

Dans le trio, quelque chose venait de craquer. Il le sentait, comme on sent un fil lâcher dans un tissu qu'on croyait solide. Il lui restait trois jours pour décider de ce qu'il ferait de Fred, et deux amis qui ne se parlaient presque plus.

Il écrivit enfin : *Moi aussi.* Il hésita. Il ajouta : *Merci d'avoir attendu.*

Elle répondit tout de suite : *Je peux attendre longtemps.*

Il posa le téléphone sur la table, face contre le bois. Dehors, la ville dormait, tandis que trois visages d'adolescents, dans un sous-sol, tournaient sur des milliers d'écrans.

Chapitre 21 : Le mur

Le cinquième jour, James cessa de répondre.

Il ne le décida pas. Cela se fit comme une lumière qui baisse, par petits paliers. Le matin, il laissa le téléphone sonner dans sa poche pendant qu'il chargeait un camion. À midi, il lut le message de Dan (*Il faut qu'on se parle*), le message d'Aaron (*Tu es vivant ?*) et celui d'Alexandra (*Comment tu vas ?*), et il les referma l'un après l'autre, avec la même précision d'automate. Le soir, il accepta un déménagement de dernière minute, un studio. Il n'avait aucune raison d'accepter. Il le termina pourtant, à minuit passé, se retrouvant seul dans une pièce nue où chaque pas résonnait.

Il connaissait cette sensation. Il l'avait connue à seize ans, dans une pièce aux murs trop blancs, quand on lui avait dit qu'on ne le laisserait plus voir sa sœur. Un grand calme tout autour, et au milieu une chose très dure qu'on serre entre ses dents. Il savait que c'était le mauvais calme, celui qui n'apaise rien. Il le reconnaissait. Et il se laissait faire quand même.

— ▬▪▬▪ —

Aaron vint sonner chez lui le sixième jour, vers dix-huit heures, avec un sac de courses et l'air de quelqu'un qui a répété sa phrase une bonne vingtaine de fois.

— Je ne viens pas te faire la morale, dit-il en entrant. Je viens te faire des pâtes.

— Je n'ai pas faim.

— Personne n'a faim, c'est le principe des pâtes.

Il posa le sac sur la table de la cuisine, sortit une casserole, la remplit d'eau, et parla pendant quinze minutes de tout, sauf de ce dont il fallait parler. De Bastien et d'un colis égaré. D'un voisin qui promenait un lapin en laisse. D'une idée de morceau qu'il avait dans la tête. James écoutait, assis sur le canapé, les coudes sur les genoux. Il disait « oui », « non », « ah ». Il avait la politesse d'un invité dans une maison qui n'est pas la sienne.

– Tu as vu ce que Dan a fait ? demanda Aaron en égouttant les pâtes.

– Non.

– Il a passé la nuit à fabriquer un plan B. Un communiqué, des captures, une histoire de fan qui a monté un clip. Il l'a appelé plan Zéro. Il dit qu'il ne le lancera pas, qu'il le garde au cas où.

– Il est inquiet.

– Il est furieux. Surtout contre lui-même.

– Je sais.

– Alors dis-le-lui.

James ne répondit pas. Aaron posa deux assiettes, s'assit en face de lui, le regard fixé sur son plat. Il resta ainsi un moment, la fourchette en l'air, avec l'expression qu'il avait eue dans la cour, le jour où il avait arrêté la blague : celle d'un garçon qui cherche quoi dire et qui n'a que la vérité.

– Je ne sais pas comment t'aider.

– Tu es là.

– Ça ne suffit pas.

– Si.

Il y avait dans ce « si » quelque chose de si fermé qu'Aaron mangea ses pâtes sans rien ajouter. Quand il partit, une heure plus tard, il s'arrêta un instant sur le seuil.

– Elle t'a écrit. Alexandra. Trois fois depuis ce matin. Elle m'a demandé si tu allais bien, j'ai répondu que je ne savais pas.

– Je sais.

– Alors réponds-lui, bon sang.

Il referma la porte sans la claquer. James resta longtemps immobile devant les deux assiettes, dont une n'avait pas été touchée.

— ▬▪▬▪ —

Elle arriva à vingt et une heures.

Il l'entendit avant de la voir : un pas dans l'escalier, un bruit de sac, puis un juron étouffé, suivi du bruit d'un liquide qui s'écrasait sur le palier. Il ouvrit la porte sans réfléchir. Alexandra se tenait sur la dernière marche, un thermos à la main, les chaussures éclaboussées de soupe.

– Il n'était pas bien fermé, dit-elle, avec la dignité d'une personne qui vient de perdre un combat contre un bouchon. J'avais prévu de te l'apporter chaude.

Il ne sourit pas. Elle ne s'y attendait pas.

– Je ne viens pas te demander de parler. Je viens m'asseoir.

– Alexandra…

– Ici, sur ta marche. Je n'entre pas si tu ne le veux pas. Mais je reste.

Elle s'assit à même le palier, le dos contre le mur, le thermos posé à côté d'elle. Elle regarda droit devant, vers la fenêtre au fond du couloir, sans le regarder lui. Il resta debout dans l'encadrement, la main sur la poignée, sans savoir quoi faire de ses bras.

– Tu vas avoir froid.

– Peut-être.

– Il y a des courants d'air.

– Je suis ingénieure du son. Je vis dans des courants d'air.

Elle ne bougea pas. Il referma la porte. Il resta derrière, dans l'entrée, une main à plat contre le bois. Il l'entendait respirer, de l'autre côté, avec ce petit bruit régulier de quelqu'un qui n'a pas l'intention de partir.

Cela dura vingt minutes.

— ▬▬▬▬ —

Quand il rouvrit, elle était toujours là. Elle avait repoussé ses cheveux derrière l'oreille et resserré son manteau. Elle leva les yeux vers lui, et il vit qu'elle avait pleuré un peu, sans bruit, comme on le fait quand on ne veut pas que cela se sache.

– Je ne suis pas partie.

– Je vois.

– Je ne vais pas te dire que tu dois me parler. Je sais comment c'est. On te demande de parler, et plus on te le demande, moins tu peux.

Elle regardait ses mains qui serraient le thermos pour se réchauffer.

– J'ai vécu quelques mois avec quelqu'un qui m'a appris à me taire. Pas d'un coup. Il commençait par des remarques. Mon travail n'était pas un vrai travail, je n'avais pas d'âme, mes amis me fatiguaient. Puis il a voulu que je quitte mon emploi. J'avais déjà perdu mes amis, et presque ma famille. Je disais « ça va » à tout le monde, parce que c'était plus simple que d'expliquer, et à force de le dire, j'avais fini par le croire. Un matin, j'ai compris que si je ne partais pas ce jour-là, je ne partirais plus jamais. Je suis partie avec juste un sac.

Elle serra plus fort le thermos.

– Il m'en reste quelque chose. Quand on me dit que j'exagère, je doute de ce que j'ai entendu. Quand on me fait un compliment, je cherche ce qu'on veut de moi. Et personne ne m'a jamais sortie de là en me forçant à parler. Je n'avais pas besoin qu'on me force. J'avais besoin qu'on reste, sans rien demander, jusqu'à ce que je puisse.

Il ne répondit pas. Elle ne s'y attendait pas non plus.

– Alors je reste. Tu n'as rien à faire. Tu n'as rien à dire. Je suis juste là, avec une soupe renversée et des chaussures fichues, et je ne bouge pas.

Il eut un petit rire. Court, rauque, involontaire. Il se passa la main sur le visage, comme quelqu'un qui revient de loin, et s'assit à côté d'elle, un peu trop près, un peu trop vite.

Ils restèrent ainsi un long moment. Elle ne lui prit pas la main. Elle posa seulement son épaule contre la sienne, très légèrement, de façon qu'il puisse la retirer s'il le voulait.

Il ne la retira pas.

– Il y a un détail, dit-il enfin, d'une voix très basse. Dans le message de Fred.

– Lequel ?

– « Ta sœur va bien, j'espère. »

Il s'arrêta. Elle attendit.

– Ce n'est pas lui qui me fait peur. C'est ce que je ferais s'il la touchait de nouveau. Je me connais. Je ne sais pas me retenir quand c'est elle. Je l'ai déjà prouvé, et ça lui a coûté plus qu'à moi. Alors je préfère ne rien faire. Je préfère ne rien dire à personne. Si je ne bouge pas, je ne peux pas me tromper.

– C'est ce que tu te dis depuis longtemps ?

– Depuis des années.

Elle hocha la tête sans rien ajouter. Elle avait compris que ce n'était pas une phrase qu'il fallait compléter. Elle l'écouta respirer, de plus en plus lentement, et ce fut ce rythme-là, plus que les mots, qui lui apprit qu'il se détendait.

— Je n'ai pas envie de te dire de bouger, murmura-t-elle. Mais ne rien faire, c'est faire quelque chose aussi. Ça fait de la place à celui qui avance.

— Je sais.

— Alors ce n'est pas de la lâcheté. C'est de la peur. Ça ne se traite pas pareil.

Il resta immobile, les yeux fixés sur la fenêtre du fond. Il avait l'impression qu'une chose très ancienne, qu'il portait sans l'avoir choisie, venait de changer de poids.

— ▂▃▅▃▂ —

Elle passa la nuit sur le canapé, sans autre explication, sous une couverture qu'il lui prêta et qui sentait le carton et la lessive. Il l'entendit remuer, vers trois heures, avec le souffle de quelqu'un qui rêve mal, et il hésita à se lever. Il resta couché, les yeux ouverts, à écouter une respiration qui n'était pas la sienne.

À l'aube, il alla s'asseoir à la table de la cuisine. Il ouvrit le cahier, celui qu'il gardait dans son sac, et relut les quatre vers de la nuit du forum. Il n'avait pas écrit une ligne depuis des jours. Il prit le stylo, regarda la page, et traça un titre au-dessus, en petites lettres :

Un souffle dans ma voix.

Il resta longtemps devant, sans écrire la suite. Ce n'était pas la panne d'inspiration. C'était le sentiment très neuf que la chanson appartenait désormais à quelqu'un qui dormait dans la pièce d'à côté, et qu'il faudrait la terminer avec elle.

Son téléphone vibra à six heures. Julie. Une seule phrase : *Appelle-moi.*

Il la regarda. Il lui restait un jour et demi avant l'échéance de Fred, et il y avait une conversation qu'il n'avait pas encore eue, avec la seule personne qu'il n'avait jamais su protéger autrement qu'en se taisant.

Il rappela.

Un souffle dans ma voix

[Intro]

[Verse 1]

Quelqu'un compte mes souffles à l'autre bout de la nuit,
Sans connaître mon visage, sans savoir qui je suis.
Elle lit dans mes silences tout ce que je n'ai pas dit,
Et sans rien savoir de moi, c'est la seule qui m'a compris.

[Pre-Chorus]

Je retenais mon souffle depuis tant d'années,
Si bien enfermé que j'avais fini par l'oublier.

[Chorus]

Il y a un souffle dans ma voix
Que personne n'avait entendu.
Il y a un souffle, et c'est toi
Qui l'as enfin reconnu.

[Verse 2]

Dix ans que je ferme la porte à double tour,
Pour que rien de ce qui m'a fait mal ne revienne.
Dix ans que je me répète : « plus tard, un autre jour »,
Alors qu'il suffisait qu'une main prenne la mienne.

[Pre-Chorus]

Je retenais mon souffle depuis tant d'années,
Si bien enfermé que j'avais fini par l'oublier.

[Chorus]

Il y a un souffle dans ma voix
Que personne n'avait entendu.
Il y a un souffle, et c'est toi
Qui l'as enfin reconnu.

[Bridge]

Cette fois, je prends mon souffle au bon moment,

Je n'ai plus peur de la phrase qui suit.

Si je tremble, que ce soit doucement,

Et si je parle, que ce soit aujourd'hui.

[Soft Vocals]

Respire.

Je suis là.

[Final Chorus]

Il y a un souffle dans ma voix,

Je n'ai plus à le cacher.

Il y a un souffle, et c'est moi

Qui l'ai laissé passer.

[Outro]

Qui l'ai laissé passer…

Chapitre 22 : Julie parle

Julie n'avait pas écrit « Appelle-moi » pour une raison précise. Elle l'avait écrit parce que, depuis cinq jours, le silence de son frère avait une forme qu'elle reconnaissait. Des années plus tôt, c'était exactement ce silence-là qui avait suivis tout le reste.

Quand le téléphone sonna, elle était dans la salle de bain, la brosse à dents à la main. Elle répondit avec du dentifrice plein la bouche.

– Allô ?

– C'est moi.

Sa voix était très basse, un peu rauque. Elle ne lui demanda pas si ça allait. Elle recracha dans le lavabo, s'essuya sur son pull, et dit :

– J'arrive.

– Julie, je ne t'ai rien demandé.

– Je sais. J'arrive quand même.

Elle raccrocha. Dans la cuisine, Sam, qui buvait son café debout en parcourant les nouvelles sur son téléphone, leva simplement les yeux. Elle ne posa aucune question. Elle décrocha les clés de la voiture du crochet et les lui lança.

– Prends-la. Je me débrouillerai pour aller travailler.

– Sam…

– Va.

Julie sortit en courant. Dans l'escalier, elle s'aperçut qu'elle tenait toujours sa brosse à dents, et qu'elle venait de faire, sans y penser, la chose qu'elle avait toujours imaginée de loin : arriver en courant.

— ▬▬▮▬▬ —

Il ouvrit avant qu'elle ait frappé. Les traits tirés, la barbe de trois jours, le pull de la veille. Elle le regarda une seconde sans rien dire, puis l'embrassa. Pas sur la joue, comme aux dîners. Elle le serra contre elle, très fort, le front enfoncé dans son épaule, comme on retient quelqu'un qui pourrait tomber.

Il resta raide quelques secondes. Puis ses bras se refermèrent.

– Tu sens le dentifrice, dit-il dans ses cheveux.

– J'ai oublié ma brosse à dents dans ma main, avoua-t-elle. Je l'ai jetée dans le couloir.

Il rit, d'un rire qui lui échappa, bref et cassé. Elle entra, referma la porte derrière elle et tourna la clé. Une fois seulement. Elle remarqua qu'elle ne l'avait pas fait deux fois.

L'appartement était rangé avec ce soin un peu excessif de ceux qui luttent contre le désordre intérieur. Une couverture pliée sur le canapé, deux tasses dans l'évier, un cahier ouvert sur la table. Elle s'assit en face de lui. Elle attendit.

Il lui raconta. Pas dans l'ordre, pas comme Dan l'aurait fait. Il commença par le message, la menace de la presse, l'argent, les sept jours. Il s'arrêta, reprit, et dit enfin ce qu'il n'avait dit ni à Aaron ni à Alexandra :

– Il a écrit : « Ta sœur va bien, j'espère. »

Elle ne bougea pas. Elle sentit quelque chose se resserrer très bas, à un endroit qu'elle connaissait, une vieille chaleur froide qui montait dans la gorge. Elle la laissa venir. La sentit monter. Puis redescendre. Parce qu'elle avait vingt-trois ans, était

employée modèle dans une boutique, une compagne qui lui lançait les clés de sa voiture, et qu'une phrase sur un écran n'avait plus le pouvoir de la rendre muette.

– D'accord, dit-elle.

– D'accord ?

– D'accord. Il m'écrira à moi aussi, ou il essaiera.

– Je ne le laisserai pas…

– James.

Elle posa ses deux mains à plat sur la table, de part et d'autre du cahier.

– Je veux que tu m'écoutes. Une fois. Sans essayer de réparer quoi que ce soit.

Il se tut.

– Pendant dix ans, tu t'es dit que tout était ta faute. Que si tu étais rentré plus tôt, ou que tu avais frappé moins fort, il y aurait eu une autre fin. Que nous n'aurions pas été séparés. Je le sais parce que je te connais. Tu as toujours eu cette façon de porter les choses sans jamais les poser.

– Julie…

– Laisse-moi finir. Je ne t'en ai jamais voulu. Pas une minute. Quand tu es parti, ce n'est pas toi qui m'abandonnais. C'étaient eux qui t'avaient pris. Je l'ai compris tout de suite. Je n'ai pas su te le dire, parce que je ne savais pas comment on dit ces choses-là, et que chaque fois que j'essayais, j'avais l'impression de rouvrir quelque chose.

Elle respira, un peu plus vite.

– Alors je ne l'ai pas dit. Et toi, tu as cru que je pensais le contraire. Tu as passé des années à entendre un reproche qui n'existait pas.

Il avait le visage dans les mains. Elle vit ses épaules trembler, très légèrement, sans un bruit.

– Je ne veux plus qu'on se protège comme ça. Je ne veux plus de ces dîners où on parle de pesto. Je t'aime, et je veux pouvoir te dire que ce qui m'est arrivé ne t'appartient pas. Tu n'en es pas responsable, tu n'as pas à en payer le prix. Ça m'appartient, à moi, et ce que j'en ferai, c'est à moi de le décider.

– Je sais.

– Non. Écoute bien, parce que c'est important : si Fred parle, si l'histoire sort, si tu dois dire quelque chose en public, je ne veux pas que tu parles à ma place. Pas même pour me défendre. Je dirai ce que j'ai à dire, quand j'aurai décidé. Je ne veux plus que quelqu'un d'autre le raconte pour moi.

Il releva la tête. Ses yeux étaient rouges, mais il la regardait, vraiment, pour la première fois depuis longtemps.

– D'accord.

– Tu me le promets ?

– Je te le promets.

– Même si c'est difficile ?

– Même si c'est difficile.

Elle hocha la tête, et sentit ses propres yeux se mouiller sans chercher à les retenir. Quelque chose était en train de céder entre eux, quelque chose de lourd, de rouillé, qui retenait une porte qu'aucun des deux n'avait osé ouvrir.



– Je dois te montrer quelque chose, dit-il après un long moment.

Il se leva, alla chercher sa guitare dans la chambre et s'assit sur le canapé, l'instrument sur les genoux. Elle vint se glisser à côté de lui, les jambes repliées, comme quand ils étaient enfants.

– Tu m'as dit un jour qu'il y en avait d'autres, murmura-t-il. Des chansons que je n'avais montrées à personne.

– Oui.

– Il y en a une. Une seule, vraiment. Je ne l'ai jamais jouée devant quelqu'un. Même pas devant Dan et Aaron.

– Elle parle de quoi ?

– De toi.

Elle ne répondit pas. Elle serra ses genoux contre elle. Il posa les doigts sur les cordes, et elle vit qu'ils tremblaient.

Il joua quelques accords, lents, presque hésitants, une mélodie qu'elle n'avait jamais entendue. Puis il chanta. Pas avec la voix du refrain, celle qui lâchait tout, mais avec la voix plus basse qu'il avait quand il chantait seul, dans son appartement, la nuit.

Je suis rentré ce jour-là, la clé dans la main,
Et j'ai compris trop tard ce que tu n'avais pas dit.
J'ai frappé comme un fou, j'ai perdu mon chemin,
Et je t'ai laissée seule au bout de cette nuit.

Elle n'entendit pas tout de suite la suite. Elle n'entendait que la voix, ce grain qu'elle aurait reconnu au fond d'un puits, et dessous quelque chose de très simple, de très nu, qui n'avait rien à voir avec le metal. C'était la voix d'un garçon de seize ans qui n'avait jamais eu le droit de pleurer.

Il continua. Un couplet, un autre, un refrain qui tournait autour des mots « trop tard » sans jamais les prononcer tout à fait. Quand il arriva au dernier accord, il le laissa s'éteindre, les yeux fermés.

Julie resta immobile. Sa joue était mouillée, et elle ne l'avait pas senti couler.

– C'est la plus belle.

– Non.

– Si. La plus belle de toutes. Et la seule dont je n'ai pas pu chanter les paroles dans la salle de bain.

Il rit, et pleura en même temps, ce qu'il mit un moment à comprendre. Elle posa la tête sur son épaule. Il posa la sienne contre elle. Ils restèrent ainsi, longtemps, la guitare entre eux et le jour qui entrait doucement par la fenêtre.

– Il faudra la jouer en vrai. Un jour. Devant les gens.

– Je ne sais pas si je pourrai.

– Moi, je sais.

Elle prit sa main. Elle la tint, simplement, comme on tient quelque chose qu'on a failli perdre.

– Fred peut attendre. Pas toi. Pas nous.

— ▬▬▬ —

Quand elle repartit, vers midi, il l'accompagna jusqu'au palier. Elle se retourna, la main sur la rampe, et le regarda.

– Au fait. Quelqu'un a dormi sur ton canapé.

– Comment tu…

– La couverture est pliée en quatre, avec les coins rentrés. Toi, tu plies toujours en deux.

– C'est Alexandra.

– Je m'en doutais.

– Elle est…

– Je n'ai pas besoin que tu me dises ce qu'elle est, dit Julie, avec le petit sourire qu'elle gardait depuis longtemps pour des jours comme celui-là. Je le verrai bien. Présente-la-moi. Et dis à Sam que tu viens dimanche.

– Dimanche ?

– Ce n'est pas le deuxième du mois. Mais ça ne fait rien.

Elle descendit l'escalier, trois marches, quatre, puis s'arrêta.

– James.

Il leva la tête.

– La prochaine fois que tu auras peur de me protéger de quelque chose, dis-moi seulement : « Je suis là. » Je saurai que c'est assez.

Elle sortit dans la rue. Elle avait l'air d'avoir pleuré, d'avoir ri, et d'être plus légère qu'avant. Le soleil de midi tombait sur le trottoir comme sur quelque chose de neuf.

Elle ne se rappela qu'au coin de la rue qu'elle avait laissé sa brosse à dents dans le couloir.

Chapitre 23 : Reprendre la parole

Dan attendait James devant l'immeuble du sous-sol à sept heures du matin, assis sur le muret, son carnet fermé sur les genoux. Il n'avait pas pris son ordinateur, ce qui, chez lui, valait une déclaration.

– Tu t'es levé tôt, remarqua James.

– Je suis là depuis deux heures.

– Tu as dormi ?

– Non. Mais j'ai réfléchi, et c'est presque pareil.

James s'assit à côté de lui. La rue sentait le pain chaud, la boulangerie d'en face venait d'ouvrir son rideau. Pendant un moment, ils regardèrent passer les premières voitures sans rien dire, comme ils le faisaient adolescents, sur un autre banc, après d'autres journées.

– Je voulais te dire une chose.

– Vas-y.

– Je me suis trompé.

James tourna la tête. Dan fixait ses chaussures, les mains à plat sur son carnet.

– Pas sur tout. Sur Alexandra, j'avais peur, et la peur n'est pas une erreur. Mais j'ai passé quatre jours à construire des plans pour me protéger de ce qui arrivait, et aucun pour lui faire face. Le plan Zéro, le bruit blanc, les explications de secours. Tout ça pour continuer à mentir un peu plus longtemps. Je croyais que c'était de la stratégie. C'était de la fuite.

– Dan…

– Laisse-moi finir. C'est moi qui ai proposé de faire semblant. Je t'ai dit que ce serait un mensonge sur ce qui est derrière, et que la musique resterait vraie. J'ai oublié une chose : quand on ment, on devient celui qui doit défendre le mensonge. Aaron fait des erreurs, toi tu te tais, et moi, je passe mes nuits à les réparer. Je suis devenu le gardien de ce que je redoutais.

Il leva enfin les yeux. Derrière ses lunettes, ils étaient rouges.

– Je ne veux plus l'être.

James resta silencieux un moment. Puis il tendit la main et la posa sur l'épaule de son ami, sans un mot. Dan ferma les yeux, et sa respiration, d'abord crispée, s'allongea peu à peu.

– C'était une bonne idée, dit enfin James. Sans toi, on aurait tout abandonné. Et c'est une bonne idée de l'arrêter.

– Tu ne m'en veux pas ?

– Pour quoi ? Pour avoir eu une idée qui a marché ? Tu avais peur pour nous trois. Je ne peux pas t'en vouloir pour ça.

Dan hocha la tête, longuement. Il ouvrit son carnet, tourna quelques pages, en arracha une qu'il tendit à James. Dessus, une ligne unique, de sa petite écriture serrée : *Règle 14 : on ne se cache plus.*

– Je voulais te la montrer avant qu'on la discute. Ce sera la dernière.

—▬▬▮▬▬—

Ils en parlèrent d'abord à deux, assis sur le muret, jusqu'à ce qu'Aaron arrive à huit heures moins le quart, avec trois croissants et une mine de fin de nuit. Il les regarda tour à tour et comprit tout à la façon dont ils étaient assis.

– Vous vous êtes parlé.

– Un peu, dit Dan.

– Je peux pleurer ?

– Pas devant la boulangerie, répondit James.

– C'est une très bonne boulangerie. Ils comprendront.

Il s'assit à côté d'eux, ouvrit le sac et leur tendit à chacun une viennoiserie avec la solennité d'un officiant. Ils mangèrent sans parler dans le soleil du matin. C'était la première fois depuis des semaines qu'un petit-déjeuner ne ressemblait pas à une réunion de crise.

— ▂▃▅▃▂ —

Le dimanche, James vint dîner chez Julie et Sam, et amena quelqu'un.

Alexandra s'était changée deux fois chez elle, avait rectifié sa coiffure dans le bus, et elle tenait à la main une tarte aux pommes (pas aux poires). Elle monta les trois étages en répétant mentalement une phrase de présentation qu'elle oublia dès la porte.

Ce fut Sam qui ouvrit, un torchon sur l'épaule.

– Vous êtes la fille qui renverse de la soupe.

– Je… C'est une version des faits.

– Elle est excellente. Entrez.

Dans l'appartement flottait une odeur d'ail et de bougie à la cannelle. Un chat gris la jaugea avec méfiance depuis le radiateur, et à l'autre bout de la pièce, une jeune femme blonde aux yeux vifs, qui avait la même fossette que James, ne se leva pas tout de suite. Elle la regarda, simplement, avec cette attention sérieuse des gens qui ont beaucoup observé avant de parler.

– Vous êtes celle qui a lu le spectrogramme jusqu'au bout.

– Je suis celle qui a lu la clé jusqu'au bout, avoua Alexandra. Ce qui est moins honorable.

– Moins honorable, et plus utile.

Julie se leva, vint vers elle et lui prit la tarte des mains avec un sourire que James reconnut, un sourire qu'il ne lui avait pas vu depuis longtemps.

– Merci d'avoir attendu, dit-elle à voix basse. Pour lui.

Alexandra ne trouva pas de réponse. Elle hocha la tête, avec l'étrange impression d'avoir passé un examen dont personne ne lui avait donné le programme.

Ils dînèrent à quatre, le chat sur les genoux de Sam, qui raconta l'histoire d'un petit garçon persuadé que sa mère était une sirène et qui refusait de s'en laisser dissuader, puis celle d'un autre qui avait demandé à la directrice si elle était vraiment « un adulte ». Julie imita le patron de la boutique, avec un accent qui fit rire Alexandra aux larmes. James parlait à peine. Il regardait les trois femmes rire autour de la table, avec l'expression de quelqu'un qui contemple un tableau qu'il n'a pas peint et qui lui appartient pourtant un peu.

– J'ai une question, dit Sam, au moment du café.

– Je ne réponds jamais aux questions de ce genre, prévint Alexandra.

– Elle n'est pas de ce genre. Elle est pratique : qu'est-ce qu'on fait pour Fred ?

Le silence qui suivit n'avait rien de gêné. Julie posa sa tasse.

– Je voulais en parler. Pas pour décider à la place de qui que ce soit. Pour qu'on le fasse tous ensemble.

— ▬▬▙▬▬ —

Ils se retrouvèrent à six au sous-sol le lundi soir : James, Aaron, Dan, Alexandra et, pour la première fois, Julie et Sam, qui s'assirent côte à côte sur le vieux canapé en faisant semblant de ne pas être impressionnées.

Dan avait installé un tableau blanc. Il y avait écrit, en lettres capitales : *COMMENT ON LE DIT.*

– Le délai de Fred se termine jeudi. Il nous reste trois jours. Si on ne fait rien, il parle, ou il vend, ou il écrit à la presse. Dans tous les cas, c'est lui qui contrôle l'histoire. Si on parle avant lui, il n'a plus rien à vendre.

– On parle comment ? demanda Aaron.

– Un message d'abord, un seul, pour annoncer que la vérité arrive. Mais ça ne suffira pas, dit Alexandra. Vous avez menti par écrit pendant des mois. Si vous avouez par écrit, on croira que c'est encore une mise en scène. Il faut une preuve qui se voie et s'entende.

– Un concert, dit Julie.

Tout le monde se tourna vers elle.

– Je l'ai pensé, ces derniers jours. Vous avez dit à des millions de gens que vous étiez une IA. Comment prouver le contraire ? Vous montez sur scène devant eux, sans avatars. La musique prouve ce que les mots ne prouvent pas.

– Un direct, murmura Dan. Un vrai.

– Sans filet, ajouta Aaron, les yeux brillants. Avec de vrais instruments, de vrais bras, un vrai mal de dos.

– Dans trois jours ? demanda Sam.

– Impossible, dit Dan. Une salle, une sono, une billetterie, il faut des mois.

– Alors on ne monte pas sur notre scène, dit Alexandra. On monte sur une qui existe déjà. Dans dix jours, il y a Signal. Une soirée en direct, retransmise sur toutes les plateformes, pour des artistes qui n'ont jamais eu de label. Une fille qui chante dans sa chambre avec deux millions d'abonnés, un duo découvert sur une vidéo de rue, un pianiste qui enregistre sur un mini-clavier dans sa voiture. Et trois ou quatre

virtuels, pour la curiosité. Je connais un peu la régisseuse. Illusion est en tête des écoutes, et personne ne vous a encore entendus en direct. On vous proposera le créneau des virtuels.

– Ils vont croire qu'on est une IA qui jouera sur scène, dit Aaron. Comment ils font ?

– Comme les autres virtuels, répondit Dan, qui avait déjà sorti son carnet. Les artistes réels jouent à visage découvert, les virtuels restent dans leur écran. Pour nous, ce sera un grand voile de tulle devant la scène, les avatars projetés dessus, les pistes qui tournent. Personne ne se posera de questions. Et derrière…

– Derrière, c'est nous, acheva James.

– Une ou deux chansons sous le voile. Les avatars bougent à la seconde près parce que je les cale sur ce que vous jouez vraiment. Au troisième morceau, le voile tombe.

Un silence, puis Aaron éclata d'un rire silencieux, les épaules secouées.

– Les organisateurs vont être furieux.

– Ou ravis, dit Julie. Ça se joue dans les deux sens.

– Et Fred ? demanda Sam.

– Fred aura reçu notre message avant, dit James. Une interview, demain ou après-demain : je dis que quelqu'un nous menace, que nous ne céderons pas, et que le monde saura la vérité en direct, bientôt. Il comprendra qu'il a perdu la main avant d'avoir eu le temps de s'en servir.

Julie reprit la parole, doucement.

– Il y a une chose que je voulais dire.

Elle regarda James.

– J'ai dit à mon frère que je décidais seule de ce qui se dit sur moi. Je le répète devant vous. Si Fred parle, si on me questionne, si quelqu'un veut savoir ce qui s'est passé, c'est à moi de choisir. Pas à vous, pas à lui, pas à la presse.

– Ça ne se discute pas, dit Aaron.

– Je sais. Mais je voulais l'entendre.

– C'est entendu, dit Dan.

– C'est entendu, répéta Alexandra.

– C'est entendu, murmura Sam, et elle posa sa main sur celle de Julie.

James n'ajouta rien. Il baissa un peu la tête, comme on le fait devant une promesse qu'on tiendra.

— ▬▪▬▪ —

Dan écrivit sur le tableau, au feutre noir, sous la première ligne : *Étape 1 : interview. Étape 2 : concert. Étape 3 : on le dit en live.*

Un petit silence. Aaron, qui s'était remis à rire sans bruit, essuya une larme du revers de la main.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda Dan.

– J'ai pensé à la cour. Le jour où on s'est rencontrés. Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? « T'as des chewing-gums ? »

– Je m'en souviens.

– C'était la phrase la plus stupide de ma vie.

– C'était aussi la meilleure, dit Dan.

Ils se regardèrent. Sur le canapé, Sam serra plus fort la main de Julie, sans bien comprendre pourquoi.

James parcourut la pièce des yeux, les visages, les mains posées sur les genoux. Six personnes dans un sous-sol qui sentait la poussière chaude et le café froid, avec une liste de studios barrés au mur, un tableau blanc, et une promesse faite en riant des mois plus tôt.

– Aaron. Tu te rappelles ce que tu m'as promis ?

– Le jour où ça marche, on le dit, récita Aaron. Je m'en souviens, c'est moi qui l'ai dite.

– Alors on y est.

– On y est.

Il prit une baguette. Il frappa une fois, doucement, sur la caisse claire. Un son très simple, sec et net, qui résonna jusqu'au fond de la pièce.

– Dis-le, souffla Julie, tout bas.

James regarda ses amis.

– Dans une dizaine de jours, dit-il, on arrête de se cacher.

Chapitre 24 : Le monstre d'une chanson

Il demanda la permission avant d'écrire une seule ligne.

C'était un mardi soir, dans la cuisine de Julie et Sam. Sam avait trouvé un prétexte pour aller promener Muscade en laisse, ce qui n'avait jamais été dans les habitudes du chat, et James se retrouva seul avec sa sœur, une feuille pliée en quatre dans la poche, les doigts moites à force de la serrer.

— Je dois faire une interview demain. Pour Fred.

— Je sais.

— Je voudrais parler d'une chanson. *Celui qui sourit.* Tu la connais.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle la connaissait, en effet. Elle l'avait entendue en boucle, un hiver, dans la salle de bain, sans jamais chanter le refrain, parce qu'il parlait d'un garçon qui riait quand les autres avaient peur. Elle n'en avait jamais parlé à personne. Elle avait seulement compris.

— Je ne te nomme pas, reprit James. Je ne dis rien de ce qui s'est passé. Je dis qu'une personne nous menace, que cette personne est dans cette chanson, et qu'elle s'y reconnaîtra. Rien de plus.

Il déplia la feuille et la posa sur la table. Julie la lut lentement, deux fois, un doigt sous chaque ligne, comme elle le faisait enfant avec ses devoirs.

— Tu ne dis pas qui.

— Non.

— Tu ne dis pas pourquoi.

– Non.

– Alors c'est exactement ce que je voulais.

Elle lui rendit la feuille. Ses mains ne tremblaient pas.

– Vas-y. Je regarderai avec Sam.

—▬▬▮▬▬—

L'interview eut lieu le lendemain à vingt heures, sur le site d'un grand magazine culturel qui avait fait d'Illusion sa couverture du mois. Une journaliste, Claire Aubry, poserait ses questions par écrit, en direct, et les avatars répondraient en texte sous leur portrait animé, avec les voix de synthèse choisies par Dan.

Celui-ci était assis au centre, devant son clavier, comme pour toutes les autres. Aaron se tenait derrière lui, les bras croisés, et James à sa droite, un deuxième clavier sur les genoux. C'était la première fois qu'il tapait lui-même ses réponses.

– Règle quatorze, murmura Dan, sans le regarder. Tu écris, je valide. Je ne corrige rien.

– Tu es sûr ?

– Non. Mais je me tais.

La première question arriva à vingt heures deux. *Une rumeur circule : Vox serait humain. Que répondez-vous ?*

Dan leva les mains. James posa les siennes sur les touches. Il laissa passer quelques secondes, puis écrivit :

Vox *: Une rumeur se tait quand on lui donne de quoi s'appuyer. Nous ne dirons rien aujourd'hui. Mais nous dirons bientôt quelque chose, et ce sera vu par tous.*

– Elle va relancer, souffla Aaron.

Elle relança. *Qu'entendez-vous par « vu par tous » ?*

Vox *: Dans une dizaine de jours, vous aurez la réponse. Sur scène, en direct, sans filet.*

Aaron retint son souffle. Dan, imperturbable, appuya sur *Envoyer*. Quelques secondes plus tard, le chat de l'émission s'embrasa : des centaines de messages, des points d'exclamation, des « non mais attendez », quelqu'un qui avait écrit en capitales *ILS VONT JOUER ??*

La troisième question, plus lente, plus précautionneuse, fut celle qu'ils attendaient sans le savoir.

On dit qu'Illusion aurait reçu des menaces. Est-ce vrai ?

James n'avait rien prévu de ce genre. Il se tourna vers Dan, qui lui renvoya un regard vide : aucune fuite, aucun journaliste n'était au courant. La question venait de nulle part, d'une intuition de Claire Aubry ou d'un simple coup de chance. Il fixa le clavier. Il tapa.

Vox *: Oui. Quelqu'un nous a demandé de l'argent. Nous ne paierons pas.*

Il fit une pause. Sur l'écran, trois silhouettes dessinées souriaient, impassibles. Il pensa à une pièce aux murs blancs, à un couloir, à Julie qui, à cette heure-ci, devait être assise sur son canapé, les genoux repliés, la main dans celle de Sam.

Vox *: Cette personne est peut-être en train de nous lire. Elle est dans l'une de nos chansons, « Celui qui sourit ». Elle s'y reconnaîtra. Pour les autres, elle n'a pas besoin d'avoir de nom.*

Vox *: Si elle veut le dire à voix haute, c'est son droit. Je doute qu'elle le fasse.*

Il n'ajouta rien. Dan valida, d'un doigt, très doucement, comme on referme une porte pour ne pas réveiller quelqu'un.

Les réactions affluèrent plus lentement, cette fois. Il y eut un silence dans le chat, ce silence particulier d'une foule qui lit. Puis les messages reprirent, d'abord

prudents. *Quelqu'un connaît la chanson ? C'est laquelle ? « Celui qui sourit » ? Je viens de la mettre. Mon Dieu.*

– Tu l'as dit, murmura Aaron, très bas.

– Je l'ai dit.

Il avait les mains moites et le souffle court, comme après un déménagement de piano. Mais quelque chose, sous ses côtes, était plus léger qu'avant.



Julie lut les trois messages à voix haute, sur le canapé, d'un ton neutre. Quand elle arriva à *Celui qui sourit*, elle s'arrêta.

– Ça va ? demanda Sam.

– Oui.

Elle l'avait dit sans mentir. Elle regardait l'écran de son téléphone, où la page du magazine continuait de défiler, et pensait à une salle de bain, à un hiver, à cette chanson qu'elle avait écoutée sans jamais la chanter. Elle avait compris, à l'époque, de qui parlait le refrain. Elle avait compris que son frère l'avait écrit pour elle, sans le dire, et qu'elle n'avait pas eu les mots pour le remercier.

– Il ne m'a pas nommée.

– Non.

– Il n'a même pas dit qu'il y avait quelqu'un à protéger.

– Non.

– Et pourtant, tous ceux qui nous ont connus vont comprendre.

Sam ne répondit pas. Elle lui serra la main, un peu plus fort.

Julie se leva, alla à la fenêtre, regarda la rue. Un homme promenait un chien, une voiture passait, la vie continuait. Elle ressentit quelque chose d'étrange : ni

soulagement ni peur, mais un début de force, de celles qu'on ne sait pas nommer avant d'en avoir besoin.

Elle prit son téléphone et écrivit à James : *Merci de ne pas avoir dit mon nom.*

La réponse vint en moins d'une minute : *Je ne le dirai jamais sans que tu me le demandes.*

Elle sourit. Elle posa le téléphone sur l'appui de la fenêtre et resta là, longtemps, à regarder les lumières de la ville, avec l'impression qu'une porte venait de s'ouvrir, très doucement, et qu'elle seule déciderait quand la franchir.

—▂▃▅▃▂—

Le jeudi passa sans que rien n'arrive.

Dan avait installé ses alertes, ses filtres, ses veilles. L'adresse jetable de Fred était morte, et aucun message nouveau n'était venu sur la boîte de contact d'Illusion. À minuit, l'échéance tomba, comme un pont qu'on franchit sans s'en apercevoir.

– Il se tait, constata Dan, en regardant l'écran vide.

– Pourquoi ? demanda Aaron.

– Parce qu'il est coincé. S'il écrit pour dire « c'est de moi qu'il parle », il avoue ce qu'il a fait. S'il vend l'histoire à la presse, il devra expliquer pourquoi la chanson le concerne. Chaque porte qu'il ouvre le dénonce un peu plus.

– Il n'a plus de levier, dit James.

– Il en a encore un, nuança Dan. Mais plus aucun moyen de s'en servir.

Ils restèrent un moment silencieux dans le sous-sol, avec le tableau blanc, les trois étapes, le gobelet de café d'Alexandra oublié sur l'ampli la dernière fois. Elle arriva à vingt-deux heures, essoufflée, un sac à l'épaule, et annonça sans préambule :

– Ils ont dit oui.

– Qui ? demanda Aaron.

– Signal. La régisseuse m'a rappelée vers dix-sept heures.

– Et alors ?

– Alors, répondit-elle en retirant son manteau avec une lenteur qui faisait durer le plaisir, elle m'a demandé si vous viendriez comme les autres virtuels, affiché à l'écran. J'ai dit qu'il nous fallait carte blanche pour ça. Elle m'a répondu que ça faisait des semaines que le public réclamait Illusion en live et que c'était OK.

Aaron éclata d'un rire franc, qui fit sursauter Dan.

– Ils vont avoir une surprise.

– Ils vont avoir la meilleure surprise de leur carrière, corrigea Dan, qui avait ouvert son carnet. Le voile, les projecteurs, la synchronisation. Dix jours.

– Neuf, rectifia Alexandra. Il est minuit passé.

Dan leva la tête, regarda l'horloge et sourit, très lentement, ce qui lui arrivait rarement.

– Neuf, alors.

James regarda ses amis, la pièce, le tableau où brillait la dernière ligne. *Étape 3 : on le dit en live.* Il sentit le poids de ce qui venait, la peur, le tremblement dans ses mains. Mais pour la première fois depuis des mois, il n'avait plus envie de se taire.

Chapitre 25 : Le concert

La salle s'appelait Le Hangar, et elle sentait déjà la bière tiède, la sueur et le câble surchauffé. Deux mille personnes dans la fosse, des caméras sur des grues, un compteur affiché au-dessus de la scène : des centaines de milliers de spectateurs en ligne, qui grimpaient de minute en minute. Alexandra, debout dans les coulisses, fixait le rideau en s'efforçant de respirer correctement, les ongles plantés dans ses paumes.

La soirée avait commencé trois heures plus tôt, et elle ne ressemblait à aucune autre. Une jeune femme en pull trop grand avait joué seule à la guitare, les yeux fermés, devant une foule qui connaissait ses chansons par cœur. Un duo de musiciens de rue, découverts sur une vidéo tournée dans un métro, avait fait taper dans les mains deux mille personnes en trois minutes. Un pianiste avait raconté qu'il enregistrait ses morceaux dans sa voiture, parce que c'était le seul endroit calme de son quartier. Aucun n'avait jamais eu de contrat, ni de studio, ni de producteur. Entre eux, trois actes virtuels avaient surgi sur les écrans : la chanteuse aux cheveux d'argent, le rappeur à tête de loup, un quatuor dessiné comme dans un jeu vidéo. La foule les avait applaudis avec la curiosité qu'on a pour une attraction de foire.

– Tu es verte, remarqua Aaron.

– Je suis ingénieure du son. Je suis toujours verte avant un direct.

– Tu n'es pas ingénieure du son ce soir.

– Alors je suis verte pour rien.

Il rit et lui tendit un gobelet d'eau. Derrière lui, Dan vérifiait pour la quatrième fois les nœuds de synchronisation, un ordinateur sur les genoux et une expression de pilote de chasse. James, un peu à l'écart, accordait sa guitare sans la brancher, les yeux fermés.

La régisseuse, une femme grisonnante au casque vissé sur les oreilles, était passée leur serrer la main une heure plus tôt. Elle avait été mise dans la confidence, il avait bien fallu. Depuis, son cœur oscillait entre la peur d'un mouvement de foule et la fierté de présenter en exclusivité ce groupe adulé sous son vrai visage. Elle leur avait laissé carte blanche pour n'éveiller aucun soupçon avant l'heure, alors que tout, pour les autres, avait été réglé au millimètre.

– Vous êtes le dernier créneau, avait-elle dit. Les gens ont attendu toute la soirée. Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

– Le voile, les avatars, les pistes, avait répondu Dan avec un sérieux parfait. Tout est en place.

– Parfait. Je n'ai donc rien de plus à savoir, avait-elle ajouté, en regardant ostensiblement ailleurs.

— ▬▬▮▬▬ —

À vingt-deux heures dix, les lumières de la salle s'éteignirent.

Dans l'obscurité, il y eut ce souffle collectif que produisent deux mille personnes qui ne savent pas ce qui va arriver. Puis, très lentement, un voile de tulle blanc, tendu sur toute la largeur de la scène, s'éclaira de l'intérieur. Trois silhouettes apparurent dessus, immenses, aux traits fins, aux couleurs un peu trop pures : Vox au centre, Kinetic à gauche, D4N à droite.

Des cris montèrent de la fosse. Des téléphones se levèrent par centaines. Au-dessus de la scène, le compteur des spectateurs en ligne passa, en quelques secondes, de quatre cent mille à plus d'un million.

Derrière le tulle, dans le noir, James posa les doigts sur les cordes. Il sentit Aaron, quelque part sur sa gauche, lever les baguettes. Il sentit Dan, sur sa droite, hocher la tête une seule fois.

Quatre coups sur le métal. Puis la basse arriva, et la salle se mit à vibrer.

Écoute sonna plus large que sur les enregistrements, plus lourd, plus vivant. Sur le voile, Vox ouvrait la bouche à chaque mot, avec un retard imperceptible que Dan avait réglé à la milliseconde. Dans le public, les premiers rangs hurlaient les paroles. Certains pleuraient déjà, d'une façon joyeuse et honteuse, comme on pleure quand on reconnaît quelqu'un.

Au pont, James prit son souffle. Trop tôt, exactement comme sur la clé. Il le sentit passer dans sa gorge comme une signature.

Dans les coulisses, Alexandra ferma les yeux. Elle l'avait entendu cent fois, ce souffle-là. Elle ne l'avait jamais entendu devant deux mille personnes.

Le deuxième morceau passa dans un vertige. Au troisième, Dan leva les yeux vers James. Celui-ci hocha la tête.

Les premières notes d'*Un souffle dans ma voix* s'élevèrent, plus lentes, plus nues, portées par la guitare claire. Sur le voile, Vox chantait, calme, les yeux presque fermés. Et le tulle, très doucement, commença à monter.

—▂▃▅▃▂—

Il y eut d'abord la surprise, puis la stupeur, qui gagna la salle et bien plus loin encore.

Le voile s'éleva en quelques secondes, comme un rideau de théâtre, et ce qui apparut derrière n'avait rien de numérique. Un grand garçon blond derrière une batterie, trempé de sueur, une baguette à la main. Un autre, plus petit, à lunettes,

penché sur une guitare. Et au centre, devant le micro, un homme brun, la chemise en jean ouverte sous la veste noire, qui continuait de chanter.

Personne ne cria. Pas encore. Deux mille personnes regardaient la scène avec une profonde incompréhension, comme on regarde un décor qui se retourne.

– Ce sont des acteurs, murmura quelqu'un.

– C'est un hologramme.

– C'est un montage, ils ont mis des gens derrière l'écran.

James chanta le refrain jusqu'au bout. Sa voix, un peu rauque, avait ce grain que tout le monde connaissait, et pourtant elle ne ressemblait à rien de ce qu'on avait entendu sur les écrans. Elle respirait. Elle tremblait aux endroits où elle devait trembler. Elle s'arrêtait parfois un quart de seconde pour reprendre un souffle qui n'avait rien de synthétique.

Au dernier accord, il laissa le silence retomber et posa la main sur le micro.

– Bonsoir.

Sa voix, sans la musique, parut plus petite. Elle remplit pourtant toute la salle.

– Nous ne sommes pas une intelligence artificielle. Nous sommes trois amis qui jouent ensemble depuis dix ans dans un sous-sol. Je m'appelle James. Lui, c'est Aaron. Lui, c'est Dan.

Aaron leva une baguette, avec un petit salut de la main qui, chez lui, valait une profession de foi. Dan ne bougea pas. Il regardait la foule, les mains crispées sur ses cordes, le visage blême, et pourtant calme.

– Nous avons menti, reprit James. Pas sur la musique : sur qui la fait. Nous avons frappé à des dizaines de portes. Personne ne nous a écoutés. Alors nous avons pris trois dessins, et nous les avons mis devant nous. Et aujourd'hui, vous nous écoutez enfin.

Un murmure parcourut la salle, plus fort cette fois.

– Je ne vous demande pas de nous croire sur parole. À votre place, je ne le ferais pas non plus.

— ▬▬▮▬▬ —

Dan se leva, son ordinateur sous le bras, et le brancha sur le projecteur central. L'écran géant, qui avait montré les avatars quelques instants plus tôt, afficha un fichier audio : une onde sonore, avec des dates, des noms, des numéros de version.

– Il y a quelqu'un ici qui peut le prouver mieux que nous, annonça James. Quelqu'un dont le nom n'est dans aucun crédit.

Dans les coulisses, Alexandra se figea. Ses jambes étaient lourdes, ses mains glacées. Elle voulut reculer d'un pas et sentit une paume dans son dos, petite et solide, qui la poussait très doucement vers la lumière.

– Vas-y, souffla Julie.

Elle ne savait pas comment Julie était arrivée jusque-là. Elle avait dû traverser la salle avec Sam, trouver la petite porte du personnel, dire trois mots au régisseur. Elle avait cette expression qu'Alexandra lui avait vue au sous-sol : celle de quelqu'un qui n'a plus peur d'être de leur côté.

Alexandra avança.

Le projecteur la saisit au bout de trois pas. Elle sentit l'air chaud sur son visage, le regard de deux mille personnes, un bourdonnement dans les oreilles qui ressemblait à un spectrogramme. Elle tenait dans sa main droite une petite clé grise, au marqueur à moitié effacé. Elle monta les trois marches, s'arrêta au bord de la scène, et s'aperçut qu'elle ne savait plus ce qu'elle avait prévu de dire.

James s'approcha. Il lui tendit le micro sans un mot.

– Je m'appelle Alexandra.

Sa voix tremblait. Elle s'en rendit compte et ne chercha pas à la contrôler.

– Je travaille au studio Spectro. Mon travail, c'est d'écouter. Il y a quelques mois, j'ai trouvé cette clé dans un ordinateur. Dessus, il y avait quatre morceaux, enregistrés avant la naissance d'*Illusion*, sous le nom de *Dead Letters*. Des démos. Des brouillons. Il y avait *Écoute*, dans une version qu'aucune machine n'aurait écrite, parce qu'elle contenait des erreurs, des hésitations.

Elle leva la clé et la brancha sur l'ordinateur de Dan. Sur l'écran géant, deux courbes apparurent côte à côte.

– Voici la voix de la clé. Voici la voix de ce soir. Les dates de création sont là, en toutes lettres, antérieures au premier morceau d'Illusion. Vous pouvez les vérifier. N'importe qui peut. C'est ce que j'ai écrit sur un forum, un soir, et personne ne m'a crue.

Elle regarda la salle, qui s'était tue.

– Ce n'est pas un programme qui a écrit ces mots. C'est un homme qui a pris son souffle un peu trop tôt, parce qu'il avait peur de ce qu'il allait dire.

Un instant de silence total. Puis, quelque part dans la fosse, un cri. Puis un autre. Puis un grondement, de plus en plus fort, qui monta comme une vague. Des gens riaient, d'autres pleuraient, un garçon grimpa sur les épaules de son voisin pour mieux voir. Sur le côté de la scène, un petit homme à moustache, venu en spectateur sans prévenir personne, avait les yeux rouges et applaudissait à tout rompre.

James reprit le micro. Il regarda Alexandra, qui tenait encore la clé comme un objet dont on ne sait plus où se débarrasser.

— ▂▃▅▃▂ —

Il restait un morceau.

James l'avait annoncé le matin même, sans explication, à Dan et à Aaron, qui n'avaient posé aucune question. Il se tenait maintenant devant le micro, sa guitare à l'épaule, et regardait les deux mille visages tournés vers lui.

– Une dernière chanson. Elle n'est jamais sortie. Elle n'existait que dans un sous-sol, et sur une clé, et nulle part ailleurs. Je l'ai écrite pour ma mère. Je ne l'ai jamais chantée devant personne.

Il se tourna vers Aaron. Il se tourna vers Dan.

– Elle s'appelle *Demain*. Et pour nous, c'est aussi *Dead Letters*.

Aaron frappa une fois, doucement, sur la caisse claire. Dan posa ses doigts sur les cordes. Dans la fosse, quelqu'un qui connaissait le nom, un seul, hurla de joie, et sa voix s'éteignit aussitôt, tant le silence se faisait autour de lui.

Il n'y eut ni saturation, ni basse lourde. Juste une guitare claire, presque nue, et la voix de James, qui ne ressemblait ni à celle d'*Écoute* ni à celle d'*Un souffle*.

Tout ce qu'on n'a pas dit tient dans les murs,
Dans le couloir de l'hôpital, dans l'odeur des draps.
Tu m'as dit « à demain » comme si c'était sûr.
Demain n'est jamais venu, et je l'attends encore là.

— ▂▃▅▃▂ —

Dans la salle, près de la moitié des téléphones s'étaient éteints d'eux-mêmes. Les gens écoutaient, immobiles, comme on écoute quelqu'un qui parle enfin de ce qu'il n'a jamais dit. Au premier rang, une jeune femme brune, la fossette au coin de la joue, la main dans celle d'une autre, avait fermé les yeux. Elle ne pleurait pas. Elle écoutait un garçon de quinze ans, dans un sous-sol, qui chantait pour ne pas se perdre, et qui, dix ans plus tard, n'avait plus besoin de le faire seul.

Au dernier accord, James laissa la note s'éteindre.

Il n'y eut pas d'applaudissements tout de suite. Il y eut un long silence, plein, respectueux, de ceux qu'on ne reçoit que rarement. Puis la salle entière se leva, d'un seul mouvement, et le bruit qui monta ressemblait à une marée qui revient.

James baissa la tête, ferma les yeux, et sentit quelque chose d'immense et de très simple descendre dans sa poitrine. Il pensa à sa mère. Il pensa à Julie. Il pensa que, pour la première fois de sa vie, il avait pris son souffle au bon moment.

Demain (Dead letters)

[Intro]

Tout ce qu'on n'a pas dit tient dans les murs,
Dans le couloir de l'hôpital, dans l'odeur des draps.

[Verse 1]

Tu m'as dit « à demain » comme si c'était sûr.
Demain n'est jamais venu, et je l'attends encore là.

[Verse 2]

Ton manteau est resté longtemps dans l'entrée,
Ta tasse sur l'évier, ton nom sur la sonnette.
Je faisais semblant que tu pouvais rentrer,
Pour ne pas voir la maison devenir muette.

[Chorus]

Je t'écris des lettres qui n'arrivent pas,
Sans timbre, sans adresse, sans rien au bout.
Je te dis tout bas ce que je n'ai pas dit là-bas,
Des lettres mortes, que j'écris malgré tout.

[Verse 3]

Ma sœur me tenait la main sans comprendre,
Elle avait douze ans, et le silence pour toute voix.
On est restés debout, trop petits pour entendre
Que le monde continue sans toi.

[Chorus]

Je t'écris des lettres qui n'arrivent pas,
Sans timbre, sans adresse, sans rien au bout.
Je te dis tout bas ce que je n'ai pas dit là-bas,
Des lettres mortes, que j'écris malgré tout.

[Bridge]

Je ne me souviens plus très bien de ta voix,

Seulement qu'elle riait, quand tout était encore à dire.

Si j'avais su, je serais resté près de toi,

Pour apprendre par cœur ce qu'on ne peut plus réécrire.

[Final Chorus]

Je t'écris des lettres qui n'arrivent pas,

Mais ce soir, je les lis devant tout le monde.

Je te dis tout haut ce que je n'ai pas dit là-bas,

Et peut-être qu'au bout, quelqu'un me réponde.

[Outro]

Demain n'est jamais venu, mais je suis encore là.

Chapitre 26 : Les suites

Le lendemain matin, le monde avait deux avis sur eux, et ils étaient contradictoires.

Dan les lut à voix haute dans le sous-sol, assis devant son clavier, entouré de trois écrans et d'un gobelet de café qu'il avait cessé de boire vers cinq heures. Il avait l'air d'un homme qui a traversé une tempête sur un radeau et qui s'étonne de voir la côte.

– « Illusion : le plus beau mensonge de la décennie », cita-t-il. Celui-là, c'est le magazine culturel. Claire Aubry, que tu connais. Elle écrit que l'imposture a duré onze mois et que, pour une fois, elle a servi la vérité.

– Et les autres ? demanda Aaron.

– « Escroquerie à grande échelle : le groupe qui a trompé des millions d'auditeurs ». Celui-ci réclame que les plateformes les suppriment. Un autre parle de « manipulation émotionnelle industrielle ». Il y a une pétition, dix mille signatures. Et il y a ça.

Il tourna l'écran vers eux. Un message, parmi des milliers : *J'ai pleuré sur une chanson que je croyais écrite par un programme. Je suis furieuse d'avoir été trompée, mais je n'ai jamais rien écouté d'aussi vrai.*

– Les deux, dit James, d'une voix éraillée.

– Les deux. Beaucoup de gens sont en colère, et beaucoup restent. Les écoutes ont triplé depuis hier soir. Je n'ai jamais vu une courbe pareille. Et il y a aussi ça. Le

pianiste de Signal a écrit un seul message : « Merci d'avoir prouvé qu'on pouvait encore être entendu en étant vrai. »

Aaron se laissa tomber contre l'ampli.

– On est le scandale de la semaine.

– On est une histoire, rectifia Dan. Ça dure plus longtemps.

Il hésita, puis reprit, moins pour eux que pour l'écran :

– Une machine peut écrire une chanson. Elle ne peut pas avoir besoin de l'écrire.

Personne ne répondit. Aaron regarda ses baguettes, James regarda le tableau blanc et sa troisième étape, et dans le sous-sol, le silence dura le temps qu'il faut pour que ce soit vrai.

— ▬▬▬▬ —

Aaron rendit son badge à l'entrepôt le lundi suivant, après des années de colis, avec une lettre de démission qu'il avait recopiée deux fois pour en effacer les fautes.

Bastien l'attendait devant les casiers, les bras croisés, avec un sourire énorme et l'expression d'un justicier qui démasque un criminel.

– Je le savais.

– Tu ne savais rien du tout.

– Le mal de dos ! Les colis ! Le rythme sur le gobelet ! Je t'ai dit dès le premier jour que tu tapais le rythme exact.

– Tu as dit juste que je tapais le rythme.

– C'est pareil. Je le savais.

– Tu m'as dit : « Bah, c'est des statistiques. »

– Ça, c'est toi.

Aaron éclata de rire, et Bastien le prit dans ses bras avec une force de déménageur. Ils restèrent un moment ainsi, au milieu des étagères, deux hommes qui ne trouvaient pas leurs mots. Quand ils se séparèrent, Bastien lui tendit une carte : quarante collègues l'avaient signée, avec une baguette dessinée en haut.

— C'est quoi, la dernière ligne ?

— « Ne nous oublie pas quand tu seras célèbre. »

— Je serai surtout fatigué.

— Alors ne nous oublie pas quand tu seras fatigué.

— ▂▃▅▃▂ —

Le réalisateur les convoqua un jeudi, dans un petit bureau encombré de scénarios et de tasses vides, au dernier étage d'un immeuble que James trouva étrangement familier. Mathieu Tardieu avait la soixantaine, les cheveux gris en désordre, des lunettes qu'il repoussait toutes les trois minutes. Il se leva pour leur serrer la main, un par un, en les regardant dans les yeux.

— Vous avez été la meilleure rencontre de mon année. J'ai gardé votre message, d'ailleurs. « Nous étudions votre proposition. » Il y avait un souffle derrière.

— Vous saviez ? demanda Dan.

— Je soupçonnais. Quand on travaille trente ans avec des musiciens, on reconnaît ceux qui hésitent. Une machine ne réfléchit pas avant de répondre qu'elle réfléchit.

Il les fit asseoir, sortit les contrats d'un classeur et les posa sur la table sans les leur tendre.

— Je ne veux plus les droits du catalogue. Je veux trois chansons pour mon film, composées par vous, sous vos noms. Vos vrais noms, sur l'affiche. Vous gardez toute la propriété. Vallée Productions paiera ce que vous demanderez, dans une fourchette décente.

– Pourquoi ? demanda James.

– Parce que *Les Heures froides* parle aussi d'un homme qui n'a jamais dit à sa fille ce qu'il avait sur le cœur. J'ai cherché pendant deux ans la musique qui pourrait porter ça. Quand je l'ai entendue, je croyais qu'elle venait d'une IA. Je me suis dit que je perdais la tête.

Il prit un stylo, le tendit à James.

– Vous pouvez dire non. Je ne vous en voudrai pas.

James regarda le contrat. Il regarda Aaron, qui avait les yeux brillants, puis Dan, qui relisait déjà les clauses à toute vitesse, et il sentit, très loin, une pensée qu'il aurait voulu garder pour plus tard : il y a un an à peine, personne ne voulait de nous.

– Je voudrais ajouter une ligne.

– Laquelle ?

– Le nom d'Alexandra au générique. Ingénieure du son, mixage et mastering. Elle n'a jamais eu son nom nulle part.

Tardieu sourit et nota quelque chose dans la marge.

– C'est comme si c'était déjà fait.

— ▬▬▬ —

Fred ne se manifesta jamais.

Dan avait mis en place toutes ses veilles pendant des semaines, sur toutes les adresses et tous les forums. Rien ne vint, pas un message, pas une ligne, pas une rumeur. Le jour où l'ancien compte *archiviste_du_metal* fut supprimé à son tour, il souffla enfin.

– Ça veut dire quoi ?

– Ça veut dire qu'il a compris. Si quelqu'un dit « c'est de moi qu'il parle », il devient le monstre de la chanson. Il vaut mieux qu'il reste un inconnu parmi des millions de gens qui se demandent de qui il s'agit.

– Il peut revenir.

– Peut-être.

– Et alors ?

– Alors on le saura à temps. Cette fois, on ne se cache plus.

James ne répondit rien. Il pensait à une pièce aux murs blancs, à un couloir, à tout ce qu'il avait cru devoir porter seul. On ne guérit pas d'un coup, se dit-il, mais il y a des soirs où le poids change de place. Il ne chercha pas à savoir où Fred vivait, ni ce qu'il faisait de ses nuits. Pour la première fois, ce n'était plus son affaire.

— ▂▃▅▃▂ —

Leur père attendait Julie devant la boutique, un soir, à l'heure de la fermeture.

Elle le reconnut de loin, à sa façon de se tenir, les mains dans les poches, comme un homme qui ne sait pas s'il a le droit d'être là. Il avait vieilli. Ses cheveux avaient blanchi aux tempes, et il portait un manteau qu'elle ne lui connaissait pas.

Elle s'arrêta à trois mètres, le sac contre la hanche. Il ne s'avança pas.

– J'ai vu le concert.

– Je sais.

– Il y avait la chanson. Celle pour votre mère.

– Oui.

– Je ne savais pas qu'il l'avait écrite. Ni celle de… du…

Un silence. Julie regardait ce visage qu'elle avait cherché à ne plus voir pendant dix ans, et elle se demanda ce qu'elle voulait lui dire. Elle avait imaginé cette conversation si souvent, sans jamais rien préparer.

– Tu ne m'as pas crue.

– Julie…

– Je ne te demande pas de te justifier. Je te dis ce qui s'est passé : tu ne m'as pas crue, et tu n'as rien dit. Pendant dix ans. Ce n'est pas la même chose que de ne pas savoir.

Il baissa la tête. Elle vit ses épaules s'affaisser, comme un pilier qui retient le monde depuis trop longtemps.

– Je sais, murmura-t-il.

Elle attendit qu'il ajoute quelque chose. Il ne dit rien d'autre, et ce silence valait peut-être tous les discours. Elle serra les doigts sur la bandoulière de son sac.

– Je ne suis pas prête à ce que tu reviennes dans ma vie. Je ne sais pas si je le serai un jour. Mais je voulais que tu le saches. À voix haute. Et que personne ne le dise à ma place.

– D'accord.

– Ce n'est pas un pardon.

Elle fit demi-tour sans attendre sa réponse et marcha vers l'arrêt de bus. Elle ne se retourna pas. Ses jambes étaient un peu molles, son cœur trop rapide, et sous tout cela il y avait quelque chose de très calme qu'elle n'avait jamais connu : le poids d'une chose dite, enfin, par elle seule.

Elle sortit son téléphone et écrivit à son frère. Il répondit tout de suite : *Je suis là.* Elle sourit, et monta dans le bus.

— ▂▃▅▃▂ —

Alexandra ouvrit la porte de Spectro le matin suivant, comme tous les matins, avec la même tasse de thé et le même petit nœud dans l'estomac. Étienne était déjà là, assis à son bureau, un sandwich à la main.

– J'étais au Hangar, dit-il, sans lever les yeux de son écran.

– Je t'ai vu.

– Tu m'as vu ?

– Tu applaudissais très fort, pour quelqu'un qui n'applaudit jamais.

Il haussa les épaules. Il y eut, au coin de sa moustache, ce petit mouvement qu'elle connaissait, et il posa son sandwich.

– J'ai fait une chose. J'ai changé la plaque. Avec mon imprimante 3D, à la va-vite, mais…

– Quelle plaque ?

– Celle de la porte.

Elle sortit, regarda. La plaque discrète, qui disait seulement SPECTRO, avait été remplacée pendant la nuit. Dessous, en lettres plus petites : *Studio Spectro, direction artistique : Alexandra Moreau.*

Elle resta longtemps devant, la tasse de thé qui refroidissait dans sa main.

– Je ne le méritais pas, dit-elle en rentrant.

– Je ne suis pas d'accord.

– Étienne…

– Cinq ans. Cinq ans que tu mixes des disques qui portent mon nom. Je ne t'ai jamais rien demandé, et toi, tu ne m'as jamais rien dit. Ce n'est pas normal. Il m'a fallu un concert pour m'en apercevoir.

Elle ne répondit pas. Elle posa sa tasse, ôta son manteau et s'assit à sa console. Sur l'écran, un nouveau mixage attendait. Elle mit ses écouteurs et, pendant quelques secondes, ne fit rien.

Puis elle sourit, très doucement, et le câble de son casque, resté accroché au dossier de la chaise, tira la chaise, qui tira la tasse. Elle regarda la tasse osciller au bord de la table et la rattrapa au dernier moment, avec le calme d'une artificière.

– Rien n'est tombé, dit Étienne, qui n'avait pas levé les yeux.

– Rien n'est tombé, confirma-t-elle.

Chapitre 27 : Épilogue

Un mois après Signal, le studio de Spectro avait déjà changé de visage. La petite pièce avait été aménagée : de nouvelles enceintes, un canapé neuf qui sentait encore le plastique, et sur l'étagère du fond, une figurine de Totoro qu'Alexandra avait sortie de son tiroir pour la mettre enfin au grand jour.

Il était vingt et une heures, un mardi de mars. Dehors, il pleuvait doucement, de cette pluie fine qui donne envie de rester derrière la fenêtre à la regarder tomber.

— On la refait, dit Alexandra, la main sur le potentiomètre.

— On l'a faite cinq fois, protesta Aaron derrière sa batterie.

— Quatre. La cinquième, c'était un faux départ.

— Elle a raison, dit Dan, un casque sur une oreille, l'autre dégagée. Tu ralentis.

— Je ne ralentis pas.

— Cent vingt-huit.

— Je ne… Aaron se tut, regarda sa propre pédale, et la fixa avec cet air blessé et théâtral qu'il avait toujours quand il savait avoir perdu. D'accord.

Dans la cabine, derrière la vitre, James rit. Il ajusta la sangle de sa guitare, se pencha vers le micro et attendit que le silence s'installe.

Ils avaient repris leur vrai nom, *Dead Letters*, sans l'avoir décidé : il était revenu tout seul après le concert, comme un objet qu'on avait rangé trop vite. Le premier album, *À voix haute*, sortirait à la fin du printemps. Sur la pochette, ni avatar ni dessin : seulement trois visages un peu fatigués, devant une porte en bois.

Leur premier vrai concert, celui où ils joueraient enfin leurs propres chansons sous leur propre nom, aurait lieu dans quelques semaines. Il avait affiché complet en quarante minutes : mille huit cents places, dans une salle où personne n'avait jamais joué sans label. Sam avait dessiné l'affiche avec les enfants de sa classe, ce qui expliquait les dinosaures. Julie avait appelé la billetterie pour savoir s'il restait des places, et on lui avait répondu, très poliment, qu'elle devrait faire la queue comme tout le monde.

Julie était assise sur le canapé neuf, derrière la console, un thermos de tisane entre les mains. Elle était venue en sortant de la boutique, avec Sam, qui s'était installée à côté d'elle, assise en tailleur, et suivait la séance avec la fascination d'une maîtresse d'école devant une classe étonnamment sage. Julie écoutait, les yeux mi-clos. Elle n'avait plus besoin de parler pour que son frère sache qu'elle était là.

La chanson n'avait pas encore de titre. Elle commençait doucement, par une guitare claire, puis la voix de James, plus basse que sur les anciens morceaux, mais plus pleine aussi :

Tout ce qu'on n'a pas dit tenait dans les murs,
Aujourd'hui, ça traverse les portes.
Ce qu'on a tu devient presque sûr,
Et ce qu'on dit, c'est la voix qui l'emporte.

Quand Aaron et Dan entrèrent, au refrain, le son s'élargit d'un coup, comme une porte qu'on ouvre sur une rue. Alexandra ferma les yeux une seconde, la main toujours sur le potentiomètre, et sourit. Sur son écran, à la fin du couplet, il y avait ce petit pic net, en avance de quelques millisecondes, que James laissait toujours passer avant la phrase difficile.

Elle ne le releva pas. C'était sa signature, et plus personne ne voulait l'effacer.

—▬▪▬—

Vers vingt-trois heures, la pluie avait cessé. Dan rangeait ses câbles avec une application de notaire, Aaron cherchait de quoi manger dans le frigo, et Julie et Sam se préparaient à partir.

Julie s'arrêta sur le seuil de la cabine. Elle regarda son frère, qui rangeait sa guitare dans son étui, puis Alexandra, qui faisait semblant de vérifier une piste.

– Dis-lui, murmura-t-elle.

– Julie…

– Dis-lui, répéta-t-elle avec un petit sourire, et elle referma doucement la porte derrière elle.

James resta debout un moment, l'étui contre la jambe. Alexandra n'avait pas bougé. Elle fixait l'écran, où ne restait qu'une courbe vide, sans oser le regarder.

– Elle a le même regard que toi quand tu as raison, dit-elle enfin.

– Je sais.

Elle se leva, prit deux tasses de thé froid sur la console, les posa près du canapé, puis les reprit, sans savoir qu'en faire, avant de les reposer. Elle fouilla dans la poche de son manteau, posé sur le dossier, et en sortit un petit objet gris. Dessus, au marqueur noir à moitié effacé, un nom qu'il connaissait bien. La première lettre était un D.

– Je voulais te la rendre. Je n'aurais pas dû la garder si longtemps. Ni l'écouter.

Il la prit. Elle était légère, tiède d'avoir passé la soirée dans une poche, avec un peu de poussière dans le sillon du capuchon.

– Ce n'est pas grave.

– Si. Un peu. Je l'ai écoutée des dizaines de fois, avant de savoir qui tu étais. Je ne savais pas à qui je parlais, et pourtant j'avais l'impression que tu me parlais.

Il leva les yeux. Elle avait les joues rouges, avec cette façon de se tenir très droite qu'elle avait quand elle avait peur.

– Je ne sais pas faire ça, avoua-t-elle. Dire les choses. Je sais mesurer, comparer, décomposer, mais je ne sais pas dire. Alors je vais le faire à ma manière.

Elle prit son souffle, un peu trop tôt, avant la phrase.

– Je suis tombée amoureuse d'une voix, avant de savoir que c'était la tienne. Et quand j'ai su, je n'ai pas arrêté.

Il resta immobile. Il avait la clé dans la main, la guitare contre la jambe, et dans la poitrine quelque chose de très simple qui montait sans bruit.

– La première fois que je t'ai vue, dit-il, c'était à travers une vitre. Tu avais un casque autour du cou et tu baissais un potentiomètre. Je n'avais rien à faire là, personne ne voulait de moi, et pourtant j'ai senti quelque chose s'allumer. Une petite flamme. Je ne l'ai pas nommée. Je me suis dit que j'avais mieux à faire.

– Et maintenant ?

– Maintenant, je n'ai rien de mieux à faire.

Elle rit, une main sur la bouche, les yeux brillants. Il posa la clé sur la console et ne sut pas quoi faire de ses mains.

– Je peux ? demanda-t-il.

– Je mesurerai, dit-elle.

Il l'embrassa. Doucement, sans hâte, avec la maladresse de deux personnes qui ont longtemps attendu. Quand il se recula, elle garda les yeux fermés un moment, puis les rouvrit.

– Cent vingt-six millisecondes, murmura-t-elle.

– Tu mesures tout.

– C'est mon métier.

Ils rirent ensemble, front contre front, dans la cabine encore tiède. Il pensa à une vitre, à une salle sombre, à une seconde de regard qui avait allumé quelque chose sans bruit, un jour où il avait mieux à faire. Il pensa que les lettres mortes, parfois, finissent par arriver.

– Merci d'avoir attendu.

– Je peux attendre longtemps.

Elle posa la tête sur son épaule. Dehors, quelque part, la ville continuait ses affaires. Des gens dormaient, d'autres écoutaient de la musique, et trois visages sans avatar s'affichaient, ce soir-là, sur tous les panneaux publicitaires de la ville.

James ferma les yeux. Il sentit contre lui une respiration qui n'était pas la sienne, régulière, calme, et pour la première fois de sa vie, il n'eut besoin de rien retenir.

Il prit son souffle. Il le prit au bon moment.

FIN

Illusion

(Dead letter)

Album « A voix haute »

Découvrez l'album de sept chansons sur Youtube.

Écoute

[Verse 1]

Je parle dans des pièces où personne ne reste,
Vous hochez la tête en regardant l'heure.
Vous dites « je t'entends », ce n'est qu'un geste,
Et mon cri se dissout dans votre bonne humeur.

[Pre-Chorus]

Alors je crie plus bas pour qu'on me croie,
Je crie plus bas, et personne ne voit.

[Chorus]

Écoute, écoute-moi,
Pas mon nom, pas mon visage.
Écoute, avant que je perde ma voix,
Ce qui reste sous l'image.

[Verse 2]

J'ai frappé à des portes qui sonnaient creux,
On m'a répondu : « plus lisse, plus fort. »
Ce que j'ai à dire n'a rien de gracieux,
Ça s'arrache, ça s'écrit, ça reste, ça mord.

[Pre-Chorus]

Alors je crie plus bas pour qu'on me croie,
Je crie plus bas, et personne ne voit.

[Chorus]

Écoute, écoute-moi,
Pas mon nom, pas mon visage.
Écoute, avant que je perde ma voix,
Ce qui reste sous l'image.

[Bridge]

Si je me tais, qui dira ce que j'ai tu ?

Si je crie, qui saura ce que j'ai perdu ?

J'ai pris mon souffle trop tôt, j'ai eu peur de la phrase,

Peur du silence qui vient après et m'écrase.

[Soft Vocals]

Alors écoute…

Juste une fois…

Écoute.

[Final Chorus]

Écoute, écoute-moi,

Pas mon nom, pas mon visage.

Écoute-moi une dernière fois,

Et entends ce qui bat sous l'image.

[Outro]

Écoute-moi…

Un souffle dans ma voix

[Intro]

[Verse 1]

Quelqu'un compte mes souffles à l'autre bout de la nuit,
Sans connaître mon visage, sans savoir qui je suis.
Elle lit dans mes silences tout ce que je n'ai pas dit,
Et sans rien savoir de moi, c'est la seule qui m'a compris.

[Pre-Chorus]

Je retenais mon souffle depuis tant d'années,
Si bien enfermé que j'avais fini par l'oublier.

[Chorus]

Il y a un souffle dans ma voix
Que personne n'avait entendu.
Il y a un souffle, et c'est toi
Qui l'as enfin reconnu.

[Verse 2]

Dix ans que je ferme la porte à double tour,
Pour que rien de ce qui m'a fait mal ne revienne.
Dix ans que je me répète : « plus tard, un autre jour »,
Alors qu'il suffisait qu'une main prenne la mienne.

[Pre-Chorus]

Je retenais mon souffle depuis tant d'années,
Si bien enfermé que j'avais fini par l'oublier.

[Chorus]

Il y a un souffle dans ma voix
Que personne n'avait entendu.
Il y a un souffle, et c'est toi
Qui l'as enfin reconnu.

[Bridge]

Cette fois, je prends mon souffle au bon moment,

Je n'ai plus peur de la phrase qui suit.

Si je tremble, que ce soit doucement,

Et si je parle, que ce soit aujourd'hui.

[Soft Vocals]

Respire.

Je suis là.

[Final Chorus]

Il y a un souffle dans ma voix,

Je n'ai plus à le cacher.

Il y a un souffle, et c'est moi

Qui l'ai laissé passer.

[Outro]

Qui l'ai laissé passer…

Je n'étais pas là

[Verse 1]

Je suis rentré ce jour-là, la clé dans la main,
Et j'ai compris trop tard ce que tu n'avais pas dit.
J'ai frappé comme un fou, j'ai perdu mon chemin,
Et je t'ai laissée seule au bout de cette nuit.

[Pre-Chorus]

Si j'avais su, si j'avais regardé,
Si j'avais lu ce que tes yeux voulaient dire,
Je serais rentré plus tôt, je t'aurais gardée,
Mais le temps ne revient pas, il ne sait que partir.

[Chorus]

Je n'étais pas là, je n'étais pas là,
Quand tu n'avais que moi.
Je n'étais pas là, je n'étais pas là,
Et je t'ai laissée sans voix.

[Verse 2]

Tu souriais si bien que personne ne voyait,
Tu disais « tout va bien » comme on ferme un volet.
Moi je passais devant, sans savoir, sans comprendre,
Et ton silence criait, je n'ai pas su l'entendre.

[Pre-Chorus]

Si j'avais su, si j'avais regardé,
Si j'avais lu ce que tes yeux voulaient dire,
Je serais rentré plus tôt, je t'aurais gardée,
Mais le temps ne revient pas, il ne sait que partir.

[Chorus]

Je n'étais pas là, je n'étais pas là,
Quand tu n'avais que moi.

Je n'étais pas là, je n'étais pas là,

Et je t'ai laissée sans voix.

[Verse 3]

On m'a mis dans un lieu où les murs étaient blancs,

Toi tu as couru loin, chez quelqu'un qui t'a crue.

J'ai compté chaque jour, chaque nuit, chaque instant,

Sans savoir si un jour tu m'aurais revu.

[Bridge]

Aujourd'hui tu es là, et je le vois enfin :

Tu n'as jamais été celle qu'on doit sauver.

Tu es celle qui s'est relevée, avec tes mains,

Et c'est moi, aujourd'hui, qui apprends à rester.

[Spoken]

Je suis là.

[Final Chorus]

Je n'étais pas là, je n'étais pas là,

Mais tu n'es plus sans voix.

Je suis là, je suis là,

Et il n'est plus trop tard pour toi.

[Outro]

Je suis là…

Celui qui sourit

[Verse 1]

Tu rôdes dans la nuit quand la maison s'endort,
Tu sais quelle porte cède et quelle voix se tait.
Elle a dit « laisse-moi », mais personne, dehors,
N'a voulu reconnaître ce que ton sourire cachait.

[Pre-Chorus]

Elle n'était qu'une enfant, tu vivais sous son toit,
Et quand elle a parlé, personne ne l'a crue.
On l'a traitée de menteuse, on a détourné les yeux,
Et toi, tu as souri, tranquille, dans la rue.

[Chorus]

Celui qui sourit, celui qui sourit,
Pendant qu'elle se tait au fond de son lit !
Celui qui sourit, il n'a rien compris :
Tout ce qu'on a tu fini par être dit !

[Verse 2]

Tu as pris ce qui n'était pas à toi,
Tu as pris sa confiance, tu as pris ses nuits.
Tu t'es cru intouchable, tu t'es cru roi,
Mais un roi qu'on a vu n'est qu'un homme qui fuit.

[Pre-Chorus]

Elle n'était qu'une enfant, tu vivais sous son toit,
Et quand elle a parlé, personne ne l'a crue.
On l'a traitée de menteuse, on a détourné les yeux,
Et toi, tu as souri, tranquille, dans la rue.

[Chorus]

Celui qui sourit, celui qui sourit,
Pendant qu'elle se tait au fond de son lit !

Celui qui sourit, il n'a rien compris :

Tout ce qu'on a tu fini par être dit !

[Bridge]

Je ne viens pas te frapper,

Je n'ai plus besoin de poings.

Je viens avec ma voix, et elle porte loin.

Ce que tu as fait n'a pas de nom dans cette chanson,

Mais ceux qui savent sauront,

Et les autres entendront le bruit.

[Final Chorus]

Celui qui sourit, celui qui sourit,

C'est ton propre silence qui te trahit !

Celui qui sourit, c'est fini, c'est fini,

Elle n'a plus peur de toi : souris, souris, souris !

[Outro]

Souris.

Frapper les murs

[Intro]

[Verse 1]

Je frappe aux portes comme on frappe les murs,
Chaque coup sonne creux, chaque seuil est fermé.
On me répond « plus tard », on me répond « plus sûr »,
Et je repars plus lourd, sans avoir rien gagné.

[Pre-Chorus]

Alors je recommence, poing serré, souffle court,
Je recommence encore, une porte, puis un jour.

[Chorus]

Ouvrez, ouvrez, j'ai quelque chose à dire,
Je n'ai pas fait ce chemin pour repartir.
Un jour l'une de ces portes va s'ouvrir,
Et même si c'est un mur, j'aurai su le franchir.

[Verse 2]

J'ai vu des bureaux chauds, des sourires polis,
Des mains qui promettaient et ne tenaient rien.
J'ai entendu « c'est bien, mais plus lisse, plus joli »,
Comme si ma colère n'était pas un destin.

[Pre-Chorus]

Alors je recommence, poing serré, souffle court,
Je recommence encore, une porte, puis un jour.

[Chorus]

Ouvrez, ouvrez, j'ai quelque chose à dire,
Je n'ai pas fait ce chemin pour repartir.
Un jour l'une de ces portes va s'ouvrir,
Et même si c'est un mur, j'aurai su le franchir.

[Bridge]

Peut-être qu'au fond de la ville,

Quelqu'un attend de m'entendre aussi.

Je ne sais pas son nom, son visage, son île,

Mais je frappe pour qu'il sache que je suis ici.

[Final Chorus]

Ouvrez, ouvrez, j'ai quelque chose à dire,

Je n'ai pas fait ce chemin pour repartir.

Un jour l'une de ces portes va s'ouvrir,

Et même si c'est un mur, j'aurai su le franchir.

[Outro]

Double tour

[Intro]

[Verse 1]

Il y a des maisons où l'on ferme encore à clé,
Longtemps après que la nuit s'est apaisée.
Elle tourne deux fois la clé, elle vérifie le verrou,
Comme si l'ombre pouvait revenir par un trou.

[Pre-Chorus]

Personne ne frappe, personne ne vient,
Mais le corps se souvient, le corps se souvient.

[Chorus]

Double tour, double tour, la clé tourne deux fois,
Même si dehors il n'y a plus personne.
Double tour, double tour, elle retient sa voix,
Mais le matin viendra, et le silence s'abandonne.

[Verse 2]

Elle dort avec la lampe, elle écoute chaque bruit,
Elle compte tous les pas avant de fermer les yeux.
On lui a dit « c'est fini », mais le corps n'oublie pas la nuit,
Et chaque tour de clé est un serment silencieux.

[Pre-Chorus]

Personne ne frappe, personne ne vient,
Mais le corps se souvient, le corps se souvient.

[Chorus]

Double tour, double tour, la clé tourne deux fois,
Même si dehors il n'y a plus personne.
Double tour, double tour, elle retient sa voix,
Mais le matin viendra, et le silence s'abandonne.

[Instrumental]

[Chorus]

Double tour, double tour, la clé tourne deux fois,

Même si dehors il n'y a plus personne.

Double tour, double tour, elle retient sa voix,

Mais le matin viendra, et le silence s'abandonne.

[Final Chorus]

Un seul tour, un seul tour, la clé tourne une fois,

Et elle laisse la nuit entrer sans se défendre.

Un seul tour, un seul tour, elle retrouve sa voix,

Et le silence, doucement, apprend à se détendre.

[Outro]

Demain (Dead letters)

[Intro]

Tout ce qu'on n'a pas dit tient dans les murs,
Dans le couloir de l'hôpital, dans l'odeur des draps.

[Verse 1]

Tu m'as dit « à demain » comme si c'était sûr.
Demain n'est jamais venu, et je l'attends encore là.

[Verse 2]

Ton manteau est resté longtemps dans l'entrée,
Ta tasse sur l'évier, ton nom sur la sonnette.
Je faisais semblant que tu pouvais rentrer,
Pour ne pas voir la maison devenir muette.

[Chorus]

Je t'écris des lettres qui n'arrivent pas,
Sans timbre, sans adresse, sans rien au bout.
Je te dis tout bas ce que je n'ai pas dit là-bas,
Des lettres mortes, que j'écris malgré tout.

[Verse 3]

Ma sœur me tenait la main sans comprendre,
Elle avait douze ans, et le silence pour toute voix.
On est restés debout, trop petits pour entendre
Que le monde continue sans toi.

[Chorus]

Je t'écris des lettres qui n'arrivent pas,
Sans timbre, sans adresse, sans rien au bout.
Je te dis tout bas ce que je n'ai pas dit là-bas,
Des lettres mortes, que j'écris malgré tout.

[Bridge]

Je ne me souviens plus très bien de ta voix,

Seulement qu'elle riait, quand tout était encore à dire.

Si j'avais su, je serais resté près de toi,

Pour apprendre par cœur ce qu'on ne peut plus réécrire.

[Final Chorus]

Je t'écris des lettres qui n'arrivent pas,

Mais ce soir, je les lis devant tout le monde.

Je te dis tout haut ce que je n'ai pas dit là-bas,

Et peut-être qu'au bout, quelqu'un me réponde.

[Outro]

Demain n'est jamais venu, mais je suis encore là.

Gaëlle Laurier © 2026